

MADAME

DE KRUDENER

MADAME
DE KRUDENER

SES LETTRES ET SES OUVRAGES

INÉDITS

ÉTUDE HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

PAR

P. L. JACOB

BIBLIOPHILE

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS

PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR

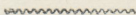
28 bis, RUE DE RICHELIEU

1880

Tous droits réservés

MADAME JULES LACROIX

NÉE COMTESSE RZEWUSKA



Vous entriez à peine dans la vie, quand Madame de Krudener allait en sortir. Cette femme étrange, dont le regard illuminé était toujours plongé dans les ténèbres de l'avenir, s'est arrêtée sur le seuil d'où l'on passe à l'éternité, pour vous dire avec un sourire prophétique :

« Belle, bonne et charmante, comblée de tous les dons du Ciel et parée de toutes ses grâces, vous cherchez d'abord le bonheur et, plus tard, le bonheur viendra vous chercher. Rappelez-vous que Dieu vous envoya ici-bas pour plaire et pour charmer. »

La prédiction s'est accomplie : vous êtes devenue ma sœur, et vous devez être heureuse, puisque vous faites le bonheur de mon bien-aimé frère.

P. L.

BIBLIOPHILE JACOB.

PRÉFACE

Lorsque Sainte-Beuve publia, en 1837, une nouvelle édition du roman de Valérie, en l'accompagnant d'une de ces notices pleines de goût et de finesse qui ont créé un genre supérieur de critique littéraire, ce roman était depuis longtemps oublié en France; le nom même de la baronne de Krudener, morte depuis dix ans à peine, se trouvait enseveli dans le chaos des Biographies.

Mais, dès que Sainte-Beuve, dont le jugement faisait déjà autorité, eut recommandé Valérie aux lecteurs d'élite, en comparant cet ouvrage à Delphine, à Paul et Virginie, à Réné et à Werther, l'auteur de Valérie prit le rang distingué qui lui est assuré désormais dans les lettres, à côté de Madame de Staël, de Bernardin de Saint-Pierre, de Châteaubriand et de Goethe, et la gracieuse figure de la tendre et mélancolique Prophétesse fut éclairée d'un jour nouveau.

Nous n'avons pas la prétention de compléter la notice de Sainte-Beuve, ni de refaire celle

que M. Xavier Marmier a écrite, avec tant de charme et d'élégance, vers la même époque, d'après des documents allemands que Sainte-Beuve n'avait pu consulter; nous nous proposons d'apporter de nouveaux éléments à la biographie d'une femme remarquable à plus d'un titre, et d'ajouter quelques pages au recueil de ses œuvres. Tôt ou tard, ce recueil s'augmentera de correspondances, d'opuscules et d'ouvrages divers, qu'on n'a pas encore recueillis et qui sont dignes de voir le jour : ceux que le hasard a mis entre nos mains, et que nous publions pour la première fois, en les rattachant l'un à l'autre par de simples notes explicatives, serviront du moins à faire connaître plusieurs particularités de la vie de Madame de Krudener, en même temps que l'esprit de sa doctrine religieuse et le caractère de ses écrits mystiques.

Nous espérons que notre exemple encouragera les personnes qui possèdent des lettres et des morceaux inédits de Madame de Krudener, à les livrer à la publicité et à enrichir ainsi les œuvres d'un écrivain vraiment original et vraiment français, quoique d'origine étrangère.

que M. Xavier Marmier a écrite, avec tant de charme et d'élégance, vers la même époque, d'après des documents allemands que Sainte-Beuve n'avait pu consulter; nous nous proposons d'apporter de nouveaux éléments à la biographie d'une femme remarquable à plus d'un titre, et d'ajouter quelques pages au recueil de ses œuvres. Tôt ou tard, ce recueil s'augmentera de correspondances, d'opuscules et d'ouvrages divers, qu'on n'a pas encore recueillis et qui sont dignes de voir le jour : ceux que le hasard a mis entre nos mains, et que nous publions pour la première fois, en les rattachant l'un à l'autre par de simples notes explicatives, serviront du moins à faire connaître plusieurs particularités de la vie de Madame de Krudener, en même temps que l'esprit de sa doctrine religieuse et le caractère de ses écrits mystiques.

Nous espérons que notre exemple encouragera les personnes qui possèdent des lettres et des morceaux inédits de Madame de Krudener, à les livrer à la publicité et à enrichir ainsi les œuvres d'un écrivain vraiment original et vraiment français, quoique d'origine étrangère.

M^{ME} DE KRUDENER

SES LETTRES ET SES OUVRAGES INÉDITS

Il existe une Correspondance de M^{me} de Krudener avec Suard, qui fut un peu plus que l'ami de cette belle dame, et qui l'aidait à se consoler, à Paris, de l'abandon plus ou moins injuste de son mari. Cette Correspondance est presque un roman d'amour, entremêlé de discussions philosophiques et traversé d'éclairs religieux. Ce roman, il importe de le dire, est antérieur au mariage de Suard avec la plus jeune sœur du fameux libraire Charles-Joseph Panckoucke.

Ce fut vers 1782 que M^{me} de Krudener, abandonnée à elle-même au milieu du tourbillon de la société parisienne, rencontra Suard,

qui n'était pas beau, qui n'était plus jeune, mais qui avait infiniment d'esprit, d'instruction et de savoir-vivre.

Voici comment Joseph-Dominique Garat raconte, dans les *Mémoires historiques sur la vie de M. Suard* (Paris, 1820, 2 vol. in-8), une liaison où l'esprit avait certainement plus de part que tout le reste : « Des grands seigneurs, respectés par leur caractère plus encore que par leur rang et par leurs titres ; des ministres, qui ont eu dans leurs places plus de lumières encore que de puissance, s'occupaient du sort de M^{me} de Krudener, avec un intérêt tendre, dont elle était digne. Au milieu de tant d'appuis et de protections, son cœur jeune et délaissé avait d'autres besoins, et ce cœur fut touché des sentiments qui lui furent offerts par M. Suard. »

L'académicien Suard était alors âgé de cinquante ans ; M^{me} de Krudener en avait dix-neuf ; mais on sait que le cœur n'a pas d'âge. M^{me} de Krudener aimait donc tout *spirituellement*, avec une exaltation et une ardeur qui trouvaient peu

d'aliment dans la réserve froide et polie de Suard.

« M. Suard écrivait, un jour, à son père, à côté de M^{me} de Krudener, rapporte J.-D. Garat ; quand elle jugea qu'il était vers la fin de sa lettre, elle lui adressa ces mots si simples et si touchants : *Dites-lui que je le remercie !* Que c'est bien là le mot d'une femme qui se croit à jamais heureuse ! Dans une abbaye, à quelques lieues de Paris, M^{me} de Krudener avait une sœur religieuse ; elle aimait cette sœur, comme les femmes les plus capables d'amitié ne s'aiment guère que lorsqu'elles n'ont point d'amant. Toutes les années, elle allait passer avec sa sœur une vingtaine de jours ou un mois, et, pour ne pas s'en séparer un instant, elle se faisait presque religieuse elle-même, pour ce mois-là. Elle écrivait à M. Suard : « Je ne manque jamais de suivre ma sœur au chœur et aux offices ; je me prosterne avec elle au pied des autels, et je dis : *Mon Dieu, qui m'avez donné ma sœur et mon amant, je vous aime et vous adore !* »

M^{me} de Krudener, on le voit, était déjà sur la pente du mysticisme ; elle se préparait, sans le soupçonner, à son apostolat religieux, en confondant ainsi l'amour de Dieu avec l'amour de la créature. Remarquons, en passant, qu'elle avait été élevée dans la religion grecque, et que son amant était un des chefs de la secte Encyclopédique : ce qui ne l'empêchait pas d'aller se mettre en retraite dans une abbaye catholique et d'y pratiquer très sincèrement une religion qui n'était pas la sienne.

Il ne pouvait guère y avoir d'accord entre les idées et les goûts de Suard et ceux de M^{me} de Krudener : leur amour ne tarda pas à se transformer en amitié. « M. Suard, dit l'historien de cet amour éphémère, ne vit point M^{me} de Krudener descendre des hauteurs où il l'avait d'abord adorée ; il ne crut point être monté lui-même à ces hauteurs, mais il sentit leurs rapports changés et son cœur aussi : sans cesser de l'aimer, il cessa d'en être amoureux ; son amour ne changea point d'objet ; il ne s'envola point, il

s'éteignit. » Nous ne croyons pas que cet amour ait jamais été bien brûlant dans ce cœur tout académique.

Ce fut donc Suard qui, le premier, fit défaut à l'amour qu'il avait fait naître chez une femme jeune et passionnée. « Tous les deux malheureux, dit Garat, qui avait reçu les confidences de l'un et de l'autre, ce n'est pas M^{me} de Krudener qui le fut davantage.... M. Suard, lorsque son cœur était interrogé par celui de M^{me} de Krudener, ne savait que faire des aveux, ou garder le silence, qui est un aveu encore. Ils mêlaient leurs larmes ; ces larmes prolongeaient les peines qu'elles soulageaient un moment. Ils ne pouvaient ni se comprendre, ni se consoler, ni s'éloigner l'un de l'autre. La santé de M. Suard en était profondément altérée. »

C'est à cette période de luttes et de déceptions, que se rattachent les lettres les plus éloquentes de M^{me} de Krudener, qui s'obstinait à aimer et à vouloir être aimée.

Il fallut le mariage de Suard avec M^{lle} Pan-

ckoucke, pour mettre fin à des relations qui se renouaient sans cesse et se relâchaient toujours de plus en plus sans arriver à se rompre, tant M^{me} de Krudener était active à les maintenir dans les termes d'une intimité presque fraternele. Ses larmes et ses tristesses sentimentales avaient été la première cause de l'éloignement de Suard ; ses reproches et ses douleurs achevèrent de les désunir. Ils auraient fini par se haïr, si Suard n'eût demandé à M^{me} de Krudener la permission de se marier et si celle-ci ne lui eût accordé un consentement qu'elle n'essaya pas même de refuser.

Ce fut chez Buffon que, par les soins du baron d'Holbach et de M^{me} Helvétius, Pankouche promit la main de sa sœur à Suard. « Ce fut chez M. et M^{me} Naigeon que M^{me} de Krudener fut convaincue, pour nous servir des expressions singulières de Garat, que rien ne pouvait adoucir ses regrets, s'ils pouvaient l'être, comme le consentement qu'elle donnerait au bonheur de l'homme qu'elle aimait tou-

jours. » C'est à ce moment que cessa presque complètement la Correspondance de M^{me} de Krudener avec Suard.

On peut être sûr que la baronne de Krudener ne chercha point à troubler ce qu'on appelait dans les salons le *petit ménage* ; elle était radicalement guérie d'un amour qu'elle avait cru incurable. Pour faire taire sans doute la voix mystérieuse de son cœur, elle s'était jetée dans les plaisirs et dans la galanterie : elle eut beaucoup de liaisons, qui ne firent que passer dans sa vie, sans y laisser de traces ; son ardente sensibilité s'était mise en quête du véritable amour et n'en rencontrait jamais que le fantôme.

Sa beauté, son esprit, sa grâce et sa distinction lui avaient fait une espèce de cour, composée des hommes les plus connus dans le monde politique et littéraire : tous ceux qui avaient dans l'âme quelque disposition naturelle à la mélancolie, à la rêverie et à la piété, se sentaient attirés en quelque sorte vers M^{me} de

Krudener et devenaient ses partisans, ses amis, ses sectaires.

C'est ainsi qu'elle se lia particulièrement avec Bernardin de Saint-Pierre et avec Ducis, qui la traitaient comme leur fille chérie et qui pardonnaient à ses faiblesses, en faveur de ses nobles et rares qualités. Les lettres qu'elle adressait souvent à ces deux illustres écrivains sont remplies d'une poésie douce et mélancolique, qui semble empruntée à leurs ouvrages.

Elle ne quitta Paris qu'au moment où l'approche de la Révolution commençait à disperser cette société aristocratique dont elle avait fait le charme et l'ornement.

La *Biographie des Contemporains*, publiée sous la direction de Rabbe, nous fournit des renseignements que nous avons lieu de croire exacts. « Ce fut pendant le séjour qu'elle fit à Berlin, en 1788, qu'elle eut le malheur d'inspirer une passion, qui eut les suites les plus funestes, à un jeune homme attaché à l'ambassade de son mari en qualité de secrétaire : il se

suicida. Soit que cet événement, en la pénétrant d'une nouvelle mélancolie, eût complètement changé pour elle les aspects du monde qu'elle avait tant aimé et les couleurs de la vie, elle se voua pendant quelques années à une sorte de solitude. De 1789 à 1790, elle voyageait, après avoir parcouru l'Allemagne, dans le midi de la France, et s'était arrêtée quelque temps à Montpellier avec la baronne de Lobloff, son amie, et sa fille, qu'elle maria dans cette ville à un Espagnol de distinction. »

De là elle vint se fixer à Lyon. Son séjour dans cette ville lui laissa des souvenirs que plus tard elle n'évoquait pas sans émotion. Elle y fit connaissance avec un littérateur, aujourd'hui tout à fait oublié, bien qu'il ait rédigé le plus populaire de tous les livres : *La Morale en action*.

Laurent-Pierre Bérenger, né à Riez, dans les Basses-Alpes, avait été oratorien et professeur de rhétorique à Orléans ; il s'était consacré avec dévouement à l'éducation de la jeunesse et à l'amélioration intellectuelle du

peuple. Ses ouvrages l'avaient recommandé d'avance à l'estime et à la sympathie de M^{me} de Krudener, qui le trouva sécularisé et professeur à l'Ecole centrale de Lyon. Les relations presque journalières qu'établirent entre eux l'attraction des sentiments religieux et la similitude des utopies morales, devaient se continuer dans une correspondance intime, qui reflète, comme un miroir, les rayons et les ombres de l'âme de M^{me} de Krudener.

On a prétendu que le roman de *Valérie* avait été composé, par Béranger, sur un canevas préparé par l'héroïne même de ce roman, et d'après les notes personnelles qu'elle avait conservées après le dénouement tragique d'un amour encore vivant dans son cœur. Il est probable que Béranger, qui ne manquait ni de goût ni d'expérience littéraires, donnait des conseils utiles à M^{me} de Krudener; mais la lettre que nous citons plus loin prouvera d'une façon irrécusable qu'il fut étranger à la composition comme à la rédaction de ce roman.

Laurent-Pierre Béranger était un littérateur instruit ; il avait publié un nombre énorme de compilations, la plupart destinées à la jeunesse ou au peuple, lorsqu'il se lia d'amitié avec M^{me} de Krudener. Celle-ci le regardait comme une espèce de Jean-Jacques populaire. Béranger, qui avait de son propre mérite la plus haute opinion, fut très flatté de l'enthousiasme que témoignait à son égard une grande dame étrangère, dont le mari occupait une position élevée dans la diplomatie.

On peut même croire que les idées philanthropiques et religieuses de ce moraliste républicain se reflétèrent dans l'âme de M^{me} de Krudener, et y développèrent les germes de sa doctrine évangélique et chrétienne. Quoi qu'il en soit, il resta entre le maître et l'élève une tendre et poétique sympathie, qui survécut à la séparation et qui ne se ressentit pas de l'atteinte des années.

Voici une lettre que la baronne de Krudener écrivait en 1805 à L.-P. Béranger, après une absence de sept ou huit ans :

« Riga en Livonie, 10 juin 1805.

« Ne croyez pas, mon cher Béranger, que je vous oublie : non ; tant que j'aimerai la douce pitié, et les sentiments élevés, et les vertus aimables, et tout ce qui charme la vie, votre image, celle du noble et bon Camille Jordan et celle de Ducis, et celle encore de l'adorable Bernardin de Saint-Pierre, se mêleront aux rivages bien-aimés de la Seine et du Rhône.

« Qu'ils sont enchanteurs, ces bords riants de la Seine, ces délicieux environs de l'Isle-Barbe ! que d'ombrages heureux ! que de vallées mystérieuses ! quels points de vue romantiques ! quels lieux et quels amis ! Je me compose de tout cela une douce et touchante poésie, qui me fait rêver et quelquefois répandre des larmes. J'oublie alors que je suis loin de vous et de la ville que j'aime le plus au monde, de ce Lyon bâti tout exprès pour mon imagination et pour mon cœur !

« C'est à Lyon que ma vie, oublieuse de

soins pénibles, semblait couler avec la Saône, tranquillement, paisiblement, sur de molles prairies. D'un regard j'étais en Suisse ; j'entre-voyais le Valais ; d'un regard je franchissais les Alpes et je volais en Italie. Je traversais leurs sommets blanchis par les neiges, et leurs solitudes si calmes, et leurs torrents si nombreux et si purs.....

« En suivant le cours impétueux du Rhône, j'étais d'abord à Vaucluse, que vous avez si bien célébrée dans vos *Soirées provençales* ; je revoyais idéalement la rade et le port de Marseille..... En face, le Scipé et ses noirs sapins m'offraient le religieux séjour des enfants de Bruno ; je la revoyais, cette Chartreuse qui m'a inspiré le roman que vous me demandez et que je vous envoie corrigé, des bords de la Baltique, en vous écrivant, à onze heures du soir, éclairée par un demi-jour qui ressemble à la plus belle aurore. Dans deux heures, je reverrai le soleil brillant sur les flots comme dans le ciel.

« Ainsi donc, au fond du Nord, l'imagina-

tion, cette superbe faculté, me ramène souvent auprès de mes amis. Oui, l'amitié me rend les illusions de la patrie de mon cœur..... Oh ! Français, comme la Nature vous traite en enfants gâtés ! Sentez-vous bien tout votre bonheur ? Quel peuple dans l'univers a plus de grâces à rendre à cette Providence divine, qu'osent nier des insensés dans l'orgueilleuse impiété de leur délire!.....

« Non ! non, je ne suis point aux bords de la Baltique ; non, je n'habite point nos forêts de sapins ; je suis sur d'autres rivages, moins déserts, moins arides ; je suis dans ce *tant doux pays qu'on ne peut oublier !* comme disait Marie Stuart. J'y suis, j'y vole, sur les nuages fugitifs d'Ossian : ces nuages se dessinent comme des montagnes, comme des escadrons ; je les appelle, je leur donne des noms dont le souvenir est dans mon cœur pour l'éternité!.....

« O mon cher Béranger, ne me croyez pas folle : on ne l'est pas, quand on aime éperdûment la France et les Français. Aussi, les lon-

gues habitudes de mon cœur ne peuvent être effacées. Eh ! comment, sans ingratitude, oublierai-je que la Providence m'a fait retrouver la santé en France ! Ma fille, ma Juliette mourante en Danemark, où elle naquit, m'a été conservée à Paris. C'est à Lyon que ma convalescence fut prompte et ravissante : j'y ai trouvé des amis vrais, des âmes en harmonie parfaite avec la mienne ; des hommes éclairés qui m'encourageaient, qui me présageaient des succès, qui ne m'ont pas trompée. Enfin, c'est à Lyon que j'achevai *Valérie*. J'avais entrepris cet ouvrage, à Genève, inspirée par les beautés mélancoliques du Léman et de la Grande-Chartreuse. Je vous en lus la moitié. Je fis la même confidence à V..... et à Camille Jordan. On me pressa d'achever, et j'achevai ce romanesque et très fidèle tableau d'une passion sans exemple comme sans tache.

« Ce n'est pas le désir d'étaler de l'esprit, qui m'a inspiré ces pages que je crois touchantes, et auxquelles vos journaux daignent accorder quel-

ques éloges. Non, certes ; ce qu'il y a de bon dans *Valérie* appartient à des sentiments religieux que le Ciel m'a donnés et qu'il a voulu protéger en faisant aimer ces sentiments.

« Vous l'avez lu sans doute, cet autre roman, dont l'héroïne si généreuse et si bonne épouvante tout son sexe par le suicide : malgré les beautés dont il étincelle, il ne doit pas réussir. Et la religion est là debout pour frapper cette doctrine de mort, d'autant plus effrayante, que le talent qui cherche à la propager est immense. Au reste, une inconséquence n'est pas une intention ; et pourquoi croire que M^{me} de Staël a voulu faire un livre dangereux, elle qui fait son étude de la morale et qui *croit fermement à la perfectibilité* dans ce siècle étrange ?

« Rendons plus de justice aux beautés qui se trouvent dans l'ouvrage. Je ne vois dans *Delphine* que la triste victime d'une passion forte et malheureuse, et dans ses dernières actions, que les inconséquences d'une tête qui ne raisonne plus. Une femme honnête avec une âme ardente,

environnée de la perfidie du grand monde, tombe, avec toute sa candeur, dans les pièges de l'amour et du malheur..... Et si Delphine est si terriblement punie, l'auteur, par ce talent d'effrayer ainsi sur les suites du vice, n'a-t-il pas deviné le secret de la morale et atteint le but du romancier.

« Je vois, au reste, par le succès de ma chérissime *Valérie*, que la piété, l'amour pur et combattu, les touchantes affections et tout ce qui tient à la délicatesse et à la vertu, émeuvent et touchent plus en France qu'ailleurs : plus à Lyon que dans aucune autre ville.

« Personne ne vous est plus sincèrement attaché que

« la Baronne DE KRUDENER, née MUNICH. »

Cette curieuse lettre, que M. de Sainte-Beuve n'a pas connue, nous révèle le but moral que l'auteur s'était proposé en écrivant *Valérie*, et nous prouve, d'une manière irrécusable, que M^{me} de Krudener avait un talent d'écrivain trop

réel pour emprunter la plume de personne. Elle ne termina son roman que plusieurs années après l'avoir commencé durant son séjour à Lyon.

Une lettre qu'elle adressait de Leipzig à Bernardin de Saint-Pierre, en date de février 1793, nous apprend qu'une maladie nerveuse, antérieure à cette date, l'avait ramenée du Danemark à Leipzig, avant qu'elle vînt s'établir dans la ville de Lyon, où elle acheva de recouvrer la santé.

« Leipzig, le 26 février 1793.

« Après quatorze mois, dont la plus grande partie ont été passés dans des maux de nerfs si affreux que ma raison en a été troublée et ma santé réduite à un état déplorable, je reviens depuis quelque temps à un état plus calme : la fièvre qui brûlait mon sang a disparu, mon cerveau n'est plus affecté comme il l'était autrefois, et l'espérance et la Nature descendent de rechef sur mon âme soulevée par d'amers cha-

grins et de terribles orages. Oui, la Nature m'offre encore ses douces et consolantes distractions ! Elle n'est plus couverte à mes yeux d'un voile funèbre. Je suis redevenue mère, et j'existe de rechef dans des amis qui m'étaient chers et que j'aime comme autrefois. En reprenant mes facultés, en recouvrant mes souvenirs, ma pensée a volé vers vous ; je sens le plus vif désir de savoir ce que vous faites, cher et respectable ami, et j'ai besoin, je le sens, de vous dire que, tant que je conserverai les moyens de sentir, je vous aimerai. Je suis tourmentée d'une grande inquiétude. Quelle est votre existence, dans un moment de troubles aussi universels ? Vous qui aimez tant la solitude et la paix, pouvez-vous jouir de ces biens précieux ? Permettez à la plus grande amitié de vous prier de me donner au plus vite de vos nouvelles. Ah ! que ne puis-je passer encore quelques moments auprès de vous comme autrefois ! Que ne puis-je, dans ce petit jardin où vous oubliez le monde et ses tourmentantes inquiétudes, où vous vivez content dans

le sein de la modération ; que ne puis-je, dis-je, m'y voir environnée de tranquillité et de bonheur ! Que ne puis-je y entendre encore les leçons sublimes dont vos discours étaient remplis ! Elles m'étaient douces comme le parfum des fleurs que je respirais.

« Ceux qui connaissent le malheur, ceux qui souffrent, nous intéressent doublement ; je sens qu'avec cette confiance que tout inspire en vous, et que j'ai depuis si longtemps, je parlerais de mes peines ; votre touchante bonté, votre amitié les adouciraient. Vous avez éprouvé des chagrins ; vous savez compatir à ceux des autres. Veuillez me dire, cher et respectable ami, si vous n'avez aucun projet de passer, une fois, quelques mois en Suisse et de voir ce beau pays ? Je sais que vous aimez trop la France pour la quitter pour longtemps ; mais un petit voyage en Suisse serait une distraction agréable. Si j'osais espérer que vous voulussiez passer un été au bord du lac de Genève, cette idée embellirait déjà actuellement ma vie, et je vous con-

jurerais, par la sensibilité si vraie qui remplit votre âme, de venir avec moi habiter une petite maison de campagne. Ah ! venez demeurer, ne fut-ce que quelques mois de votre vie, auprès d'une amie qui vous offre une âme vraie et sensible, qui vit loin de la société, qui vous entourerait de ses soins, du spectacle de deux enfants bons et charmants que vous aimez, et qui sauront aussi respecter votre solitude, ne pas la troubler ; qui sait par elle-même combien la solitude est douce et nécessaire ; enfin, dont la société ne vous offrirait aucune gêne, aucune épine. Je vous offre le vœu, formé par une âme qui sait vous aimer ; je n'y ajoute rien. Je suis simple et vraie : je ne suis point éloquente.

« J'ai quitté mon pays, dont le climat abîmait mes nerfs ; j'y ai vu, après une absence de huit ans, mourir, dans de longues douleurs, un père que j'aimais tendrement et qui était le meilleur des hommes. De terribles crampes serraient ma poitrine et affectaient mon cerveau ; des chagrins amers rongeaient mon âme,

comme les maux physiques rongeaient ma santé.

« Oh ! mon ami, mes yeux se remplissent de larmes, quoique plusieurs mois se soient écoulés depuis. Mon âme est encore très abattue, quand j'y pense. Me voici actuellement en Saxe, à Leipzig. C'est une ville que mon mari a choisie, parce qu'elle fournit d'excellents moyens pour l'instruction de Paul, et j'ai la douceur d'être près de mon fils, de suivre ses progrès. Tous les étés, il ira rejoindre son père en Danemark : il restera avec lui quelques mois, et ce temps-là je pourrai l'employer à aller faire quelques petits voyages en Suisse. Notre fortune, très altérée par la guerre que nous avons eue et les excessives dépenses auxquelles M. de Krudener a été assujetti en Danemark, ne nous permet pas de vivre ensemble dans un pays aussi cher ; d'autres raisons, trop longues à détailler, ont encore ajouté à cette résolution...

« Ici je ne dépense que très peu ! La ville est peu chère, je ne vois personne, le climat est

agréable, les fruits bons, les environs très jolis. J'ai toujours avec moi mademoiselle Pioset, cette amie que vous avez vue chez moi dans mon premier séjour à Paris ; elle a été mariée depuis : cette excellente femme, occupée tour à tour de mes enfants et de moi, est bien nécessaire à mon âme souvent malade encore.

« Mes enfants sont, Dieu merci, bien portants, heureux et bons ; la petite, que vous nommiez *la Béatitude*, a conservé sa physionomie de contentement, et mon fils me donne, ainsi qu'elle, les plus heureuses espérances. Portez-vous toujours bien, ne m'oubliez pas. Je vous conjure aussi de m'écrire bientôt à Leipzig, poste restante. Je vous embrasse en idée et suis à jamais

« Votre meilleure amie

« B. DE KRUDENER. »

« P. S. — *Paul et Virginie* est traduit en allemand : je voudrais bien avoir l'occasion de vous l'envoyer. »

M^{me} de Krudener, comme on le voit dans cette lettre, n'était pas encore tombée dans le mysticisme ; mais elle y allait déjà par l'exaltation de son esprit et de ses sentiments. Elle passa un hiver entier à Lyon ; elle fit, depuis, plusieurs voyages en Suisse et en Allemagne, sans se mêler aux agitations politiques qui remplissaient l'Europe.

Ce fut en 1801 qu'elle revint à Paris, où la société française semblait renaître sous l'influence de la paix. La baronne de Krudener fit encore le charme de cette société, comme elle avait été, à la fin du règne de Louis XVI, une des reines de la société du XVIII^e siècle. Elle avait, à cette époque, trente-trois ans. « Elle était, a dit Sainte-Beuve, assez jeune et belle toujours, délicieuse de grâce, petite, blanche, blonde, de ces cheveux *d'un blond cendré qui ne sont qu'à Valérie*, avec des yeux d'un bleu sombre, une voix tendre, un parler plein de douceur et de chant, comme c'est le charme des femmes

livoniennes ; une valse enivrante , une danse admirée. »

Mais Sainte-Beuve ne nous parle pas de la passion un peu compromettante , qu'elle eut pour le chanteur Garat , et dont retentirent tous les salons à la mode.

Cette passion , que la baronne de Krudener idéalisait , pour ainsi dire , dans le sentiment musical , ne prenait aucune précaution pour se cacher sous des dehors de simple convenance ; elle débordait sans cesse , au contraire , et elle se produisait aux yeux du monde par des actes d'imprudence et de légèreté qu'excusait le relâchement des mœurs de ce temps.

Partout où Garat se faisait entendre , M^{me} de Krudener se trouvait inévitablement placée au premier rang , suivant du regard tous les gestes de l'artiste , se pâmant d'aise , pleurant , sanglotant , s'évanouissant même de plaisir , quand le prodigieux talent du chanteur enlevait les applaudissements de l'auditoire. Plus d'une fois , cédant à une sorte de vertige , en présence

de trois ou quatre cents personnes que l'admirable voix de Garat avait électrisées, elle se précipitait dans les bras de cet Orphée ou tombait à ses pieds, comme pour l'adorer.

Souvent aussi, s'abandonnant à un entraînement d'une autre nature, sous l'empire de la jalousie et de la colère, elle adressait les plus tendres reproches à son amant infidèle, sans se préoccuper des témoins qu'elle donnait à ces scènes inouïes. Garat était, ainsi qu'Elleviou, le *favori des dames*, et ses innombrables bonnes fortunes, qu'il se gardait bien de cacher, désespéraient M^{me} de Krudener, qui ne savait pas se les dissimuler. Elle serait morte de chagrin, si Garat n'avait rompu avec elle, afin de pouvoir librement poursuivre le cours de ses infidélités.

Les lettres d'amour que la baronne de Krudener écrivit à l'ingrat qui la délaissait sont pleines de sensibilité, d'exaltation et de larmes.

On raconte que Garat lui répondit, un jour, en lui renvoyant une de ces lettres qu'il n'avait pas eu la patience de lire jusqu'au bout :

« Tout cela serait très bon dans un roman, mais, dans la réalité, c'est beaucoup trop long et beaucoup trop romanesque ; ne m'envoyez donc plus vos manuscrits, faites-les imprimer, et j'en accepterai volontiers la dédicace. »

Garat, infatué de ses conquêtes galantes, n'avait pas craint de devenir ridicule en se posant comme le type des *incroyables* : son costume, sa tournure, ses manières et jusqu'à son langage excentrique, étaient applaudis par les femmes, imités par les hommes M^{me} de Krudener n'avait fait que partager l'enthousiasme général pour le héros de la mode.

Cependant, la caricature ayant représenté Garat affublé d'un habit carré, la tête à moitié ensevelie dans une grosse cravate et les cheveux taillés en *oreilles de chien*, la sentimentale baronne russe retrouva tout à coup la raison et rougit de sa folle passion, à la vue de ce portrait grotesque ; elle adressa au chanteur une dernière lettre, aussi fière et aussi dédaigneuse que les autres avaient été humbles et suppliantes :

« Ce n'est pas vous que j'aimais, lui disait-elle dans cette lettre, c'était un fantôme que j'avais créé moi-même et qui n'était pas même fait à votre image. Ce fantôme avait un cœur, que vous n'eûtes jamais, et dont vous seriez sans doute embarrassé. L'illusion s'est évanouïe ; je vous vois tel que vous êtes, et je suis forcée de reconnaître que je ne vous ai jamais aimé. »

M^{me} de Krudener dit alors adieu pour toujours aux faiblesses du cœur et aux entraînements des sens ; elle se détacha de la créature, pour s'élever vers le Créateur sur les ailes de l'amour mystique, et elle résolut de consacrer le reste de sa vie à pleurer les erreurs de sa jeunesse. Ce fut dans ces dispositions morales qu'elle quitta Paris.

Elle donnait pour prétexte à son brusque départ la douleur que lui avait causée la catastrophe du duc d'Enghien (21 mars 1804) ; elle ne voulait plus rester en France, sous le Gouvernement du premier consul, qu'elle accusait per-

sonnellement de cette mort tragique. Mais, suivant un témoignage contemporain que nous croyons dégagé de toute malveillance, l'antipathie de la baronne de Krudener contre Bonaparte aurait eu un motif plus petit et moins généreux.

On sait que Napoléon avait un goût très vif pour les romans : il lisait ou plutôt il parcourait tous ceux qui voyaient le jour ; le savant Antoine-Alexandre Barbier, bibliothécaire du Conseil d'Etat, était chargé de pourvoir à cette lecture quotidienne, à laquelle ne suffisaient pas les nouveautés de la littérature. « Napoléon, rapporte l'auteur de la Notice sur Barbier, qui se trouve en tête du quatrième volume du *Dictionnaire des Anonymes*, se faisait apporter plusieurs fois par semaine, ordinairement pendant et après le repas, quelquefois même dans la nuit, les meilleurs ouvrages qui paraissaient ou ceux que les auteurs avaient envoyés pour lui être présentés. »

M^{me} de Krudener adressa au premier consul

un exemplaire de *Valérie*. Ce roman avait paru, dans les derniers mois de 1803, sous ce titre : *Valérie, ou Lettres de Gustave de Linar à Ernest de G.....* Mais cette édition, en deux volumes in-12, sans nom d'éditeur comme sans nom d'auteur, et imprimée sans doute à Lyon, (1) n'avait pas été mise en vente. Les exemplaires, peu nombreux, furent donnés aux amis de M^{me} de Krudener, et la plupart sortirent ainsi de la France pour se répandre en Europe.

(1) On nous a raconté que cette édition avait été imprimée, à Lyon, dans l'imprimerie de Ballanche, sous les yeux de L.-P. Béranger, qui en corrigea les épreuves. Barbier, dans son *Dictionnaire des Anonymes*, cite une édition de *Paris, chez Henrichs, an XI*; Quérard, dans la *France littéraire*, une édition de *Paris, chez Giguet et Michaud, 1803*. Mais Jean Samuel Ersch, dans le second Supplément de son ouvrage intitulé *la France littéraire depuis 1771*, mentionne la première édition avec la date de 1804, et dit que la seconde parut à Hambourg la même année, tandis qu'une troisième, corrigée et augmentée, paraissait simultanément à Paris. Trois différentes traductions allemandes furent publiées en même temps à Mayence, à Leipzig et à Altona.

Napoléon prit le livre anonyme, l'ouvrit au hasard, en lut quelques pages et le rejeta d'un air dédaigneux, sans s'informer quel en était l'auteur. Le lendemain, il manifesta indirectement sa répugnance pour ce genre de romans :

« Vous semblez oublier, dit-il à Barbier, que je n'aime pas les romans par lettres ? C'est bon pour des femmes qui ont du temps à perdre. »

M^{me} de Krudener, ne recevant pas de nouvelles de l'exemplaire qu'elle avait adressé au premier consul, fit relier un second exemplaire plus magnifiquement encore que le précédent, et l'envoya au Palais des Tuileries, avec une lettre où elle priait le premier consul d'accepter l'hommage de cet ouvrage, « écrit, disait-elle, par une étrangère qui avait adopté la France comme la patrie de son cœur. »

Barbier déposa l'ouvrage et la lettre sur la table qu'il avait soin de garnir tous les jours de livres nouveaux.

Le soir, Napoléon, dont les regards furent attirés par la riche reliure de cet exemplaire, en

ouvrit machinalement un volume et ne s'aperçut pas d'abord que le livre avait déjà passé sous ses yeux; mais il n'eut pas lu quatre pages, qu'il referma le volume avec impatience. Il remarqua seulement alors la lettre qui accompagnait l'exemplaire, et, après en avoir pris connaissance, il sonna vivement pour faire venir son bibliothécaire :

« Monsieur, dit-il d'un ton rude à Barbier, il paraît que la baronne de Staël a trouvé son Sosie : après *Delphine*, *Valérie* ! L'une vaut l'autre : même pathos, même bavardage. Les femmes se pâmeront d'aise à lire ces extravagances sentimentales. Conseillez, de ma part, à cette folle de M^{me} de Krudener, d'écrire dorénavant ses ouvrages en russe ou bien en allemand, afin que nous soyons délivrés de cette insupportable littérature. »

Barbier était trop poli pour transmettre à M^{me} de Krudener le message désagréable dont Napoléon l'avait chargé; mais il en parla, le soir même, à M. Daru, et le compliment peu

flatteur que le premier consul avait eu l'intention de faire à la baronne de Staël en même temps qu'à la baronne de Krudener, arriva très promptement à cette dernière, qui en fut irritée au plus haut point.

Elle s'était souvent rencontrée dans les salons avec le général Bonaparte ; elle l'avait vu surtout chez Tallien et chez Barras, avec qui elle eut de fréquents rapports de société : jamais le général Bonaparte ne lui avait plu, car jamais il ne s'était occupé d'elle ; il la considérait comme une folle *ennuyeuse*, qui pouvait devenir *dangereuse*. Telles furent les expressions dont il se servit, en parlant d'elle à Joséphine, sur laquelle M^{me} de Krudener avait exercé le charme de ses séductions.

Celle-ci garda donc un profond ressentiment à l'égard de Napoléon, mais elle affecta de donner à ce ressentiment une couleur politique qui cachait la blessure de son amour-propre littéraire. Elle se flatta, néanmoins, de pouvoir faire revenir le juge trop sévère de *Valérie*, à

une opinion plus juste et plus bienveillante : elle corrigea soigneusement son ouvrage et le fit réimprimer à Paris, avec son nom, tandis qu'une seconde édition, conforme à la première, paraissait à Hambourg. Elle essaya de faire parvenir dans les mains du premier consul la troisième édition corrigée et augmentée ; mais Napoléon n'eut pas plutôt lu le titre du roman, qu'il jeta au feu les deux volumes sans même les avoir feuilletés.

« Monsieur, dit-il ensuite à Barbier, vous avez trop d'indulgence pour le papier imprimé : dorénavant, je brûlerai sans pitié tout ce qui ne vaudra pas la peine d'être lu. Les femmes qui écrivent devraient bien m'épargner cette peine, en jetant au feu elles-mêmes leurs ouvrages avec leurs vieilles lettres d'amour. »

Voilà ce qui fit de M^{me} de Krudener l'ennemie irréconciliable de l'Empereur Napoléon.

« Elle était à Berlin, au moment de la bataille d'Iéna (octobre 1806), dit la *Biographie universelle et portative des Contemporains*. Liée

avec la reine de Prusse, les désastres de la monarchie prussienne firent sur elle une profonde impression. La mort de cette reine *angélique*, comme M^{me} de Krudener la qualifiait, et l'entier abaissement de la Prusse, donnèrent à ses pensées une direction encore plus sérieuse, par une certaine propension aux rêveries mélancoliques. Elle eut de fréquentes relations, soit par correspondance, soit par conversation, avec l'illuminé Jung Stelling qui demeurait à Carlsruhe. Dans ces dispositions, la lecture des ouvrages du visionnaire allemand développa en elle un mysticisme exalté. »

Ce fut après cette transformation mystique, que M^{me} de Krudener écrivait à M^{lle} Cochelet, lectrice de la reine de Hollande (Hortense de Beauharnais), fille adoptive de l'empereur Napoléon I^{er}, une longue lettre qui nous a été conservée et qui renferme une foule de détails précieux à recueillir pour l'histoire de l'auteur de *Valérie*. Cette lettre, que nous intercalerons ici tout entière, nous apprend que M^{me} de

Krudener avait été en relation presque intime avec la reine Hortense antérieurement au 10 décembre 1809.

« Je n'ai qu'un seul moment, chère et aimable amie. Vous me permettrez ce nom, car vous avez bien voulu me donner tous les témoignages d'amitié qui m'autorisent à vous le donner. J'ai reçu votre lettre, si bonne si aimable pour moi, il y a quelques semaines. Jugez de la joie qu'elle m'a faite, en vous retrouvant telle que je vous avais quittée, en voyant que, malgré les torts apparents que je devais avoir à vos yeux, vous n'étiez pas changée pour moi. Ah ! que vous avez bien deviné mon cœur ! Je ne puis vous exprimer tout ce qu'il y a de reconnaissance, de souvenir, de vœux dans ce cœur, pour vous. Je ne sais dire tout cela que bêtement. Je ne puis même assembler mes idées ; je voudrais vous écrire un volume, et il faut opter entre le plus nécessaire, le plus indispensable.

« Figurez-vous un courrier russe, avec l'ambition d'aller aussi vite que le vent du nord, qui

veut bien s'arrêter une minute, et qui, heureusement pour moi, a une voiture qui voudrait rester et qui s'est cassée pour un moment. Ce courrier est M. Divoff ; il a le bonheur de vous connaître. Que je voudrais ainsi vous voir, ne fût-ce que pour quelques instants ! Vous me dites que vous avez eu la bonté de m'écrire deux autres lettres ; je les regrette bien : je ne les ai pas reçues. Je vous ai écrit aussi, mais je sais que mes lettres ne vous sont point parvenues, et vous expliquerai cela, j'espère, au premier moment.

« Que de fois, j'ai pensé à Bade et à ces jours si aimables, à ces sites, à ces montagnes majestueuses, à ces ruines vivantes de souvenirs ! Dans ce cadre si imposant, que de fois ai-je retrouvé le tableau d'une femme idéale (1), d'une reine que je sais aimer et respecter avec l'enthousiasme qu'elle mérite. Que de douleurs elle a traversées ! Mais l'aurore ne serait pas si belle, si elle ne sortait ainsi resplendissante des

(1) La reine Hortense.

ténèbres, et sa vertu ressemble à la mer qui doit ses plus beaux effets aux orages.

« Je me rappelle avoir dit ceci, plus d'une fois, à cette femme angélique (1), morte à présent, et qui a versé tant de larmes sous un diadème. Vous me dites avoir senti quelque chose de ce que je devais avoir éprouvé ; eh bien ! je vous dirai que je suis bien consolée. Je l'aimais beaucoup, cette femme si supérieure ! Je connaissais entièrement cette âme si peu faite pour le monde, et c'est cet amour trop pur pour l'alliage de l'égoïsme, qui m'a consolée. Elle a disparu ; elle ne m'est pas enlevée. Souvent à genoux, seule, sur ces froids rivages de la Baltique, je prie encore pour elle, je demande à Dieu ce qu'elle désirait si ardemment : qu'elle devienne toujours plus pure ; plus susceptible, en se perfectionnant, de cette félicité céleste. Je la vois, des yeux de la pensée, radieuse, calme, souriant à ses douleurs passées. Je pense, comme au lit de la mort, quand tout disparaît, quand les illu-

(1) La reine de Prusse.

sions s'effacent et que les plaisirs s'enveloppent de deuil ; je pense comme elle a recueilli ses douleurs ; comme les sacrifices, les amertumes de sa vie, en l'environnant, lui auront paru radieuses en se dévoilant, en lui disant : « Nous
« avons paru terribles à vos yeux, mais nous
« étions des mensonges, envoyés du Ciel pour
« vous purifier, pour vous détacher de tout ce
« qui est fragile et périssable, pour vous
« apprendre les vertus avec lesquelles on doit
« commencer à vivre sur la terre, pour ne pas
« être déshérité dans le Ciel. »

« La foi, la confiance en Dieu, la résignation, cet amour profond pour le Dieu magnifique qui ne veut qu'aimer, que combler de dons ; ce besoin d'un Sauveur plein de miséricorde, qui nous adopte et acquitte nos immenses dettes ; tous ces biens, auprès desquels les splendeurs du trône et des jours semés de fleurs ne sont que des misères ; tous ces augustes secrets, ne s'apprennent que dans les jours de l'adversité.

« Chère amie, ce langage vous paraîtra aus-

tère, et ma lettre est bien sérieuse. La vie m'a tout dit, et je ne veux plus d'illusions. La vérité pour moi est le premier besoin, et la félicité du Ciel habite depuis longtemps dans mon âme. Il faudrait donc cesser d'être moi, pour ne pas peindre ce qui me domine.

« Je me transporte en idée auprès de cette Reine (1), que vous avez le bonheur d'approcher ; je me rappelle ses touchantes bontés, et je me dis : « Si j'avais des trônes à demander au Ciel pour elle, la verrais-je heureuse ? » Non. Elle a besoin de bien plus. La haute souffrance, fille du Ciel, a éprouvé cette âme angélique ; elle a presque succombé sous tant de douleurs amères. Je l'ai vue, en idée, séparée de ses enfants ! et je la connais ! J'ai senti tant de choses ! Mais aussi j'ai vu s'ouvrir devant elle les vastes domaines d'une félicité inébranlable.

« J'ai vu le même Dieu, qui a appelé celle qui n'est plus, lui dire : « Rien ne peut satisfaire sur la terre un cœur créé pour des biens

(1) La reine Hortense.

« immenses. J'enverrai la paix du Ciel dans ce cœur agité par les hommes. » Oh ! que de fois mes pensées ont apporté à la Reine les plus purs hommages ! Daignez lui dire tout cela, et daignez me peindre à elle, avec ce cœur qui a déjà tant senti, tant souffert, et qui n'est point épuisé ; qui, après tous les biens de la vie et toutes les langueurs, a été retrempé dans cette religion consolatrice et vivante, que je désire pour elle.

« Le temps presse, et j'ai encore tant à vous dire ! Il me reste à m'acquitter d'un devoir qui m'est sacré.

« Peu de temps avant la mort de la reine de Prusse, je reçus d'elle une lettre. Je lui avais parlé, avec enthousiasme, de la reine de Hollande ; je lui avais dit qu'elle avait en elle un être qui savait l'apprécier. Voilà ce qu'elle me dit : « Ce que vous me dites de la reine de Hollande m'a extrêmement intéressée ; tous ceux qui la connaissent l'aiment et lui rendent justice : l'amitié qu'elle veut bien avoir pour

moi m'a bien agréablement surprise, et je voudrais qu'elle sût le prix que je mets à être distinguée par elle. »

« Je m'acquitte avec une joie extrême, chère mademoiselle Cochelet, de cet ordre. J'ai toujours attendu une occasion sûre pour vous écrire : j'espère qu'elles se renouvelleront. S'il me reste du temps, je vous expliquerai quelques passages bien frappants de la lettre que la Reine m'écrivait.

« Maintenant, je vous demande instamment de toujours m'aimer un peu, de m'écrire ou par la poste ou par des courriers, de me parler de la Reine, de sa santé, du petit prince (1), de vous, de vos plaisirs ; je vous supplie, laissez-moi espérer cette faveur. Mon adresse est à Riga, j'y suis depuis quelques mois ; je soigne une mère âgée, et, entre elle et ma fille, je vis des jours ignorés et paisibles ; j'écris peu, j'en ai peu le temps. Il n'y a point ici de vallées solitaires, de

(1) Charles-Louis Napoléon, troisième fils du roi Louis et de la reine Hortense, né le 20 avril 1808.

nature riante ; la sombre Russie n'a rien d'enchanteur ; mais il y a partout, dans l'âme de l'homme, un univers, et le monde entier ne serait qu'une prison sans cette faculté qui fait rêver au-delà du monde. Il me reste encore une grâce à vous demander. Je le fais avec confiance, et je commence par l'exposition du fait, que je vous prierai de mettre sous les yeux d'un Ange.

« Cet été, avant de quitter Carlsruhe pour venir ici, j'appris qu'une femme, autrefois dans l'aisance et placée, par sa position dans le monde, de manière à ne point prévoir les désastres qui lui arriveraient, se trouvait dans la plus triste situation. Veuve d'un ministre étranger, elle se voyait maintenant dans la misère, ses meubles vendus, ses biens saisis ; il ne lui restait que l'affreuse consternation d'une secousse terrible, où elle s'était vu enlever, dans six jours de temps, son mari ; et réduite à cette douloureuse situation, elle la supportait avec calme et résignation. Sa seule douleur était celle de ne pou-

voir élever son enfant, car il ne lui restait rien absolument rien.

« A la vue de cet enfant orphelin, d'une petite créature charmante âgée de six ans, mon cœur se brisa. Je pleurai amèrement, et peut-être l'Eternel lui-même m'inspira-t-il la pensée de recourir à la Reine. Je connais sa générosité, je dis *générosité* dans tout ce que ce mot comprend. Je pensai qu'heureuse mère elle-même, et angélique par son âme, elle pourrait être l'heureuse main, dont Dieu se servirait pour sécher des larmes qui un jour invoqueraient l'Eternel pour elle.

« Avec 300 florins de Hollande par an, cette femme pourrait garder son enfant et l'élever. Que de bonheur pour une âme comme celle de la Reine ! Au reste, je ne puis qu'exposer le fait. Je sais qu'une âme aussi charitable que la sienne a de vastes dépenses, et que tout s'épuise ; mais, dans mes rêves, j'osais espérer que peut-être elle pourrait effectuer cela ainsi, en présentant à l'impératrice Joséphine, dont je connais la bien-

faisance, ce tableau qui la toucherait.... Je n'ose rien ajouter : Si l'Eternel m'inspire, il aura soin de son ouvrage, et je n'ai pas besoin d'excuses. Cette femme est Madame G...., femme du ministre de.... à Carlsruhe. — Il y a six mois que j'ai ceci, comme un grand devoir, sur le cœur, n'osant écrire par la poste. Si vous me répondez là-dessus, Paul vous fournira des occasions.

« Voilà douze pages, et j'écris encore. J'ai chargé autrefois M. de Norvins de vous dire tant de choses : l'a-t-il fait ? Que fait-il ? Où allez-vous cet été ? La santé de la Reine est-elle meilleure ? J'ai vu ici la jeune impératrice de Russie, belle, bonne et malheureuse. J'ai peint la Reine à ses yeux, comme ces beaux tableaux de Raphaël, qui appellent les regards. J'avais une malachite magnifique, déjà, à Carlsruhe : elle me parvint cassée, et je n'osais vous l'envoyer. J'en espère une, de Moscou, que mon frère, qui a été prendre les bains en Asie, doit m'envoyer. Vous l'aurez, j'espère, avec le premier courrier. Par-

lez-moi un peu de la cour, si vous en avez le temps. J'ai vu la princesse Wolkonsky à Bade, et lui ai beaucoup parlé de vous avec enivrement ; je vous écrivais une grande lettre à ce sujet : elle est restée.

« Que fait l'impératrice Joséphine ? J'ai, pour elle, de cette inspiration, de ce dévouement qui électrise ; j'ai le besoin de son bonheur. Parlez-moi de Navarre ? Mademoiselle de Mackau est-elle avec elle ? J'ai vu un moment la charmante princesse Stéphanie.... et nous avons parlé de la Reine.

« J'attends de vos nouvelles ; je vous conjure de m'en donner. Vivez heureuse, ma charmante amie ; peu d'êtres vous chérissent autant. Conservez vos bontés à Paul ; ayez un peu d'amitié pour lui, pour sa mère et pour Juliette. Puissé-je vous revoir un jour ! Puissé-je renouveler à la Reine ces hommages d'un profond respect, ce dévouement chevaleresque du moyen âge, que j'ai tracé dans mon *Othilde*. Ah ! que vous aimerez cet ouvrage ! Il a été fait avec le Ciel.

Voilà pourquoi j'ose dire qu'il y a des beautés.

« Adieu, adieu ! Marie Stuart d'Ecosse disait, en pensant à sa patrie : *Tant doux pays de France !* Mon cœur vous dit, à travers les distances : « Vivez heureuse sous ce beau ciel et « vivez pour l'immortalité ; commencez ici-bas « ces jours paisibles arrachés à la fragilité « humaine ; donnez à Dieu tout ce qui est terrestre, et vivons de ces émotions heureuses : « qu'ils vivent à jamais ! » Pressez pour moi respectueusement contre votre cœur ces mains royales, que je voudrais arroser de reconnaissantes larmes. — Je vous embrasse mille et mille fois, aimable amie ; à jamais votre toute dévouée !

« Mille amitiés à M. de Norvins, si vous le voyez ; rappelez-moi à M. d'Arjuzon. — Pardonnez-moi mon griffonnage. Juliette vient de copier le passage de la lettre de la reine de Prusse. Je joins ici ce monument de son âme angélique.

Riga, 10 décembre 1809. »

Il faut remarquer que M^{me} de Krudener, dans cette lettre où elle exprime tant de sympathie pour l'impératrice Joséphine, ne dit pas un mot de l'empereur Napoléon. Elle ne devait pas, on le conçoit, et comme femme d'un ambassadeur de Russie, et comme petite fille du feld-maréchal Munich, pardonner à Napoléon 1^{er} ses victoires et ses conquêtes. Elle se tint toutefois en dehors de la politique active jusqu'en 1812 : à cette époque, elle protesta hautement contre le *fléau vivant de l'Europe*, contre le *nouvel Attila* : c'est ainsi qu'elle qualifiait l'empereur des Français.

Elle était à Genève, en 1813 ; elle se rendit alors en Allemagne, qui allait devenir le théâtre d'événements décisifs. Au moment où les Allemands faisaient les plus grands efforts pour reconquérir leur indépendance en donnant le signal de la Coalition, cette femme extraordinaire commençait une nouvelle carrière toute religieuse, à Heidelberg, où elle se mit à visiter les prisons et à prêcher les condamnés.

Dès cette époque, M^{me} de Krudener avait commencé à prophétiser la chute prochaine de Napoléon, qu'elle appelait l'*ange noir*, en lui opposant l'*ange blanc*, qui était l'empereur de Russie, Alexandre I^{er}.

Elle avait été élevée dans la religion grecque, et elle ne songeait pas encore à une abjuration. Cependant, la Bible et l'Évangile à la main, elle proclamait, dans ses prédications, un dogme et un culte nouveaux.

« Sa doctrine fondamentale, dit le rédacteur de l'intéressant article qui la concerne dans la *Biographie des Contemporains*, publiée sous la direction de Rabbe, était, à quelques égards, celle des méthodistes, savoir : la nécessité d'une Régénération, opérée par la Grâce efficace, sans secours humains. »

Comme les disciples de Jung Stelling, M^{me} de Krudener annonçait la fin du monde et la nouvelle Jérusalem. « Son langage était persuasif : il flattait d'ailleurs l'amour-propre des pauvres, par des déclamations fréquentes contre les riches

et par les expressions affectueuses de l'égalité et de la fraternité chrétiennes. » C'était, on le voit, une véritable évocation du socialisme, tempéré par la foi religieuse et enveloppé des nuages de l'amour mystique.

On peut croire que M^{me} de Krudener avait mêlé aux utopies humanitaires de Jung les rêveries fantasques de Swedenborg et les extases pieuses de sainte Thérèse. Ses discours n'ont pas été recueillis ; elle n'a pas publié d'ouvrage qui servît de base à sa morale et à sa religion, comme si elle eût senti elle-même le vague, l'incohérence et l'obscurité de ses idées de réforme évangélique ; mais on pourra s'en rendre compte, autant qu'il est possible du moins de les comprendre, en lisant une de ces pages volantes qu'elle écrivait au courant de la plume, à ses heures d'inspiration, et qui portent l'empreinte de son style étrange, composé, pour ainsi dire, de lumière et de ténèbres.

Voici ce qu'elle nommait une *méditation* et ce qu'elle croyait être un talisman infailible

pour gagner des âmes au culte de l'amour divin :

« O abîme de la chute ! Nuit de désastre et d'horreur ! Qui ose soulever votre voile redoutable ! Il est entre Dieu et nous. La Mort l'a tissé, et le Péché en est l'artisan qui a travaillé à sa funeste trame. Sous ces arides mains, sont nés la douleur, la souffrance, l'horrible désespoir. Il n'y avait plus de jour : la Clarté, la Vie et l'Amour ne jetaient plus leurs rayons sur l'Homme.

Ex bibl. univ. Tart.

« Le favori de son Dieu était devenu l'esclave du démon, un proscrit errant, fugitif, lancé sur la terre des crimes, où l'avait précipité le délire de la chute. Mais la Miséricorde peut-elle cesser d'être elle-même ? Non : l'industrielle charité d'un Dieu ne punit que pour corriger, n'exile que pour pouvoir ramener un jour l'exilé.

« Que dis-je ? elle n'exile point : l'esclave du péché s'est précipité lui-même ; sa plus terrible souffrance eût été le domaine de la vie : il n'en pouvait supporter la vision ; la corruption l'a-

vait atteint : il lui fallait un asile où la poudre pût se mêler avec la poudre, et un sépulcre pour recevoir la mort qu'il portait en son sein. Tout le rejetait, là où tout était Amour, Parole vivante qui le consumait.

« Ainsi que la mer rejette ses cadavres, le souffle brûlant de vie chassait devant soi celui qui n'était devenu qu'un criminel dépouillé de tous ses titres, privé des organes de la vie éthérée, comme de la vie divine, qu'il recevait immédiatement de son Dieu ; privé aussi de la lumière surnaturelle.

« Le fils du péché, la victime du désordre ne pouvait habiter le paradis, ne pouvait garder ce corps léger, transparent, analogue à la création qui l'entourait.

« Dieu lui fit, ainsi qu'à sa compagne, des robes de peaux, et une terre de malédiction devait recevoir le proscrit. C'était à la sueur de son front, que celui qui avait été roi devait arracher un pain de sueur à cette terre. Et les éléments devaient désormais devenir pour lui

des témoins irrités de sa désobéissance. Le chaos, lieu dévasté par l'Ange des ténèbres, devint sa prison.

« Mais, ô Miséricorde ! cette prison même, que vous aviez assignée à l'Homme devait, par mille voix encore, le consoler, l'instruire et le rappeler à vous.

« Et, dans la lettre morte d'un monde opaque qui n'était plus que l'ombre de celui qui l'avait reçu le premier, vous envoyâtes encore le souffle de la vie et le charme de la beauté, pour l'inviter à tourner ses regards vers celui qu'il avait offensé.

« Au milieu de la complainte de la mort, il apprenait, s'il le voulait, les célestes œuvres de son premier âge, et la mélodie de l'Amour faisait encore battre son cœur. Tout l'instruisait, tout lui tendait la main, tout lui racontait l'antique tradition de l'amour de son Dieu, et tout, dans la mort même, lui disait d'aspirer à la vie.

« Si la tyrannie de ses farouches domina-

teurs l'assiégeait par les sombres tentations de la chute, la Beauté et l'Amour l'invitaient sans cesse à se tourner vers l'Harmonie, qui, dans mille formes, venait lui sourire.

« L'éternelle Parole, océan de miséricorde, abîmé en lui, parlait sans cesse, le sollicitait sans cesse de détourner ses regards et ses sens du honteux abîme, et de s'élancer vers le Ciel.

« Une volonté, un élan de cette liberté, don magnifique et sublime auquel l'Eternel ne touchait jamais, suffisait, appelait la grâce, donnait la force de résister au mal, et présentait sans cesse l'échelle de Jacob aux pieds du transfuge.

« Mon Dieu, mon Dieu ! Qui me donnera de chanter le cantique de l'Amour ! Le séraphin lui-même ne peut le chanter dignement, car il est dit que les anges mêmes désirent de sonder jusqu'au fond le mystère de la rédemption (1). Sera-ce le pécheur ? Ah ! Mon Dieu ! Qui dira le cantique de l'Amour et osera révéler quelque

(1) Saint Paul.

chose du redoutable et adorable mystère, que les éternités n'épuiseront jamais ! »

Ce fut pourtant une de ces bizarres *méditations*, ce fut peut-être celle que nous venons de transcrire, qui donna d'abord à l'empereur Alexandre le désir de connaître cette femme singulière, qui s'était surnommée elle-même *la Prophétesse*, et que toute l'Allemagne regardait comme inspirée du Ciel.

M^{me} de Krudener entretenait alors une correspondance intime avec une des dames d'honneur de l'impératrice de Russie ; les lettres éloquentes, quoique souvent inintelligibles, qu'elle adressait à cette dame, passèrent bientôt des mains de l'impératrice dans celles de l'empereur.

Il y avait, dans l'esprit d'Alexandre, une tendance naturelle vers l'exaltation et le mysticisme. Ce prince, tout attaché qu'il était à l'Église grecque, éprouvait une sympathie instinctive pour toutes les innovations qui se

proposaient de relever le sentiment religieux dans les cœurs.

Il fut aussi, dit-on, subjugué par une prophétie, que M^{me} de Krudener lui fit parvenir, par l'intermédiaire de l'amie qu'elle avait auprès de l'impératrice. Cette prophétie, qui suivait pas à pas la marche des évènements dans une période de trois années, se réalisa de point en point avec une telle exactitude, que l'empereur Alexandre ne douta plus du rôle prédestiné que la Providence avait attribué à M^{me} de Krudener.

Il lui envoya donc des présents magnifiques, et il daigna plusieurs fois lui écrire de sa propre main, soit pour lui demander des conseils, soit pour réclamer l'assistance de ses prières, qu'il estimait plus efficaces que celles de tous les fidèles de son empire.

M^{me} de Krudener ne chercha pas cependant à se rapprocher de l'empereur, qui semblait impatient de la voir et de la connaître; elle évita même de se trouver sur son passage,

comme si elle eût craint de diminuer ou de perdre son prestige tout spirituel, en prenant un corps, pour ainsi dire, aux yeux d'Alexandre, qui l'appelait et l'invoquait ainsi qu'une divine protectrice. Elle lui fit savoir, au nom de Dieu, qu'il avait reçu la mission de réédifier ce que Napoléon avait reçu la mission de détruire, et elle l'invita solennellement à conduire ses armées à Paris, où devait s'accomplir, disait-elle, l'œuvre de la régénération, c'est-à-dire la Sainte-Alliance des rois et des peuples. Alexandre I^{er} crut à ses paroles et eut à cœur de lui obéir.

On comprend quelle influence mystérieuse dut avoir M^{me} de Krudener dans tous les événements politiques qui se succédèrent si fatalement en 1814 et en 1815.

L'empereur de Russie lui avait offert un riche bracelet, dont le médaillon représentait un œil ouvert; c'était son œil gauche qu'il avait fait peindre d'après nature, suivant un ancien usage russe qui veut que la pensée d'une per-

sonne absente demeure attachée à la représentation figurée de son œil et de son regard. Elle porta ce bracelet comme un talisman, tant qu'elle fut en bonne intelligence avec celui qu'elle appelait le *Sauveur universel*.

Dès que M^{me} de Krudener apprit la capitulation de Paris et l'entrée des souverains alliés dans cette capitale, elle s'empressa de s'y rendre.

« Elle comptait principalement, dit la *Biographie* que nous avons déjà citée, sur l'appui d'Alexandre, non seulement parce que la Russie semblait devoir être désormais la modératrice des grands débats qui s'élevaient pour la reconstruction de l'Europe, mais encore parce qu'elle savait que quelque chose, dans l'âme de ce souverain, sympathisait avec ses propres idées sur la nécessité d'une réforme religieuse. »

Elle avait rencontré, pour la première fois, Alexandre en Allemagne, peu de semaines auparavant, et cette courte entrevue, qui eut lieu sans témoins, avait achevé de lui gagner la confiance de l'empereur de Russie.

On ne saurait nier qu'elle n'ait eu la plus funeste influence sur la destinée de l'Empereur Napoléon. C'est elle qui, la première, proclama la déchéance de *Buonaparte*, comme elle affectait de le nommer ; c'est elle qui, en parlant au nom de Dieu, déclara hautement que Napoléon avait cessé de régner, et allait être mis au ban des nations ; c'est elle enfin qui, pesant de toute son influence sur les indécisions d'Alexandre, fit rompre les négociations de Fontainebleau et décida le rétablissement des Bourbons.

Mais elle ne séjourna que peu de jours à Paris, où elle avait loué un splendide hôtel dans le faubourg Saint-Honoré ; elle partit, mécontente et irritée de n'avoir pas plus de prépondérance dans les conférences des souverains alliés.

Elle avait proposé, par l'organe d'Alexandre, de reléguer Napoléon dans une île déserte, à l'extrémité des mers, et de l'y retenir prisonnier jusqu'à sa mort. On ne lui donna pas satisfaction, en affectant l'île d'Elbe, si voisine de la

France, à la captivité de l'ex-empereur. Elle annonça publiquement, dans son langage biblique, qu'on verrait bientôt la Révolution, la guerre et tous les maux sortir de l'île d'Elbe, avec l'Ange noir, qui déchaînerait tous ces fléaux sur l'Europe.

Sa prédiction ne tarda pas à s'accomplir.

M^{me} de Krudener passa le reste de l'année 1814, en Suisse, à Bade, dans la vallée de Lichenthal, où les pauvres qu'elle soulageait se pressaient autour d'elle, en Alsace et dans les Vosges, où ses prédications évangéliques avaient une puissance irrésistible sur des âmes simples et pieuses.

Elle alla passer quelques semaines au Banc-de-la-Roche pour s'instruire et s'édifier, en écoutant la parole évangélique du pasteur Frédéric Oberlin, qui était vénéré dans toute la Lorraine comme un apôtre de philanthropie et de charité. Elle séjourna ensuite à Strasbourg, où elle fut témoin de la mort chrétienne du préfet du département, Lezay-Marnesia. C'est à l'oc-

casion de cette belle mort qu'elle écrivait à son ancienne amie, M^{lle} Cochelet, une lettre mystique, qui tendait évidemment à préparer la conversion de cette dame.

Voici cette lettre, qui ressemble à un sermon protestant, écrit par Châteaubriand :

« Strasbourg, 19 octobre 1814.

« Il y a longtemps, chère amie, que je voulais vous écrire ; bien des choses m'ont occupée, et c'est un sentiment bien vrai qui me lie à vous. J'ai passé quatre mois au Banc-de-la-Roche. C'est cette vallée dont je vous parlais. J'y ai écrit votre nom et j'ai chargé de saintes femmes de prier pour vous. C'est dans les montagnes, environnée des plus sublimes leçons et du bonheur le plus pur, que j'ai passé des moments bien utiles et que le monde ne connaît pas.

« Oh ! ma chère et aimable amie, qu'il est heureux d'être débarrassé des vanités, de connaître le néant de tout et de puiser dans le sein de Dieu même la plus pure félicité ! Puissiez-vous

l'éprouver comme moi, revenir au Christ, le sauveur de toutes les âmes ; être bien persuadée qu'on ne sacrifie rien en l'aimant ; que la vie ne commence pour vous qu'alors ; qu'il reste une inépuisable richesse qu'on n'a jamais abordée, même quand on a tout possédé sur la terre !

« Que reste-t-il à l'homme, fatigué par tous les mécomptes de la vie, accablé par toutes les injustices des hommes, par toute la fragilité et par toute l'insuffisance des plaisirs ? Que lui reste-t-il, dis-je ? Tout à posséder encore, dans cette ligne élevée que l'on ne devine pas même au milieu du monde. Il est des ravissements que la terre ne peut donner, des pensées que les hommes du torrent n'ont jamais eues, une magnifique révélation qui se manifeste chaque jour et nous peint l'immense charité d'un Dieu ; enfin des trésors, devant lesquels nous passons comme des mendiants déshérités, quand même nous aurions eu des trônes.

« Oui, la vie m'a tout révélé, j'ai tout possédé, et l'ennui et la langueur ont dévoré des jours

enviés. J'assistais tour à tour aux fêtes de la vie, et je les voyais frappées d'un deuil éternel. Et moi aussi, proscrire, et moi aussi, le cœur flétri, je n'avais pour bonheur que quelques vanités !

« Ah ! combien tout est changé pour moi ! Je ne puis plus supporter même les fastes de la vie. Les hommes brillants me paraissent des imbéciles, d'ennuyeux ouvrages, que je sais par cœur quand à peine j'en ai lu la première page. Les arts ne me montrent rien qui atteigne l'idéal des pensées célestes que je trouve en moi. Les plaisirs que les hommes poursuivent me paraissent de ridicules et bas escamotages d'un temps, qui pourrait produire les plus célestes jouissances, agrandir, ennoblir sans cesse la destinée.

« Enfin, la vérité seule, simple et ravissante, fait tout l'attrait de ma vie. Je sentais que c'était là cette noble soif qui me tourmentait au milieu de tous les enchantements de l'existence. Dieu m'a donné d'abord le breuvage. Ensuite, en apprenant à aimer aux pieds de la Croix Celui

qui ne dédaigna pas de mourir pour une race ingrate, je sentis que lui seul était digne de remplir ce cœur plus grand que la terre : sa volonté devint le but et l'attrait de ma vie.

« Aimer ce qui seul est aimable, vouloir l'aimer, du moins, fut désormais la pensée de toute mon existence. Un céleste repos remplit mon âme, au milieu de tous les tumultes ; et, lancée souvent encore au milieu des tristes passions, je vis les misères et les infortunes, avec le regard du chrétien qui connaît l'infinie miséricorde. J'appris dès lors quelque chose de ce langage, qui, à l'oreille de celui qui souffre, est une mélodieuse harmonie. Je lui parlais de ce Dieu, qui m'avait ramassée au milieu des délices du monde, consolée quand je ne méritais que d'être rejetée....

« Oh ! chère amie, y a-t-il quelque chose de plus doux que des jours dont nous abandonnons la trame à l'amour divin ? Y a-t-il quelques émotions plus vives et plus délicieuses que celles de pénétrer dans le secret du malheur,

quand on peut enseigner ces grands secrets du plus magnifique amour, et quand nous obtenons, par nos prières, d'immenses faveurs?

« Que de choses j'apprends, que de voiles se soulèvent pour moi et pour ceux qui ont jeté loin d'eux le monde et ses illusions ! Mais aussi quel appel à crier aux malheureux, qui traversent la vie, sans connaître l'importance et l'obligation où ils seront de rendre compte de chaque moment ! Quel appel à les exhorter à profiter de ce temps de grâce, et à chercher la miséricorde du Sauveur et un cœur nouveau !

« Oh ! ma chère amie, jetez-vous tout entière dans ce cœur qui est un océan de charité, et demandez tous les jours à aimer Christ, le Dieu vivant. Il vous accablera de grâces ; vos prières, courtes au commencement, vous paraîtront toujours plus douces. Chaque jour, vous lui ferez le sacrifice de quelque habitude. Il a la main légère, et ne vous fera pas de mal : il vous enlèvera peu à peu ce que vous devez quitter,

et vous donnera, par sa grâce, ce que vous devez acquérir.

« Marchez dans la royale route de l'âme, et apprenez à confesser Celui qui a dit que, si on le confesse devant les hommes, il vous confes-
sera devant le Père céleste.

« N'est-il pas notre souverain ? La patience, l'humilité, le silence, quand nous voudrions parler de choses inutiles ; la pureté de la moindre pensée, la charité dans tout, dans les jugements comme dans les actions ; enfin l'envie de le glorifier dans tout ce que nous faisons : voilà ce cœur nouveau, cette vie de chrétien à laquelle, vous aussi, chère amie, êtes appelée. La prière vous apprend à tout demander ; la foi, à tout obtenir.

« De terribles désastres approchent de cette France si coupable, mais une grâce abondante appelle à la repentance tous ceux qui veulent et qui peuvent être sauvés. Devenez, pour tant d'êtres qui vous sont chers, un moyen de leur obtenir des grâces par vos prières et l'abandon

de votre cœur tout entier. Dites leur que l'homme sans foi tombe dans les plus terribles châtimens.

« Je viens encore de voir une de ces scènes où le monde n'a rien à offrir que l'amertume de ses regrets ou les stériles conseils d'un philosophique raisonnement, et où le chrétien, environné des splendeurs de la foi, se jette tout entier dans l'éternité.

« La mort vient de frapper un homme cher à toute une province. Tout distinguait M. de Lezai, préfet de Strasbourg : de grands talents, de grandes vertus ; mais tout cela disparaissait auprès de cette sublime religion du chrétien, qui l'a fait mourir comme un saint. Descendant de saint François de Sales, il semblait qu'il marchât sur les traces de cet homme illustre. Laissant loin de lui tous les hommages de ceux qui devaient le pleurer, s'approchant tranquillement du moment où tout nous quitte, pour ne rien regretter, il se jeta dans le sein de la Miséricorde, implora le sang

du Sauveur, déclara qu'il n'espérait qu'en lui.

« Quand on voulait lui parler de ses œuvres, il sentait toute l'insuffisance des vertus humaines; il disait qu'elles étaient toutes souillées par l'orgueil, et il ne voulait entendre parler que de l'Amour, qui nous reçoit comme des pécheurs. Il demanda comme une grâce que le Département ne lui fit point d'oraison funèbre, et, au milieu de tant d'hommages du plus profond attachement, il n'eut de larmes, que parce qu'il n'aimait pas assez le Dieu qui l'avait aimé assez pour expirer pour lui aussi sur une croix d'ignominie.

« Je suis un pénitent bien jeune ! » disait-il, oubliant les terribles douleurs de son corps tout froissé; et, quand il craignait que la patience ne lui échappât, quand les souffrances aiguës l'atteignaient, il posait ses mourantes lèvres sur le crucifix qu'on lui présentait. Et, n'oubliant pas les principes de notre divin Maître, sa bouche et son cœur ne respiraient que paix. Il rassembla ses gens, leur demanda pardon s'il ne

leur avait pas donné un meilleur exemple, les exhorta à vivre chrétiennement, pria avec eux.

« Toujours calme, et se sentant mourir, il demanda à l'ange de sa vie, à sa femme, de lui dire la prière des agonisants. Il expira, pour aller vivre un jour aux pieds de Celui qui est la résurrection et la vie.

« Oui, il est préparé pour les grandes félicités, enlevé comme une victime à cette vie, attestant la profonde Miséricorde qui a couronné, par une mort sublime, une repentance sincère. Il a eu le bonheur de donner un grand exemple à notre triste siècle. Avec le génie de l'administrateur, avec le courage le plus élevé, il avait l'âme la plus tendre, la charité, l'amour des pauvres, la noblesse de l'antique caractère français; la beauté de l'humilité et la foi, qui ne sont pas de la terre, mais qui viennent du ciel.

« Sa femme, grande comme lui, est digne d'être sa veuve, et cet amour si tendre, si rare, qui les unissait, continue et la sépare à jamais du monde.

« Je vois que ma lettre est bien longue ; mais que j'aurais des choses à vous dire encore !

« Présentez, je vous prie, mes respects à la Reine, et conservez-moi un peu d'amitié. Mes vœux bien tendres s'attachent aux jours de cette femme si faite pour le plus pur bonheur et que vous aimez si profondément. Oh ! puisse-t-elle être heureuse de tout le bonheur de l'éternité !
« Ma fille et moi vous embrassons, et vous sommes bien dévouées. »

M^{lle} Cochelet devina l'intention de cette lettre étrange, qu'elle laissa sans réponse. Elle était d'ailleurs trop attachée, trop dévouée à la reine Hortense et à la famille impériale, pour vouloir continuer une correspondance intime avec une femme qui avait eu tant d'influence dans les Conseils de la Coalition étrangère. Elle avait aussi trop de raison et de bon sens, pour subir la fascination de cette grande prêtresse de la religion de l'Amour mystique.

Ce complot de conversion n'eut pas plus de

succès auprès de la reine Hortense, mais celle-ci, dont l'âme tendre recevait volontiers une impression superstitieuse, ne put se défendre d'un mouvement de terreur, en lisant cette phrase prophétique : « De terribles désastres approchent de cette France si coupable ! »

Trois mois plus tard, M^{me} de Krudener, qui n'avait pas eu de réponse, renouvelait sa tentative de conversion auprès de M^{lle} Cochelet, à qui elle adressait cette nouvelle lettre, aussi étrange et plus explicite encore que la précédente.

Bade, 2 janvier 1815.

« Ma chère et aimable amie, je vous écrivis, il y a deux mois et plus, une grande lettre, de Strasbourg, qui contenait beaucoup de détails sur la mort du préfet. Je voudrais que vous me disiez, par deux mots seulement, si vous l'avez reçue. Dites-moi aussi ce que vous faites, chère amie, comment va votre santé, comment va votre âme, où il y avait des mouvements si

grands et si heureux ? Je désirerais bien savoir si ma lettre vous est parvenue, afin de savoir si elle est tombée en d'autres mains.

« Nous sommes venues passer ici quelques jours de solitude. Bade est toujours beau. Le repos m'est bien nécessaire, car je n'ai quelquefois pas un moment pour me recueillir. Malgré cela, nous avons tant d'occupations, qu'à peine je puis répondre à une partie des lettres qui me viennent.

« Étant très pressée par le courrier, je finis en vous priant instamment de me dire un mot de vous. Ne vous gênez pas avec moi : vous savez que je ne suis nullement exigeante.

« Je désire la félicité véritable de ma chère amie. Je désire la voir aller à ces sources d'eaux vives qui seules désaltèrent. Je vous le répète, nous approchons des plus terribles crises. Malheur à celui qui n'est pas converti à Christ, et n'a pas cette foi vivante qui lui assure le pardon de ses péchés ! Un jugement effroyable l'attend....

« Oh ! ma chère amie, qu'il est délicieux d'avoir dans son cœur cette paix divine, cette harmonie entre Dieu et nous ! Commençons à goûter la félicité que rien n'a pu nous donner. Allons journallement aux pieds de Christ, quelques moments. Allons avec humilité et confiance ; parlons-lui, demandons-lui de nous adopter, par ce sang précieux qui coula pour nous, et donnons-lui notre cœur en entier, pour qu'il en ôte ce qui lui déplaît, pour que son Saint-Esprit le régénère et que nous ayons un cœur nouveau.

« Chaque jour apportera des forces. Le goût de la prière viendra bientôt. Prier sera pour vous une chose délicieuse. Quelle conversation que celle qu'on a avec le meilleur des amis, le maître de tout l'univers, le Dieu qui nous aima jusqu'à s'immoler pour nous !

« Pardon si je vous dis toujours cela ; mais je voudrais vous voir heureuse : je le suis tant ! Vous avez une âme vaste, un esprit distingué ; il vous reste une carrière immense, et le monde

a si vite tout dit ! Que nous reste-t-il de lui ? des amertumes ; et, auprès de Dieu, sans cesse de nouveaux trésors !

« Si vous le pouvez, écrivez-moi un mot. Vous savez, je vous le répète, que je ne veux aucune forme, aucune gêne ; vous me prenez, vous me laissez là. Vous savez qu'il y a un cœur bien à vous et enlevé à chaque intérêt mondain.

« Que fait cet ange, que vous aimez si bien et auquel mon cœur porte un si respectueux dévouement ? Nous voyons beaucoup de prodiges ignorés du monde, de grandes conversions, de grandes merveilles, et des torrents de grâces accordés à ces temps où Dieu ne se lasse pas d'inviter encore les hommes à venir à Lui, avant que l'abîme s'ouvre. Heureux ceux qui en profitent !

« Les guerres, les désolations seront terribles. Pensez à l'an XV, il sera mémorable. Le vice-roi (1) doit, s'il est à Vienne, apprendre bien

(1) Le prince Eugène, vice-roi d'Italie.

des choses... La paix ne pourra pas s'arranger, et l'on voit bien que ce ne sont pas les hommes qui ont le pouvoir de la faire.

« Heureux ceux qui donnent la gloire à celui-là seul à qui elle appartient; qui savent qu'il châtie les peuples, leur envoie des fléaux; qu'il est le Dieu fort, qui ne veut qu'employer l'amour, et dont la voix est toujours tendre; qui ne punit que pour corriger, et qui, s'il envoie des orages quand on ne veut jamais l'écouter, est encore prêt à pardonner, à sauver qui veut être sauvé !

« Dites-moi, je vous prie, si Ducis, le poète, va mieux; il était malade. Je l'aime beaucoup.

« Adressez-moi votre réponse à Carlsruhe, chère amie. Juliette et moi vous embrassons tendrement. »

Cette lettre, de même que la première, resta sans réponse, mais la reine Hortense, à qui M^{lle} Cochelet l'avait communiquée, en fut troublée comme d'un funeste présage : « Je vous le répète, avait dit M^{me} de Krudener, nous

approchons des plus terribles crises ! » Et comme la prophétesse antique qui s'indignait de ne rencontrer que des incrédules, elle avait formulé de la manière la plus précise sa prédiction : « Les guerres, les désolations seront terribles. Pensez à l'an XV, il sera mémorable ! »

Quatre mois plus tard, l'auguste prisonnier de la Sainte-Alliance s'échappait de sa prison de l'Ile d'Elbe et revenait déclarer la guerre à l'Europe.

M^{me} de Krudener poussa un cri de fureur, en apprenant que Napoléon venait de débarquer à Cannes ; elle ne cessa, pendant les Cent-Jours, d'appeler aux armes la Coalition, et quand Napoléon fut tombé une seconde fois sous les coups de la fortune, elle s'empressa de reparaître, triomphante, à Paris, où elle eut, cette fois, le crédit de faire mettre au ban de l'Europe le grand empereur, à qui elle ne pardonnait pas d'avoir dédaigné le roman de *Valérie*.

M. Sainte-Beuve a recueilli, de la bouche des contemporains mêmes, des renseignements pré-

cieux sur le rôle politique et religieux, que M^{me} de Krudener a joué en 1815, au moment où elle donnait à l'empereur Alexandre I^{er} l'idée de la Sainte-Alliance; quant aux documents authentiques qui constatent le caractère singulier de ce rôle mystérieux, ils sont encore inédits.

Il existe une Correspondance intime, qui a duré plusieurs mois, entre l'empereur et la prophétesse : celle-ci écrivait quelquefois quatre ou cinq lettres tous les jours et toutes les nuits, dès que l'inspiration divine lui ordonnait de prendre la plume; ces lettres sont empreintes du mysticisme le plus étrange et le plus exalté, qui semble se débattre dans un labyrinthe ténébreux et sans issue; çà et là, des pensées magnifiques et sublimes trouvent une expression saisissante, au milieu d'un style presque toujours abondant, plein de couleur et de mouvement, mais souvent incorrect et nébuleux.

Les réponses d'Alexandre, aussi brèves, aussi sèches que les lettres de M^{me} de Krudener sont

longues et onctueuses, témoignent pourtant d'une sorte de soumission morale à l'égard de cet Ange (c'est l'expression dont il se sert), qui lui parle au nom de Dieu.

Peu de faits, du reste, sont mentionnés dans cette curieuse Correspondance, dont il faudrait avoir la clef, pour en bien comprendre les passages obscurs. On y voit que, dans l'intention de M^{me} de Krudener, l'objet principal de la Sainte-Alliance, telle que son esprit l'avait conçue, consistait surtout à établir une Eglise universelle, dans laquelle devaient venir se fondre toutes les nuances du christianisme. Cette Eglise aurait eu deux chefs suprêmes, l'un religieux, l'autre politique : le pape de Rome et l'empereur de Constantinople.

On sait qu'après de nombreuses conférences entre Alexandre et M^{me} de Krudener, conférences accompagnées d'exercices pieux, de prières à haute voix et de silencieuses méditations, la Sainte-Alliance se dépouilla de son principe de réorganisation chrétienne et devint, en passant

par la discussion diplomatique, un simple traité secret, offensif et défensif, entre les chefs des grands Etats européens.

Voici, comme spécimen des rapports de communion religieuse qui s'étaient établis entre l'illuminée et l'empereur de Russie, une admonestation adressée par M^{me} de Krudener à son auguste disciple, le jour même de l'entrée des souverains alliés à Paris (10 juillet 1815).

En apprenant qu'Alexandre était descendu au palais de l'Elysée, où l'Empereur Napoléon avait résidé quelques jours auparavant, elle ouvrit sa Bible au hasard, et ses regards tombèrent d'abord sur un verset du prophète Isaïe, qu'elle lut avec une profonde émotion, en versant des larmes de joie, et qu'elle appliqua ainsi à la circonstance dans un commentaire, qui ne le cède pas, en obscurité, aux oracles des sibylles de l'antiquité :

« Il va éclater, sur tous les grands et hauts cèdres du Liban, sur tous les cèdres de Basan, sur toutes les montagnes et sur toutes les collines les plus élevées, sur toutes les tours les plus hautes, sur toutes les murailles les plus fortes. » (ISAÏE, II, 13.)

« Arrête, Seigneur, encore un instant, la foudre de ta justice ! Eternel Dieu d'Abraham, arrête !

« C'est un cèdre qui ose t'invoquer ! Ah ! ne le brise point dans ta colère, ne le réduis point en poussière par tes foudres ! Seigneur, que lui aussi te glorifie ! Permets que le soleil de ta miséricorde dessèche ses racines, que dans son orgueil il étendait si loin, s'appuyant sur elles pour braver les orages ! Que ce soleil, en l'échauffant, en le brûlant, lui ôte sa propre force ! Que ce cèdre, enflammé de ton amour, tombe aux pieds de la Croix ! Qu'il se brise, Seigneur, de douleur de t'avoir méconnu ! qu'il ait horreur de l'ombre, qu'au loin il avait étendue ! Que, desséché par la force de ton amour, il donne place, à travers tout son être, à ta lumière ! Que, couché, il se trouve encore trop haut et trop grand ! Qu'il te glorifie dans ta bassesse ! qu'il te bénisse ! qu'il te supplie par les cèdres ses frères ! qu'il les engage, qu'il les entraîne à tomber avec lui, à prosterner leur front altier dans

la poussière, à pleurer leur fatale hauteur, à désirer la petitesse, l'humilité, qui, seule, peut attirer les rayons de ta Grâce !

« Eternel, ne rejette point mes prières, ne te rappelle point dans ta colère, que j'étais un géant ! O Dieu ! je n'ose t'approcher que couvert du sang de ton Fils, ce Fils de ton amour ! Daigne me cacher dans ses plaies sanglantes, pour t'offrir ma prière ! Grâce, grâce pour moi et les cèdres mes frères ! »

Une note, écrite par la personne qui a recueilli, d'après l'autographe de M^{me} de Krudener, cette bizarre glose du texte sacré, nous apprend que la prophétesse s'était proposé, en l'adressant à l'empereur de Russie, d'obtenir par là l'intervention de l'autocrate, pour sauver..... le pont d'Iéna, que les généraux des armées alliées voulaient faire sauter.

Nous ne savons jusqu'à quel point nous devons nous fier à cette note, qui n'est peut-être qu'une épigramme.

Il est vrai que la population de Paris était alors indignée des projets de destruction, qui menaçaient ce beau pont ; Louis XVIII avait vainement essayé de le protéger, en lui ôtant son nom glorieux pour lui donner celui de *Pont des Invalides*. Une foule de spectateurs consternés garnissaient les parapets des deux quais de la Seine et suivaient avec tristesse les travaux des mineurs prussiens, qu'on voyait occupés à tarauder la base des piles et à y ménager des fougasses. Il y eut même deux de ces fougasses auxquelles on mit le feu et qui ébranlèrent la pile centrale sans la renverser. Des cris d'indignation et de vengeance s'élevaient de toutes parts, lorsque l'ordre de suspendre les travaux arriva pas estafette.

La conservation du pont d'Iéna fut alors attribuée aux patriotiques efforts du roi, à qui l'on prêta même cette noble parole, que l'histoire a inscrite dans la légende des Bourbons : « Qu'on vienne m'avertir quand le pont sera miné, pour que je m'y fasse porter ! »

La vérité était plus simple et moins héroïque : la baronne de Krudener avait entendu, dans un salon où se réunissaient des hommes politiques du parti constitutionnel, entre autres Camille Jordan et Benjamin Constant, l'expression vive et sentie des sentiments que soulevait cette odieuse violation du droit des gens ; elle s'était promis tout bas de porter l'écho de l'opinion publique à l'oreille de l'empereur Alexandre, et, deux jours après, on lisait dans le *Journal des Débats*, que le pont d'Iéna ne serait pas détruit, grâce à l'arrivée des souverains alliés à Paris :

« Ces magnanimes souverains, disait le rédacteur, n'ont été, il est vrai, que justes, mais cette considération n'affaiblit en nous ni le sentiment de la reconnaissance, ni celui de l'admiration. Réparer des torts, faire cesser des dommages, alléger le fardeau de la guerre, ce sera toujours, aux yeux d'un peuple éclairé et sensible, se montrer sous les traits de la véritable grandeur. »

Il était plus facile, à cette époque, de sauver

l'existence d'un pont, que la vie d'un homme ; car M^{me} de Krudener, malgré des tentatives que nous aimons à supposer actives et chaleureuses, ne parvint pas à empêcher l'exécution du général Labédoyère.

M. Sainte-Beuve ne s'est pas étendu sur ce douloureux épisode de la vie de M^{me} de Krudener : il a, toutefois, dans quelques mots significatifs, laissé voir qu'il connaissait les particularités du drame lugubre, où elle apparut un instant comme l'Ange de la miséricorde.

« Elle eût peut-être sauvé Labédoyère si elle avait obéi à une seule pensée, dit son brillant et sympathique historien ; mais des suggestions diverses se succédaient auprès d'elle : l'inspiration variait au gré de la dernière personne qu'elle voyait, et l'une de ces personnes, hostile à Labédoyère, avait grand soin de ne la quitter que peu d'instant avant l'heure de l'empereur Alexandre, lequel trouvait la bonne inspiration clémente toute combattue et refroidie. »

Charles de Labédoyère avait des ennemis

puissants ; le premier de tous était Louis XVIII, qui le considérait, à tort ou à raison, comme l'auteur d'une conspiration militaire, que Napoléon avait fait éclater à son retour de l'île d'Elbe.

En effet, Labédoyère, colonel du 7^e régiment d'infanterie en garnison à Grenoble, était allé, avec son régiment, à la rencontre de l'empereur et avait le premier arboré le drapeau tricolore ; sa défection avait été suivie de celle de tous les chefs de l'armée royale, et il avait eu l'honneur de conduire triomphalement l'Empereur jusqu'à Paris. Napoléon l'avait nommé successivement, pendant les Cent-Jours, général de brigade, général de division, et pair de France.

Le brave Labédoyère était resté un des derniers sur le champ de bataille de Waterloo, et lorsque Napoléon eut abdiqué en faveur de son fils, ce fut encore Labédoyère qui vint défendre la couronne de Napoléon II, à la tribune de la Chambre des pairs.

On comprend quelles haines s'étaient amas-

sées contre lui. Ses amis, ses parents étaient nombreux et puissants, il est vrai, mais ils devaient échouer contre l'inflexible résolution de Louis XVIII et de ses conseillers. « Le pouvoir se résolut donc, dit M^{me} la duchesse d'Abrantès dans ses *Mémoires sur la Restauration*, à être sévère et à punir. En conséquence de cette résolution, tous les moyens furent mis en œuvre, et Labédoyère fut bientôt à la merci de juges qui, à l'avance, avaient dit : il mourra ! »

Pendant qu'on faisait mouvoir, dans l'intérêt de l'accusé, tous les ressorts du crédit et de la faveur, ce n'avait pas été sans peine que M^{me} de Labédoyère avait obtenu l'autorisation de communiquer avec son malheureux mari, avant qu'il parût au conseil de guerre. Malgré ses prières et ses larmes, malgré son grand nom et ses grandes alliances, elle n'aurait peut-être pas pénétré dans la prison du général, si elle ne se fût adressée à M^{me} de Krudener, qui la reçut avec les plus encourageantes démonstrations de sympathie et de dévouement.

M^{me} de Krudener, en effet, n'hésita pas à intervenir avec énergie auprès de l'empereur de Russie, pour qu'on ne refusât point à cette pauvre femme, qui allait être veuve, la triste et amère consolation de voir une dernière fois son époux.

M^{me} de Labédoyère n'osait pas encore solliciter la grâce du général ; elle ne demandait qu'à le voir. La baronne de Krudener lui remit elle-même un ordre qui lui ouvrait les portes de la prison militaire de l'Abbaye, où l'accusé était détenu.

L'entrevue de M^{me} de Labédoyère avec son mari fut déchirante. Le général, d'après les interrogatoires qu'il avait subis, ne pouvait pas se faire d'illusion sur l'issue de son procès ; sa femme, au contraire, avait encore de l'espoir : elle savait que tous ses amis et tous ses parents, travaillaient comme elle à préparer la grâce du coupable, dans le cas d'une condamnation, qui semblait certaine d'avance ; mais elle comptait particulièrement sur l'appui de M^{me} de Krude-

ner, qu'elle croyait avoir gagnée à sa cause.

Ce fut au sortir de sa première entrevue avec le général qu'elle écrivit une lettre dont nous ne possédons qu'une partie, mais dont le but est pourtant très clairement indiqué dans ce court fragment : M^{me} de Labédoyère voulait engager M^{me} de Krudener à placer l'accusé sous la protection immédiate de l'empereur de Russie.

M^{me} de Labédoyère à M^{me} de Krudener.

« Vos bontés pour moi, madame, ont pénétré mon cœur de la plus vive reconnaissance. Permettez qu'il vienne encore chercher auprès de vous les consolations dont il a besoin. J'aurais l'honneur de vous voir, si je ne craignais d'être importune.

« Ah ! madame, quelle impression douloureuse j'ai ressentie en revoyant mon malheureux mari ! Cependant son calme, sa noble tranquillité, en ont remis, un moment, dans mon cœur. Il est impossible d'avoir plus de résignation au

sort quelconque qui l'attend. Il m'a paru sublime. Ah ! madame, que je serais heureuse si mes vœux étaient bénis par le Ciel ! s'il daignait me rendre le père de mon enfant !...

« Aujourd'hui aura lieu le dernier interrogatoire. Lundi, le Conseil s'assemble. Jugez, madame, de mon supplice ! Je ne respire pas... Mon enfant a été vingt-quatre heures sans prendre le sein. Il me fait mal à voir... Je ne résiste pas à mes douleurs.

« Je cherche en vain à intéresser à mon malheureux sort les souverains alliés. Je ne sais comment arriver jusqu'à eux. Leur protection, cependant, me donnerait tant d'espoir ! J'ai essayé de faire parvenir une lettre à S. M. l'empereur de Russie, dont la générosité est si connue et inspire à tout Français tant d'espérance et de confiance ; mais je ne sais si elle lui aura été remise et si S. M. aura daigné la lire.

« Vous m'avez parlé avec tant de bonté, Madame, que j'ose vous ouvrir mon cœur. J'espère que vous y lirez aussi les sentiments

de reconnaissance et de sensibilité, dont il est pénétré pour vous, madame. »

A cette lettre si explicite, la baronne de Krudener fit une réponse évasive, dans laquelle l'empereur de Russie n'était pas nommé, et qui empruntait, à la doctrine religieuse qu'elle prêchait déjà dans son salon du faubourg Saint-Honoré, un caractère de vague et sombre mysticisme, peu propre à calmer les trop réelles appréhensions de M^{me} de Labédoyère.

Dès ce moment, M^{me} de Krudener avait été avertie par des personnes bien informées, et peut-être par Alexandre lui-même, qu'on ne ferait pas grâce au général, car, comme on l'imprimait dans les feuilles du gouvernement, le général s'était condamné de sa propre bouche, en disant à la Chambre des pairs, dans la séance du 22 juin 1815 : « Je demande que les traîtres soient jugés et punis de manière à effrayer ceux qui voudraient les imiter ; que leurs noms soient livrés à l'infamie ; que leurs

maisons soient rasées ; que leurs familles soient proscrites ; que jamais elles ne puissent mettre le pied sur le territoire français ! »

Voici la réponse presque cruelle que M^{me} de Krudener adressait à l'infortunée M^{me} de Labédoyère, en cachant mal la vérité, la triste et pénible vérité, sous les formes exubérantes de la charité chrétienne, en ne parlant que de la clémence de Dieu à une malheureuse femme, qui voyait avec désespoir la justice humaine menacer la tête de son mari :

*Extrait d'une lettre de M^{me} de Krudener à
M^{me} de Labédoyère.*

« Paris, 11 août 1815.

« Que je voudrais pouvoir vous consoler, chère et infortunée ! Mais il n'appartient pas à l'homme de faire cette œuvre.

« Je vous ai montré le seul moyen qui peut vous tirer de cette douleur si profonde et qui peut être si salutaire : Dieu et Dieu seul,

madame ; Christ, le sauveur, le médiateur, le réparateur ; Christ, l'amour infini, l'océan de la charité. C'est à ses pieds, c'est en embrassant cette Croix qui est le refuge du pécheur et le ralliement de tout ce que la Chute a dévasté, que nous trouverons la paix, le repos et le salut.

« C'est pour avoir déserté cette Croix, par la plus lâche ingratitude, que les trônes s'ébranlent et que les peuples s'effacent de la terre.

« Oh ! madame, vous qui avez été élevée au milieu des antiques restes de la monarchie qui, jadis, s'enorgueillissait des premiers rois chrétiens et qui a vu ces noms auxquels s'attachaient les seuls noms qui ne périssent pas, vous, madame, soyez chrétienne aussi ! Implorez ce Dieu vivant ! Jetez-vous dans son sein, non en cherchant des appuis humains défendus par la sainte Loi, quand il dit : *Maudit soit l'homme qui s'appuie sur un bras de chair !* mais en le cherchant lui-même. Il est plus tendre que la mère qui nourrit de larmes cet enfant qui la sollicite. Il est meilleur que les rois de la

terre. Mais, madame, il est l'Eternel, et par conséquent ses voies ne sont pas nos voies. L'immense éternité est le domaine de cet homme si déchu, qui ne sait pas même traverser la vie et y passer quelques années, sans la troubler de ses méfaits et sans l'avilir par des péchés continuels.

« S'il frappe, ce Dieu, adorons ! Ce n'est que pour corriger. Résignons-nous, pleurons, prions, mais songeons que ce n'est pas à nous à retenir son bras ; que lui seul, dans sa profonde miséricorde, peut tenir les rênes qui conduisent ses créatures indociles, qui tomberaient dans l'abîme, si la charité d'un Dieu ne s'abaissait à retenir encore ceux qu'il veut toujours sauver.

« Ah ! madame, vous avez vu mes larmes et savez si mon cœur est froid ! Avant de vous avoir entendu nommer, j'étais aux pieds de cette Croix et je priais pour le malheureux Labédoyère.

« En vous voyant, mon cœur se déchirait.

Mais cette religion, qui a les pleurs de la pitié, a de grandes leçons, et son sublime ministère est, tout en aimant, de reprendre aussi avec cette force qu'on ne puise qu'aux pieds de Celui dont on adore les immuables décrets.

« Je vous ai montré vos grands devoirs. La femme de la terre n'a que des larmes. La femme vraiment épouse à l'éternité, où ses liens deviennent sublimes.

« C'est là le mariage que nous présentait l'Eglise : tout autre n'est qu'adultère. Ce qui n'est pas fondé en Christ n'est qu'un de ces événements de la vie, sur lesquels se posent, comme sur tout ce que font les hommes du torrent et des vertiges, ou la passion, ou la cupidité, ou l'ambition qu'on appelle convenue, et enfin toutes ces folies que les hommes peuvent vouloir ennoblir, mais qui appartiennent au domaine du mal et qui sont frappées de réprobation.

« Soyez donc chrétienne ; ayez le courage de montrer à votre mari ses terribles péchés. Mais

montrez-lui le Dieu sauveur, qui se fit homme pour laver, lui aussi, par son sang, les péchés. Ne l'excusez point, ne vous réjouissez pas de le voir calme. Montrez-lui qu'il aura un jugement terrible, s'il n'implore pas Christ. Quel est le souverain qui ose arrêter le bras de Dieu ? Priez, priez pour lui et avec lui !

« Voilà vos grands devoirs, ma jeune amie, et je vous promets, au nom de ce Sauveur, qui daigne me montrer aussi sa miséricorde et m'arracher au monde où je n'étais pas heureuse au milieu de tout ce que les hommes envient ; je vous promets, dis-je, la paix qui ne vient que de lui seul et un bonheur que les hommes ne peuvent concevoir.

« Vous serez grande à leurs yeux, par quelques vertus qu'ils encensent, en pleurant, en vous dévouant à leur manière, peut-être en périssant de douleur. Tout ce qui fait spectacle nous frappe.

« Soyez vraiment grande, en pleurant au pied de la Croix ; en donnant tout votre cœur à Dieu ;

en vous disant : « Ma tâche sublime est d'éclairer mon mari, et non de l'abuser ; de lui montrer les tristes fruits d'une vie donnée au monde, où, n'étant pas chrétien, il tomba dans cet abîme, d'où l'inépuisable charité d'un Dieu seul peut le tirer encore, quand les hommes l'abandonnent. »

« Oh ! qu'il pleure d'avoir offensé ce Dieu si grand, si immense, qui, en se faisant homme, porta nos malédictions et mourut sur une croix d'ignominie ! qu'il frappe sa poitrine ! Il sera grand encore en se relevant ; car Dieu seul, sa Grâce seule peut relever, et les hommes n'oseront le juger, quand Dieu pardonne. Il pleurera d'avoir manqué à ce Roi si généreux, qui était son bienfaiteur. Ces larmes-là sont celles des hommes rendus à leur primitive dignité. Il n'est pas de grand homme qui n'ait pleuré sur lui-même, et il n'existe aucun mortel qui, aux yeux de Dieu et à ses yeux, n'ait été coupable.

« C'est alors qu'il verra combien la fausse grandeur est misérable. C'est alors qu'il gémera

sur ses égarements... S'il s'excuse, il est perdu !

« Je vous ai parlé avec vérité. Je ne connais que ce langage. La charité est mon devoir. Elle est tour à tour tendre et sévère. Je suis chrétienne, et en m'humiliant dans mon néant aux pieds de Christ, j'ai l'audace des plus grandes espérances, car je connais sa profonde miséricorde, et j'espère le salut de votre mari, s'il veut se jeter dans le sein du Sauveur, qui ne repousse personne. »

Cette réponse n'était pas faite pour laisser le moindre espoir à M^{me} de Labédoyère, qui comprit, en la lisant, que la baronne de Krudener connaissait déjà les intentions du Gouvernement de Louis XVIII à l'égard de l'accusé, car tous les termes de la lettre semblaient avoir été dictés seulement par le désir pieux de travailler à la conversion d'un grand pécheur et de disposer un condamné à faire une mort édifiante.

Mais l'infortunée épouse avait besoin d'espérer, pour ne pas succomber à sa douleur et

pour avoir le courage de continuer les démarches et les efforts que lui conseillait son dévouement conjugal. En relisant la fatale lettre de M^{me} de Krudener, elle crut y découvrir quelques paroles de consolation, et elle y puisa de nouvelles espérances.

« J'espère le salut de votre mari ! » lui disait-on. Ce qu'on parlait de sauver, ce n'était déjà plus la vie de son mari, c'était son âme !

Cependant les parents et les amis du comte de Labédoyère, ceux-mêmes qui ne partageaient pas ses opinions politiques, sollicitaient sa grâce avant qu'il fût jugé, et il pouvait compter sur des voix chaleureuses qui plaidaient sa cause auprès du roi et des princes : « C'était la duchesse d'Escars, dont l'aimable esprit et le cœur élevé étaient garants qu'elle ferait le bien s'il n'était pas impossible ; c'était son fils Sigismond de Nadayac, cousin de Labédoyère, et qui avait à cette époque un véritable crédit ; c'était M. Raoul de La Tour du Pin, également cousin de Labédoyère. »

M^{me} la duchesse d'Abrantès, qui a recueilli ces particularités dans ses *Mémoires sur la Restauration*, nous apprend qu'elle fut vivement pressée, par la famille de Labédoyère, de s'employer, en faveur de l'accusé, auprès des *puissants amis* qu'elle comptait parmi les ministres des souverains étrangers ; mais ceux-ci, ajoute-t-elle, lui « avaient demandé eux-mêmes avec instances de ne pas les contraindre à des démarches qui n'auraient aucun résultat heureux et qui les placeraient dans une attitude fausse, en raison de la haute position qu'ils occupaient en France et dans leur patrie. »

On savait donc à l'avance que le comte de Labéboyère était irrévocablement perdu.

L'empereur de Russie pouvait seul imposer son désir comme une volonté à Louis XVIII : M^{me} de Krudener étant la seule personne qui eût une influence directe et journalière sur Alexandre, on n'épargna rien pour la décider à intervenir dans le procès du malheureux général.

Il fallait, pour arriver à ce résultat, intéresser M^{me} de Krudener à la conservation de la vie de Labédoyère. On se hâta de mettre en jeu le sentiment religieux de cette puissante protectrice, en lui faisant entendre qu'elle seule parviendrait à convertir M. de Labédoyère et à l'amener peut-être à une confession publique de ses fautes.

C'était promettre le plus beau et le plus difficile des triomphes à cette femme exaltée, qui ne vivait plus que pour attendre l'avènement du nouveau Messie qu'elle avait annoncé aux chrétiens.

On lui dit alors que sa lettre à M^{me} de Labédoyère ayant été communiquée au mari de cette dame, celui-ci en était vivement touché et reconnaissant ; on lui dit, en outre, que le général, qui ne s'était jamais préoccupé des pratiques de la religion dans laquelle il avait été élevé par les soins de sa digne mère, manifestait le désir de faire une bonne mort et avait demandé un prêtre.

Ce dernier détail était vrai ; le prêtre n'était autre que le vénérable abbé Delondelle, qui le connaissait depuis l'enfance.

La baronne de Krudener fut émue jusqu'aux larmes de ce qu'elle considéra comme un effet de la Grâce divine ; elle offrit d'unir ses prières à celles de l'accusé, et elle ne parla plus que de se consacrer à l'œuvre du salut de ce pauvre pécheur.

Ce n'est pas tout : oubliant que le comte de Labédoyère était catholique et qu'elle appartenait à la religion grecque, elle supplia l'empereur Alexandre d'obtenir pour elle la permission d'aller prier avec le général dans sa prison.

Labédoyère avait été transféré, du Dépôt de la Préfecture de police, à l'Abbaye, où il était gardé à vue, sans pouvoir communiquer avec personne autre que son conseil, l'avocat Bexon. M^{me} de Krudener ne devait donc pas espérer que son étrange requête serait prise en considération, quoiqu'elle se crût certaine de réussir avec l'appui de l'empereur Alexandre.

En attendant, elle se présenta, vêtue de deuil, au guichet de la prison et y déposa une Bible, en insistant pour que ce livre fût remis de sa part au comte de Labédoyère.

Celui-ci, prévenu de l'utile assistance que sa famille et ses amis avaient trouvée chez la baronne de Krudener, s'empessa de lui écrire pour la remercier avec une noble et touchante simplicité.

Le comte de Labédoyère à M^{me} de Krudener.

« Madame, je ne puis me refuser au bonheur de vous remercier de l'intérêt que vous voulez bien témoigner à ma malheureuse femme.

« Vous avez apprécié ses bonnes et excellentes vertus, et vous voulez bien lui offrir des pensées de consolation. Ne trouvez pas mauvais, madame, que je vous en remercie.

« Je suis reconnaissant de l'ouvrage que vous m'avez envoyé. Il y a des moments dans la vie où l'on aime particulièrement à s'occuper des

grandes et sublimes pensées qu'offre la religion. J'espère que je saurai mettre à profit les courts moments dont il me reste à disposer.

« Je ne puis croire, madame, que vous ayez un souvenir même confus de moi. Dans le temps où j'ai eu l'honneur de vous voir, je n'avais point une malheureuse célébrité. M^{me} de Labédoyère m'assure que vous avez eu la bonté de passer à la porte de mon triste château. Que je suis touché de cette preuve d'intérêt ! Je désire de vous en témoigner ma vive reconnaissance. Excusez la liberté que j'ai prise.

« Je suis, madame, avec respect, etc. »

La baronne de Krudener fut ravie de cette lettre. Elle y vit ce qui n'était que dans sa propre pensée : elle crut que l'infortuné jeune homme avait la ferme résolution de se rapprocher de l'Église, de se soumettre à son triste sort et de faire une fin édifiante. Elle en parla en ces termes à toutes les personnes qu'elle eut l'occasion de rencontrer ; elle en

parla surtout à l'empereur Alexandre, elle en parla, tout émue et toute joyeuse.

La seule chose dont elle ne parla pas, ce fut de sauver la vie de M. de Labédoyère, qu'elle ne regardait plus comme un condamné à mort, mais comme un glorieux témoin de la Grâce divine. Elle se persuada que Dieu l'avait choisie pour conduire une âme en paradis; elle ne songea pas que cette âme avait un corps à conserver ici-bas.

Il est vrai, comme nous l'avons dit, que la condamnation du général était certaine et que M^{me} de Krudener, aux oreilles de qui arrivaient chaque jour les échos des Tuileries, ne pouvait douter de l'issue du procès qu'on avait entamé pour la forme. Elle savait de bonne source que tout le monde, au Château, attendait ce fatal événement, les uns avec joie, les autres avec indifférence, tous avec certitude.

Le comte de Labédoyère lui-même ne s'abusait pas sur sa situation. Il n'avait jamais douté d'ailleurs de la destinée vers laquelle il se sen-

tait entraîné invinciblement depuis le retour de l'île d'Elbe; il avait annoncé plus d'une fois à ses amis, pendant les Cent-Jours, qu'il serait victime de son dévouement à l'Empereur; il l'avait dit à sa mère; il l'avait laissé craindre à sa femme.

C'était chez lui un pressentiment si obstiné, qu'après le désastre de Waterloo, il avait fait entendre ces paroles prophétiques à la tribune de la Chambre des pairs : « Si les Chambres s'isolent de l'Empereur, tout est perdu. Les ennemis seront, sous peu de jours, à Paris..... Alors que deviendra la liberté, que deviendront tous ceux qui ont embrassé la cause nationale ? Quant à moi, mon sort n'est pas douteux : je serai fusillé ! »

Il s'était donc résigné à subir son sort et à ne rien faire pour s'y soustraire. La lettre écrite à M^{me} de Krudener n'avait été, dans son intention, qu'un simple fait de politesse en même temps qu'une concession insignifiante aux désirs et aux prières de sa femme.

Mais, certain qu'il était déjà de sa condamnation, il se promettait néanmoins de faire rougir ses ennemis et de dévoiler en plein tribunal certaines circonstances secrètes, qui devaient expliquer et justifier sa conduite, en renvoyant la responsabilité des actes qu'on incriminait à des personnages que la Restauration avait comblés de faveurs.

Un de ces personnages, le plus puissant, le plus favorisé, devait être sérieusement compromis dans les explications du comte de Labédoyère; car c'était lui qui avait profité de la généreuse et téméraire initiative du colonel du 7^e régiment; c'était lui qui avait réellement trahi la cause de Louis XVIII, en poussant Labédoyère à la rencontre de Napoléon.

En outre, l'accusé pouvait prouver qu'il avait été victime d'un véritable guet-apens et qu'il n'était resté en France, après le traité de Paris, que sur la foi d'une auguste promesse.

La personne qui avait lieu de redouter les débats du procès se trouvait sans cesse auprès

de M^{me} de Krudener ; elle n'eût pas de peine à la faire agir pour fermer la bouche à M. de Labédoyère.

On fit croire à M^{me} de Krudener, que le roi voulait, *pour l'exemple*, que le général fût condamné, et que, cette condamnation obtenue, il y aurait inévitablement une commutation de peine ; mais on posait d'avance des conditions à cette grâce , qu'on donnait comme certaine : il fallait que l'accusé courbât la tête et n'essayât pas même de se disculper, car, disait-on, l'accusation, ayant à combattre un adversaire résolu et dangereux, serait obligée d'user de toutes ses armes et rendrait ensuite la clémence impossible.

Voilà ce que l'on insinuait à M^{me} de Krudener, voilà ce que celle-ci se chargea de faire comprendre à M^{me} de Labédoyère ; et l'on employa ainsi l'intervention de cette épouse désolée pour étouffer jusqu'à la plainte dans la bouche de la victime.

Cette intrigue fut tissée avec tant d'art, que

les parties intéressées ne soupçonnèrent pas qu'elles en étaient dupes.

La comtesse de Labédoyère eut beaucoup à faire, néanmoins, pour déterminer son mari à changer ses moyens de défense, et ce fut, de la part de celui-ci, un sacrifice qui coûta singulièrement à son amour-propre. Il ne céda que par attachement à sa femme et à ses enfants.

On lui disait que sa vie dépendrait de son silence. Il consentit enfin à suivre la direction de son conseil, M^e Bexon, qui avait été amené à penser que c'était se perdre sans ressources que de tenir tête à l'accusation et de vouloir justifier des actes qu'elle qualifiait de crimes.

M^{me} de Krudener fut, à son insu, le principal instrument du complot : elle était si fière et si heureuse d'avoir conquis une âme, qu'elle négligea d'exciter l'empereur de Russie à se faire le défenseur de cette noble tête, ou que, du moins, elle ne s'attacha point avec assez de persévérance et de volonté à ce résultat, qu'elle regardait comme mesquin et peu désirable en

présence du salut éternel qui rachèterait la mort du coupable.

Voici la lettre qu'elle adressa au comte de Labédoyère, la veille de son jugement :

« Je vous remercie, monsieur, de cette touchante lettre, qui m'a fait verser d'amères et douces larmes. Hélas ! monsieur, qui ne pleurerait pas sur des situations aussi déchirantes ? Mes larmes aussi ont été douces, car la disposition de votre âme me fait espérer que vous vous jetterez dans les bras de ce Sauveur qui ne veut que vous recevoir ; qui, bien plus que toutes les mères, sait aimer ; qui apaisa pour vous la justice de son Père céleste ; qui veut être le nôtre, par ce sacrifice auguste.

« Ah ! cher et infortuné M. de Labédoyère, jetez-vous tout entier dans son cœur ! Songez à cet amour d'un Dieu qui se fit homme, et songez combien tous nous l'avons peu aimé !

« Ah ! je vous en conjure, par la douleur même qui m'a si souvent agitée pour vous, par

les larmes qui sont dans mes yeux, oubliez ce que disent les hommes qui ne connaissent rien de la Vérité et la repoussent. Ne songez qu'à l'immense amour du Dieu sauveur, de Jésus-Christ, qui vous jugera, s'il ne vous sauve pas. Quand tout aura disparu, il restera, il est l'Eternel.

Ah ! monsieur, une étincelle de cette charité qui est dans son sein me porte à prier pour vous, à me jeter souvent aux pieds de notre adorable Sauveur. Ne repoussez pas la prière que je vous fais.

J'ai été élevée, non par les hommes, mais par les miracles de sa miséricorde. Je ne puis que m'accuser. Comment oserais-je vous rappeler des torts ? Mais tous nous sommes coupables, et tous il veut nous sauver. Oh ! la terre des mensonges et les hommes qui ne savent qu'errer nous envelopperont-ils toujours de leurs illusions ? La terre s'enfuit, les hommes passent, l'éternité reste ! Là vous avez un Dieu qui ne sait qu'aimer, un Dieu plein d'indulgence,

qui calmera les souvenirs de la vie, si vous venez, à lui, repentant.

« Ah ! quand j'ai vu votre première jeunesse, je ne songeais pas qu'un si sombre avenir... Mais l'éternité tout entière reste au chrétien. Soyez-le ! Ne rougissez pas de reconnaître la puissance et l'amour de Celui que des lâches désertent ; implorez le Sauveur ; nommez son saint nom ; il ne veut pas de longues prières : il veut votre cœur. Votre volonté suffit. Et quand les hommes ne veulent trouver que des torts, lui ne veut trouver que des excuses. Il veut votre repentir. Nous nous unissons à vous, nous prions, nous nous prosternons !

« Que la mort du chrétien qui implore Christ est grande ! Elle le lie à tous ces grands hommes, la splendeur des siècles : les Augustin, les Jérôme, les Tertullien, les Fénelon, les saints François, tous ces conservateurs des titres précieux de l'humanité se joignent à lui. Et qu'ont fait les Bayard, les Gustave-Adolphe, les plus grands capitaines de leur siècle ?

« Votre angélique femme aura des consolations, si elle a avec vous tout l'avenir. Rien ne passe, rien ne finit en Dieu ; tout est beau, sublime, félicité. Nommez, nommez souvent ce nom de notre Dieu sauveur. Les saintes Ecritures disent qu'il est comme un baume répandu.

« Pardonnez-moi ce qu'il y avait de trop fort dans ma lettre à votre femme, ce qui a pu vous blesser. Ne voyez que ce cœur, convaincu par lui-même, qu'il est plus misérable que tous les cœurs. Voyez actuellement l'ardent besoin de votre salut. Pardonnez chaque jugement. Le chrétien ne doit pas juger.

« Que je voudrais vous voir et que mes accents vous prêchassent cette miséricorde que j'ai trouvée au pied de la Croix ! Je ne prends pas congé de vous... Mes espérances sont immortelles. Le chrétien commence la vie, quand l'incrédule ne commence qu'une suite d'affreux tourments.

« Que le Seigneur en qui j'ai tout mon espoir, que Christ, le Dieu vivant, vous bénisse !

« J'ai appris que vous n'aviez pas d'aigreur contre ceux qui avaient mis de l'acharnement ; que vous pardonniez à tous vos ennemis... Je ne sais si vous en avez, mais vous croyez que vous en avez. Je ne juge point ; je suis heureuse de vous voir ces sentiments.

« Mais aussi, cher monsieur de Labédoyère, ne vous excusez point aux yeux de Christ ; avouez-lui et avouez hautement que vous avez péché, et allez à cette Miséricorde qui fit couler le sang de la Rédemption, ce sang, dont une goutte rachèterait les mondes. »

Cette lettre, il faut bien le dire, eut une funeste influence sur l'esprit du comte de Labédoyère : elle lui ôta quelque chose de son énergie et le fit tomber dans une sorte d'indécision, voisine du découragement. Il promit toutefois à sa femme de retrancher de ses moyens de défense tout ce qui pouvait irriter ses accusateurs et aggraver l'accusation.

Il fut transféré, de l'Abbaye, au 2^e Conseil de

guerre, à onze heures du matin, le mardi 14 août. Le tribunal était présidé par le colonel Bertier de Sauvigny. La salle des séances se trouvait envahie par une foule d'étrangers de distinction, entre lesquels on remarquait le prince héréditaire d'Orange, le prince de Wurtemberg et le prince Guillaume de Prusse. Le capitaine rapporteur Viotti donna lecture, en l'absence de l'accusé, de toutes les pièces de la procédure.

Ensuite, l'accusé fut introduit et vint se placer auprès de son avocat, M^e Bexon. Il avait une contenance froide et calme; il répondit simplement et tranquillement, sans colère et sans dédain, aux questions qui lui furent adressées par le président; il insista seulement, comme il l'avait fait dans ses précédents interrogatoires, pour être autorisé à faire entendre des témoins à décharge sur les circonstances qui l'avaient entraîné à reprendre la cocarde tricolore et à passer, à Vizille, sous le drapeau de l'Empereur.

Le Conseil de guerre décida qu'il n'entendrait que les témoins assignés par le ministère public. Après les dépositions de ces témoins, le capitaine rapporteur résuma les débats et conclut à ce que l'accusé fût déclaré coupable de trahison et de rébellion, mais non coupable d'embauchage.

Le comte de Labédoyère plaida lui-même sa cause, en lisant un discours écrit, dans lequel il avait fait de nombreuses suppressions, à la prière de M^{me} de Krudener.

Cependant, au moment où il commençait à discuter l'accusation avec autant de noblesse que de réserve, le président du tribunal l'interrompit, en lui disant : « Vous êtes accusé d'un crime; il n'est pas question des motifs qui ont pu vous pousser à cette action. Aucun tribunal, aucune puissance humaine ne sont appelés à prononcer sur des motifs. Nous ne pouvons trouver un crime innocent ! »

L'accusé fit un mouvement d'indignation et ouvrit la bouche pour répondre, mais il se sou-

vint aussitôt de la promesse qu'il avait faite à M^{me} de Labédoyère, et il garda le silence ; puis, se penchant vers son avocat :

« Vous voyez bien, lui dit-il à demi-voix, qu'on m'empêche de me défendre !

— N'avez-vous rien à ajouter pour votre défense ? » lui demanda le président.

Labédoyère, qui venait de remettre dans sa poche le discours qu'il s'était proposé de lire, le reprit de nouveau, y jeta les yeux rapidement, devint sombre et soucieux, hésita quelques instants et finit par donner lecture du dernier feuillet, qui n'était pas écrit de sa main ; il prononça ces mots d'une voix triste et voilée :

« J'ai déjà versé mon sang pour mon pays, et, en cette occasion, je mourrai avec calme et consolation, espérant que ma mort, précédée de la reconnaissance de mon erreur, ne sera pas sans utilité. Mourant de cette manière, j'emporterai l'espoir que mon nom ne sera prononcé avec aucun sentiment pénible. Je penserai que mon fils, arrivé à l'âge de servir son pays, ne

rougira point de se nommer et que la patrie ne lui reprochera pas son nom ! »

Le jugement fut rendu, à quatre heures. Le Conseil de guerre déclara à l'unanimité l'accusé coupable et le condamna à la peine de mort, « attendu qu'il n'avait point profité du délai de huit jours, qui lui était accordé par l'ordonnance du roi, du 6 mars dernier, pour rentrer dans le devoir. »

Le comte de Labédoyère, en revenant dans sa prison, apprit que le maréchal Ney avait été arrêté et devait être jugé par la Cour des pairs !

Son avocat, en lui annonçant sa condamnation, cherchait à le consoler, en lui disant que M^{me} de Krudener avait promis d'obtenir sa grâce, et que l'empereur Alexandre était déjà aux Tuileries pour la demander à Louis XVIII.

« Monsieur Bexon, reprit amèrement le général, j'ai fait ce qu'on a voulu : on a bâillonné ma défense, et je n'en mourrai pas moins, fusillé sous les yeux des Souverains alliés qui ont signé le traité de Paris ! »

« Les alliés ! s'écrie la duchesse d'Abrantès avec un profond sentiment de la justice et de l'honneur : ils allaient signer le traité du 20 novembre ; ils avaient emporté nos conquêtes ; ils nous imposaient je ne sais combien de millions ! En vérité, ils devaient être contents, en y comprenant la belle humiliation qu'ils nous laissaient, et ils avaient raison, après cela, de ne pas insister pour obtenir la vie d'un homme dont ils étaient les cautions ! Qu'est-ce après tout qu'un homme de plus ou de moins en France ? Qu'importe que cet homme soit jeune et brave, au cœur chaud et à l'âme belle ? C'est même assez important, car cet homme sera demain dans ces bataillons carrés qui n'étaient formés que de héros, dont le seul cri était : *En avant !* »

Ce fut à contre-cœur et malgré lui que le comte de Labédoyère signa son pourvoi en révision : il savait bien que ce n'était que prolonger son agonie, les angoisses de sa famille, et les efforts inutiles de ses amis.

Le lendemain de cette terrible journée, il eut la douloureuse consolation de mêler ses larmes à celles de sa femme et de son fils.

Pendant cette douce et pénible entrevue, il reçut de M^{me} de Krudener l'étrange pièce suivante.

Méditation.

« Ayez pitié, Seigneur, de la race pervertie et malheureuse, qui vous crucifie encore aujourd'hui, qui vous immole sans cesse à ses faux dieux ! O source de toute miséricorde, ayez pitié de nous !... Mais vous n'êtes que pitié ! Vivrions-nous, respirerions-nous, si avec une intarissable charité vous ne nous supportiez ?

« Nos berceaux nous ont reçus infectés par le venin de la Chute. Nos premiers cris sont donnés à la douleur. Connaîtrions-nous la douleur, si elle n'était sœur du mal ? Nous naissons déshérités ; le Paradis était le pays natal du premier homme. Vous vouliez vivre en lui ; tous les Cieux devenaient sa demeure. Son corps

léger, formé de toutes les essences de la terre paradisiaque, était un chef-d'œuvre de beauté ; il commandait aux éléments ; il était roi, dominateur. Sa voix disposait des animaux soumis ; l'eau le portait ; le feu ne le consumait pas. Le Soleil éternel, le Christ tout-puissant, l'illuminait de ses rayons ; il brillait de la lumière resplendissante : tout respectait l'homme, créé à l'image de Dieu.

« O Amour ! Un instant donc l'homme vous aimait ; un instant tout lui retraçait la magnifique tendresse de son maître, de son Dieu ; la Nature et ses vastes beautés ; un instant, ce fut pour lui un miroir, où il vous cherchait pour vous aimer encore plus ; il regardait cette terre de délices, et elle lui parlait de vous ; il regardait le ciel, et, comme dans un livre déroulé, il lisait dans ces grandes annales écrites avec des soleils, il lisait dans les fastes de la Création.

« Il entendait les accords célestes. Les chants des anges venaient parcourir les régions de sa vie ; il s'y mêlait et disait : *Saint, saint, saint est*

Celui, qui a été, qui est, qui sera ! Et il est amour, et tout vit par lui, et l'amour est sa vie. Je vis, car j'aime, et j'aime, car je vis !

« Il rentrait en lui, et vous y trouvait, mon Dieu, et, embrasé d'amour, il répandait la bénédiction sur la terre. Prêtre du Très-Haut, l'amour était le seul mystère de sa religion. Aspirer l'amour et le répandre était son seul culte. Il s'élevait vers les nuages ; il planait sur les mers, et tout répétait avec lui l'hymne de l'amour, et l'antique mer, et la terre virginale, et l'Orient embrasé, emblème de cet Orient qui vient encore porter la vie dans le séjour de la mort, et ces animaux qu'il devait instruire et qui n'étaient encore ni ses ennemis ni ses victimes !

« O splendeur de la primitive destinée du Roi de la terre, parlez-nous, instruisez-nous ; faites rougir le captif, qui, dans ses chaînes, s'agite et s'enorgueillit encore, quand il a tout perdu, et que tout l'accuse ; qui s'enorgueillit d'avoir gardé le privilège de la liberté, pour résister à son Dieu,

pour le trahir, l'abandonner, se faire de honteuses idoles et prodiguer ses chants aux passions, et ses regards aux vanités inventées par votre ennemi. »

Le comte de Labédoyère dut bien comprendre, en lisant ces pieuses élucubrations, qu'il ne pouvait pas espérer beaucoup des démarches de M^{me} de Krudener; il regretta même qu'on se fût adressé à une illuminée, dont le crédit sur l'empereur Alexandre semblait mal justifié par les inconséquences de conduite et de langage, qu'elle apportait dans les choses les plus graves.

Il se souvenait de l'avoir rencontrée autrefois dans le salon de M^{me} de Staël, et il n'avait jamais éprouvé pour elle que de l'antipathie, à cette époque où, enivré de ses succès auprès des femmes, et emporté par l'effervescence de ses passions, il ne se sentait guère disposé à écouter des prédications évangéliques. C'est en le prêchant, que la baronne de Krudener avait essayé de se faire remarquer par lui !

Les notes que nous avons sous les yeux nous laissent deviner que M^{me} de Krudener avait alors failli s'éprendre sérieusement de Charles de Labédoyère, et qu'elle s'était efforcée de l'envelopper dans les nuages du mysticisme religieux.

Quoi qu'il en soit, M^{me} de Krudener s'intéressait véritablement au sort du général, mais cet intérêt était celui qu'on éprouve pour un condamné à mort, qu'on ne peut sauver ; elle le pleurait déjà, et elle invitait à le pleurer toutes les personnes qu'elle avait occasion de voir chez elle, où le bruit de son influence politique amenait beaucoup de monde et de grand monde.

Elle s'interrompait, au milieu de la conversation la plus éloignée de ce sujet, pour essuyer ses larmes et pour dire avec émotion : « O mon Dieu ! faites que le pauvre Labédoyère meure en chrétien ! Prions pour lui, messieurs, prions pour lui, mesdames, et demandons à Dieu qu'il lui pardonne les péchés de sa jeunesse. »

Souvent elle se jetait à genoux, les yeux levés

au ciel, et restait en oraison si longtemps, que les témoins de ces scènes de piété extatique se retiraient discrètement, avant qu'elle eût fini sa prière, ou plutôt sa méditation.

Elle n'agissait pas autrement, quand l'empereur de Russie venait la voir.

« Mon frère en Christ, lui disait-elle d'un accent plaintif et caressant, je vous remercie d'être venu ; j'avais besoin d'épancher mon âme gonflée d'amertume : on ne sauvera pas le pauvre Labédoyère ! Ah ! si vous l'aviez vu, il y a dix ans, qu'il était beau, qu'il était admirable ! Noble tête, physionomie expressive, regard plein de feu, chevelure majestueuse, cœur sensible, esprit étincelant ! Et tout cela, tout cela ne sera bientôt plus qu'un souvenir vague ! Prions, prions, pour que la Miséricorde divine le reçoive dans la félicité éternelle ! »

Et l'empereur Alexandre passait une partie de la nuit, agenouillé près de M^{me} de Krudener, et priant avec elle, tantôt à voix basse, tantôt à haute voix.

Il s'efforça, assure-t-on, d'agir en faveur de Labédoyère ; il demanda aux ministres de Louis XVIII de s'interposer auprès de leur maître, pour obtenir la grâce du condamné, ou du moins une commutation de peine ; il conseilla même aux princes de la famille royale de prendre l'initiative de la clémence, dans l'intérêt du Gouvernement des Bourbons ; mais il n'alla pas, sans doute, jusqu'à Louis XVIII, dont il connaissait les résolutions inflexibles à cet égard, et il évita de compromettre sa dignité, en adressant directement au roi une demande qui n'eût pas été accueillie.

Louis XVIII subissait, à son insu, une influence occulte, qui étouffa la voix de l'humanité et celle de la justice.

Le comte de Labédoyère avait rédigé un Mémoire adressé aux Souverains alliés, dans lequel il se plaçait sous leur sauvegarde, en les sommant, avec une énergie calme et fière, d'empêcher à son égard une éclatante violation du traité de Paris. Mais ce mémoire fut écarté, par ses

amis eux-mêmes, comme plus nuisible qu'utile à sa cause.

La condamnation, d'ailleurs, n'était pas définitive. On espérait encore que le jugement rendu par le deuxième Conseil de guerre serait annulé par le Conseil de révision.

L'avocat Bexon, qui avait fait preuve de mollesse et d'indécision dans les débats du procès, fut remplacé par deux avocats, animés de la plus généreuse sympathie pour l'infortuné Labédoyère.

Le Conseil de révision s'assembla, dans la soirée du vendredi 18 août : le jugement fut confirmé.

« Je m'y attendais, dit tranquillement le général quand l'avocat Mauguin lui apporta cette triste nouvelle. Une lettre que je viens de recevoir m'annonce que M^{me} la baronne de Krudener a obtenu l'autorisation de communiquer avec moi. Remerciez, de ma part, cette dame, pour tout ce qu'elle a fait, pour tout ce qu'elle a voulu faire, mais je ne la verrai pas... Je ne verrai per-

sonne, excepté mon vieil ami l'abbé Delondelle. »

Cet abbé, aumônier des Dames carmélites de la rue Saint-Jacques, avait dirigé l'éducation du comte de Labédoyère, dans un temps où c'était chose rare et dangereuse que de mêler l'élément religieux à l'instruction de l'enfance. Les anciens rapports du maître avec son élève avaient produit une solide et honorable amitié entre le jeune homme et le vieillard.

C'est à l'abbé Delondelle que le comte de Labédoyère remit cette page touchante, tracée d'une main ferme, peu d'heures avant sa mort :

Labédoyère à sa mère et à sa femme.

« Je remets à M. D....., qui daigne m'assister dans mes derniers moments, ce peu de mots qui vous expriment ma tendresse, mon respect, le regret que j'ai des peines que je vous ai causées, des malheurs auxquels je vous ai fait participer.

Il vient de me donner votre bénédiction et je crois que je sais mieux mourir. Adieu, ma chère maman, bénissez encore votre fils et pardonnez-lui !

« Recevez, ma chère maman, les derniers adieux d'un fils qui n'a pas été assez digne de votre Georgine, mais qui meurt, et qui, au moment de sa mort, ose vous parler de sa reconnaissance pour toutes vos bontés. Je vous recommande ma chère Georgine : elle m'aime, et sa douleur sera grande ; mais vos soins, ceux de mon excellente sœur Gabrielle, de toute sa famille, et mon petit ange, lui apporteront quelques consolations.

« Pardonnez-moi tout le mal que je vous ai fait. Priez pour moi et plaignez un malheureux, qui, si jeune, perd tant de motifs de félicité !

« Reçois, mon adorable Georgine, mes derniers adieux ! Mon dernier soupir sera pour toi ! Chère amie, que je suis désolé de tous les malheurs que j'ai fait peser sur toi, et ta malheureuse famille, et la mienne ! J'espérais, chère

amie, faire ton bonheur. L'idée de la douleur que je te cause est plus forte que la pensée de la mort. Je mourrai en chrétien : c'est une consolation pour toi.

« Pense à ton enfant, à ta mère, à tes sœurs ; console-toi, chère Georgine, c'est un devoir sacré.

« Adieu ! »

On ne pensait pas que l'exécution pût avoir lieu si promptement, mais l'arrêt avait été envoyé au Château, dans la matinée du jour suivant, et Louis XVIII le signa, sans sourcilier, sans prononcer une parole.

A trois heures, au moment où le roi descendait dans la cour des Tuileries pour monter en voiture, une femme, baignée de larmes, s'ouvrit un passage parmi la foule et vint se jeter toute tremblante aux pieds du roi, en criant : *Grâce ! grâce !*

C'était M^{me} de Labédoyère, à qui la baronne de Krudener avait conseillé cette tentative suprême.

« Madame, lui dit le roi d'une voix sèche et sévère, je connais vos sentiments et ceux de votre famille, et jamais il ne me fut plus douloureux d'être contraint de prononcer un refus. »

M^{me} de Labédoyère poussa un cri déchirant et perdit connaissance.

Le roi monta en voiture avec le duc de Blacas et partit pour la promenade. A son retour, vers cinq heures, la mère de Labédoyère, vêtue de deuil, essaya de s'avancer jusqu'à la voiture, mais les ordres étaient donnés pour l'empêcher d'approcher. Le roi la vit de loin, la reconnut et fit un geste de colère, en murmurant : « Pas de grâce ! »

Cependant, à cette heure-là même, le condamné avait été extrait de la Conciergerie, pour être conduit au lieu de l'exécution, sous l'escorte d'un fort détachement de gendarmes. L'abbé Delondelle l'accompagnait.

En arrivant à l'endroit fatal, il se mit à genoux, fit une courte prière et reçut la bénédiction de son vénérable confesseur ; puis, se

relevant avec calme, il marcha d'un pas ferme au-devant des gendarmes qui allaient le fusiller : « Mes amis ! s'écria-t-il en montrant sa poitrine, ne me manquez pas ! »

Puis, sans vouloir qu'on lui bandât les yeux, il commanda le feu lui-même et tomba inanimé. Il était mort, et le sourire restait sur ses lèvres.

Quand on apprit à M^{me} de Krudener le dénouement de ce drame funeste, elle s'évanouit, en criant : « Grâce pour lui, mon Dieu ! »

Elle ne tarda pas à reprendre ses sens et elle versa d'abondantes larmes, en s'informant de tous les détails de l'exécution : « O mon Dieu, que je te remercie ! dit-elle avec ferveur : tu as sauvé une âme, tandis que les hommes exerçaient leur vengeance sur un misérable corps ! Gloire à toi, Dieu de l'amour et du pardon ! »

Le lendemain, qui était un dimanche, elle se rendit à la chapelle russe et y assista aux offices.

Après une visite rendue à la veuve désolée du général, visite dans laquelle le hasard vou-

lut qu'elle rencontrât l'abbé Delondelle et qu'elle entendît de la bouche de ce digne ecclésiastique le récit des derniers moments de Labédoyère, tout émue encore de ce récit, elle écrivit à l'empereur Alexandre une éloquente lettre, dont un fragment nous a été conservé; le voici :

*Extrait d'une lettre de M^{me} de Krudener
à l'empereur Alexandre.*

« Après les douleurs que j'avais éprouvées hier pour ce malheureux Labédoyère, et les heures passées de cette nuit de tristesse d'âme, quel bonheur pour moi d'entendre le chant sacré et les paroles : *Seigneur, ayez pitié de nous !* que j'ai entendues à la messe.

« J'ai pleuré, j'ai retrouvé un peu de ces forces dont j'avais besoin pour revoir la pauvre, la pauvre madame Labédoyère, qui devait partir aujourd'hui. J'ai été la voir et l'ai trouvée dans son lit.

« D'abord mon aspect n'a fait qu'augmenter ses douleurs; ensuite Dieu m'a aidée à lui montrer le bonheur qu'elle devait avoir dans le salut de son mari.

« J'ai trouvé le confesseur qui l'a accompagné, qui est un saint homme, et j'ai eu les détails les plus consolants.

« Labédoyère a fait une si belle mort, que cet homme vénérable disait que tout son désir était d'en avoir une aussi belle. Il lui a lu d'abord, en voiture, les psaumes, pendant toute la traversée. Toute son âme était préparée. Il était enlevé à la terre; il s'est recueilli avant la mort, a demandé l'absolution et la bénédiction, a confessé hautement Notre-Seigneur Jésus-Christ, ne s'est laissé retenir par aucun de ces lâches respects humains, a baisé à plusieurs reprises le crucifix, a adoré les saintes plaies du Sauveur, a fait l'acte de résignation de sa vie, a pardonné à tous ses ennemis, a ensuite dit, en montrant son cœur et sa tête, de tirer, et, en levant les regards vers le ciel, étendant ses bras en croix,

il est tombé, et le sourire est longtemps resté sur ses lèvres.

« O mon Dieu ! qu'il est doux de raconter de pareils détails pour la gloire de notre divin et adorable Sauveur ! Au milieu de notre triste siècle, j'ai appris à connaître, à cette occasion, de saintes femmes qui ont prié journellement pour lui, l'amie intime de M^{me} de Labédoyère, qui a vu le bonheur de leur union ; sa famille était là aussi. Il avait écrit à chacun, exprimé son repentir et sa résignation. Tous l'aimaient profondément.

« Adorons le Seigneur, qui de sa faute même a tiré son repentir, l'a mené au salut par la grâce.

« Son confesseur dit que jusqu'à l'âge de seize ans il a été très pieux. Le monde l'a entraîné, mais il avait un caractère doux et noble, était excellent fils, tendre époux et père..... »

Telle fut la fin d'un triste épisode, qui tint une

grande place dans la vie de M^{me} de Krudener, et dont les détails, croyons-nous, n'avaient pas été jusqu'ici bien connus.

La baronne de Krudener ne passa que quelques mois à Paris, après la tragique issue du procès de Labédoyère. On assure qu'elle se reprocha toujours de n'avoir pas usé de tout le crédit dont elle pouvait disposer pour sauver la tête de ce brave général. Elle croyait souvent le voir apparaître parmi les fantômes dont elle peuplait ses moments d'extase, et elle s'entretenait avec lui, en s'imaginant qu'elle recevait, par l'entremise de cette âme bienheureuse, les communications du monde céleste.

Ce n'était pas d'ailleurs la seule vision qui l'initiât aux mystères de la vie éternelle et qui la mît en rapport permanent avec les choses divines : elle avait la faculté d'évoquer les âmes de toutes les personnes qu'elle se rappelait avoir connues et qui n'étaient pas tombées en mourant, du moins suivant sa croyance, dans le gouffre de l'enfer ; ces âmes, ressuscitées par

son imagination fantastique, se tenaient sans cesse à sa disposition, répondaient à ses interrogatoires, obéissaient à ses ordres, et surtout s'unissaient à ses prières.

Un soir, l'empereur Alexandre, qui pensait la trouver seule, l'entendit parler avec beaucoup de vivacité, et supposa qu'elle était en conférence avec quelqu'un ; il allait se retirer, lorsqu'elle vint à sa rencontre, en ouvrant elle-même la porte du salon, où il ne vit personne.

« Avec qui parliez-vous ainsi ? lui demanda-t-il, tout étonné, en promenant ses yeux autour d'elle.

— Avec Bernardin de Saint-Pierre, reprit-elle sans hésiter. Ne l'avez-vous pas vu sortir à l'instant ? Il me soutenait que notre divin Sauveur n'était pas mort, pour la rédemption des Juifs, qui l'ont crucifié. Je l'ai prié de vouloir bien d'abord faire le compte des Juifs qui sont en paradis...

— Et il y est allé ? répliqua en souriant l'empereur, qui s'amusait de ces hallucinations.

— Vous savez bien, dit gravement M^{me} de Krudener, qu'il y est entré, le jour de sa mort. »

En dépit de pareilles folies, qu'elle mettait en évidence avec une candeur presque enfantine, elle ne conservait pas moins tout son prestige, aux yeux d'Alexandre, qui était tour à tour ébloui et fasciné par cette pieuse enchantresse.

Elle échoua toutefois dans le projet qu'elle avait conçu de fondre toutes les religions en une seule ; elle ne réussit pas même à faire rentrer l'Eglise grecque dans le giron de l'Eglise catholique (1) ; mais elle accomplit une partie

(1) Plusieurs personnes qui ont connu M^{me} de Krudener, et qui ont vécu dans son intimité vers la fin de sa vie, nous affirment qu'elle était protestante et qu'elle ne s'est pas rattachée à l'Eglise grecque, comme nous l'avons dit plus haut. Il est vrai que M^{me} de Krudener avait été élevée dans la religion luthérienne, sous les yeux de sa famille ; mais elle ne pratiqua jamais très exactement cette religion ; elle suivit, au contraire, fort assidument les exercices de piété qui avaient lieu à la chapelle russe en 1815, et elle affectait alors d'appartenir à la communion grecque, dont l'empereur de Russie est le chef spirituel et temporel. « J'ai une religion à moi ! » écrivait-elle à une amie.

de sa mission, en créant la Sainte-Alliance des Rois, sans pouvoir établir en même temps, comme elle le voulait, la Sainte-Alliance des Peuples.

« La Sainte-Alliance, disait-elle plus tard au professeur de philosophie Krug, est faite pour tous les hommes. Elle doit leur apprendre que Jésus-Christ est le seul maître qui gouverne la Terre et le Ciel. Elle doit les sauver de la perdition dans laquelle ils étaient tombés. »

Ce ne fut pas sans de grands efforts et de grandes luttes, que M^{me} de Krudener arriva enfin à conclure cette fameuse Sainte-Alliance dont elle avait fait adopter l'idée par l'empereur de Russie. Elle eut alors, comme elle le raconta depuis dans des entretiens intimes, à tenir tête aux gens de cour et aux diplomates, dont elle triompha en parlant au nom de Dieu.

Elle était dans tout l'éclat de son rôle de prophétesse, lorsqu'elle fut présentée, en quelque sorte, par l'empereur lui-même à l'armée russe, que ce prince passa en revue dans les plaines

de Vertus, en Champagne, au commencement du mois de septembre.

Elle a recueilli, avec enthousiasme, dans une espèce de dithyrambe en prose, intitulé : *le Camp de Vertus*, toutes les pensées, toutes les impressions, toutes les joies, qui s'éveillèrent au fond de son âme, durant cette grande journée, où elle put se croire plus qu'une impératrice, puisqu'une armée entière lui rendait un culte.

Cette pièce singulière, qui fut imprimée, sans nom d'auteur (in-8 de 4 pages), est devenue si rare, que nous pouvons la reproduire ici comme si elle était inédite. Elle caractérise, d'ailleurs, d'une façon toute spéciale le rôle bizarre que jouait M^{me} de Krudener en prenant des airs de sibylle et en s'intitulant l'Inspirée de l'Avenir.

« Nous venons d'être témoin d'une de ces grandes scènes qui rattachent les Cieux à la terre, et que la postérité verra comme une de ces sublimes pages de l'histoire, qui deviennent la révélation des siècles.

« Qui oserait l'écrire, cette histoire de nos

temps ! Quel est le Tacite assez audacieux pour toucher à ces faits, qui, semblables au Sphinx de la Fable, dévorent tous ceux qui n'ont pas le mot de cette énigme ?

« Tous ces faits échappent à ceux qui n'ont pas le Dieu vivant, pour les leur expliquer, et qui, toujours resteront isolés et enveloppés de troubles, s'ils ne sont pas dans cette chaîne, dont l'Eternel lui-même tient le premier anneau, et qui, jusqu'à nos jours, lie la lumière à la sagesse et l'homme de tous les siècles à l'homme de nos jours, par la même commotion, par la Vérité, qui n'est qu'une.

« Oui, quand, au milieu du déluge général, où chacun ne compte que le naufrage des autres sans voir le sien, les crimes et les passions ont jeté la nuit du désastre et de l'épouvante sur les peuples, c'est qu'il n'a jamais existé qu'un seul crime, celui de vouloir se passer du Dieu vivant. Ce fut là la cause de cette première et antique philosophie des Anges de la Chute ; ce fut le crime du premier homme.

« L'Orgueil sépara tout de l'Amour infini, et toutes les infirmités humaines naquirent de là.

« Mais, au milieu de ces hommes proscrits, et sur cette terre d'exil, il exista toujours une race sainte ; il y eut toujours un Peuple cher à l'Eternel ; une grande pensée sortit de son cœur, qui de tout temps, a soutenu l'Univers et l'a uni à son Dieu.

« Et ce sont ces hommes de tous les âges, qui, seuls, connaissent ce grand drame, cette lutte immense où les ténèbres, sans cesse, ne produisent que le mal, et où les anges, s'unissant au Peuple choisi, aux enfants de la Promesse, sous le regard de l'Eternel, font ressortir le bien du sein même du désordre et des méfaits des passions. Plus que jamais cette lutte est terrible, car bientôt elle va se terminer.

« Qui ne se dit pas : *Il faut que tout change, si tout ne doit pas s'écrouler ?* Qui ne voit pas, au delà de ces convulsions qui ont agité la terre depuis vingt-cinq ans, autre chose qu'une guerre ordinaire ? Qui ne s'est dit, *assistant,*

dans les plaines de la Champagne, qui ont vu la défaite d'Attila : « Une autre verge a été brisée ; c'est dans les déserts de l'Asie qu'a retenti le bruit d'une grande chute, et c'est au milieu du plus vaste empire, qui paraissait abattu aux pieds du vainqueur, que l'Eternel l'a frappé lui-même ; qu'il a dissipé le pouvoir colossal, comme un brouillard qu'il a chassé devant lui ; faisant fuir, comme un spectre que le matin épouvante, celui qui était venu avec toutes les forces de l'Europe, et ne laissait après lui que des morts pour ensevelir des morts ?

« Et de cette terre lointaine, qu'on ne connaissait encore que comme une fable, sont venus des peuples simples, qui n'avaient pas bu encore à la coupe de toutes les prostitutions ; qui n'avaient pas encore déserté le Dieu qui les sauva. Depuis longtemps ils avaient été choisis pour répéter cette grande leçon de tous les âges : que les sages ne savent rien, et que tout est dévoilé aux enfants.

« A leur tête était l'Homme des grandes des-

tinées, préparé avant les siècles pour les siècles, et formé pour être mis en opposition avec l'Homme qui, avide de toutes les gloires, devait se briser contre ses propres forces.

« Il était humble, le disciple du plus grand des maîtres ; il était enfant de tout temps : c'était la marche de Celui qui n'a besoin, pour renverser tous les mondes, que d'un souffle.

« L'Eternel appela Alexandre, et il fut docile à sa voix. L'Eternel le soutint ; et, plein de confiance et d'avenir, avec cet immense courage, qui, au milieu des désastres de son pays, lui fit refuser une paix honteuse, il reçut déjà toutes les promesses ; déjà s'ouvrirent pour lui les champs de la victoire ; déjà le reçurent tous ces cœurs qui doivent sentir que la seule puissance vient de Dieu.

« Qui après cela oserait le louer ? Non, ce serait oublier qu'il n'est grand que de la seule grandeur réelle, du besoin de glorifier le Seigneur.

« Qu'ils ont du être remplis, ces immenses

vœux de votre cœur, heureux Alexandre, quand, dans cette journée du Ciel, vous avez vu ces plaines, où, il y a six cents ans, cent mille François, en présence d'un roi de Navarre, virent le supplice de cent quatre-vingts hérétiques, à la clarté des torches funèbres ! Vous avez vu, dis-je, cent cinquante mille russes faire amende honorable à la religion de l'Amour, et les plus intrépides guerriers fléchir ces genoux qui ne fléchissent jamais devant le danger.

« Oh ! qu'avez-vous senti, quand vous les avez vus adorer le Dieu de votre cœur, Jésus-Christ, et que vous vous êtes dit : « Ils osent l'implorer, car l'Evangile, qui n'ordonne que l'Amour et la Paix, s'est placé entre Moscou et la France. »

« Oui, gloire en soit au Dieu des armées ! Il existe donc enfin un Homme assez grand pour confesser hautement, à la tête de cette armée, déjà si belle et si forte de toutes les forces d'après les conceptions humaines ; pour confesser, dis-je, le Sauveur qui l'a béni, et le Dieu qui le donna pour exemple au monde. Ah ! qui n'a pas, en

voyant cette journée du Ciel, vécu avec nous de toutes les espérances ; qui n'a pas pensé, en voyant Alexandre sous ces grands étendards, à toutes les victoires de la Foi, à toutes les leçons de Charité ! Qui a osé douter qu'il n'y ait eu là de hautes inspirations et qui n'a dit avec l'Apôtre : « Les choses vieilles sont passées ; voici que toutes choses sont faites nouvelles ? » (*Saint Paul*, 2. Corinth. Chap. 5. v. 17.)

« Eh ! qui n'a pas eu besoin de quelque chose de nouveau, au milieu de tant de ruines ? Les hommes, placés sur le haut de l'échelle par les grandes lumières, ont vu cette Époque à la clarté que jetait sur elle la majesté des Écritures, qui les leur révélait. La Nature l'a confiée à ses observateurs ; les sciences s'en sont doutées ; la politique , couverte de honte , l'a pressentie par ses chutes ; enfin, les hommes le plus médiocres ont appris, par leurs mécomptes même, ce que les vrais chrétiens ont toujours dit, quand ils voyaient le Bien, non-seulement comme beauté, mais comme la

plus haute convenance à tous les intérêts.

« Oui, tous, soit en jouissant de ce grand secret, encore voilé comme Isis, soit en tremblant que le voile des temps ne se déchirât, tous ont eu ou l'espoir ou la terreur de cette Époque.

« Et cette grande scène où tant de grands souverains adorèrent le Roi des rois, paraissait elle-même déjà comme l'introduction de l'Univers dans d'autres temps, et comme une préface vivante de cette Histoire sainte qui doit tout régénérer.

« Quel cœur, en voyant tout cela, n'a pas aussi battu pour vous, ô France, jadis si grande, et qui ressortiez plus grande encore de vos désastres ! France, qui avez voulu exiler de vos conseils le Tout-Puissant, et avez vu des bras de chair, quoique appuyés sur des empires, tomber d'épouvante et redevenir impuissants !

« Dites aux peuples étonnés, que les Français ont été châtiés par leur gloire même ; dites aux hommes sans avenir, que la poussière qui

s'élève retombe pour être rendue à la terre des sépulcres. Et vous, France première, antique héritage des Gaules, fille de saint Louis et de tant de saints qui attirèrent sur elle des bénédictions éternelles, et, vous, pensée de la Chevalerie dont les rêves ont charmé l'Univers, reveillez tout entière, car vous êtes vivante d'immortalité ! Vous n'êtes point captive dans les liens de la mort, comme tout ce qui n'a eu que le domaine du mal pour régner ou pour servir.

« Déjà vous assistates tout entiers à cette journée ; vous vous prosternates tous pour adorer Jésus-Christ, la splendeur du Père, et le juge de tous les mondes. Vous lui demandates de sauver aussi la France, quand sur ces sept autels le sang de l'Homme-Dieu fut imploré pour tout ce qui respire. Ah ! demandez qu'elle retourne à son Dieu, et elle sera régénérée. Oui, ses vertus, son amour pour les rois, sa fidélité, ses titres au bonheur, lui reviendront, avec le Soleil de Vie que lui ont annoncé des peuples, qui pratiquent l'Évangile, et qui montrent à l'Univers

entier cette Croix qui les fit vaincre, et qu'ils laissent, en partant, comme un autel magnifique qui doit tout rallier et qui dira aux générations futures : « Ici fut adoré Jésus-Christ par le Héros » et l'armée chère à son cœur ; ici les peuples de l'Aquilon demandèrent le bonheur de la France ! »

Ce fut là le dernier jour de l'immense et inexplicable crédit de M^{me} de Krudener auprès de l'empereur de Russie : elle n'était montée si haut, que pour retomber plus bas. Pendant cette Revue mémorable, Alexandre se montra pour elle empressé, respectueux, soumis ; deux mois plus tard, il avait presque cessé de la voir ; l'année suivante, il lui était hostile, et il lui gardait un amer ressentiment.

On n'a jamais su, ou du moins on n'a jamais dit quelle fut la cause de ce changement subit et radical, qui se manifesta dès qu'on lui eut fait comprendre que la baronne de Krudener était devenue presque ridicule, et que le ridicule est plus contagieux en France que partout ailleurs.

M^{me} de Krudener, pendant son séjour à Paris, avait vu beaucoup de monde : tous ceux qui cherchaient à s'approcher de l'empereur de Russie se faisaient présenter à elle, mais, comme Alexandre n'était visible pour personne autre quand il venait la voir dans la soirée, et même après minuit, on se lassait bientôt d'essuyer les déclamations de cette *quakeresse*, ainsi qu'on l'avait surnommée, et l'on ne revenait plus.

Elle retrouva quelques-uns de ses anciens amis, Béranger, Ballanche, Chateaubriand, Pougens, Garat, Ducis; plusieurs autres, comme Bernardin de Saint-Pierre, étaient morts depuis peu; d'autres, comme Camille Jordan, ayant des opinions fort différentes des siennes en politique ou en religion, se tenaient à l'écart.

Les femmes étaient moins nombreuses que les hommes chez M^{me} de Krudener; elles goûtaient peu les attraites de la prédication évangélique et ne s'accoutumaient pas à trouver l'église transportée dans le salon. Cependant la curiosité les amenait au moins une fois dans ce sanc-

tuale de la prophétesse, qui avait des réceptions très brillantes et des dîners magnifiques.

M^{me} de Genlis parle, dans ses *Mémoires*, de cette femme *extraordinaire et intéressante*, qui lui fit beaucoup d'avances et qui aurait été bien aise de l'accaparer, ainsi que M^{me} Récamier et la duchesse d'Abrantès, quoique cette dernière fût pour elle une rivale redoutable auprès de l'empereur Alexandre :

« Je la connaissais, quand j'étais aux Carmélites, rue de Vaugirard, raconte la comtesse de Genlis; elle m'écrivit pour me demander à me voir : j'y consentis avec plaisir. J'avais lu d'elle un très joli roman, intitulé *Valérie*, qui n'annonçait nullement l'exaltation des sentiments que j'entendais attribuer à l'auteur. Je fus curieuse de connaître une personne qui alliait des écarts d'imagination à beaucoup de naturel et de simplicité, et ce fut, en effet, ce que je trouvai en elle. Elle disait les choses les plus singulières, avec un calme qui les rendait persuasives ; elle était certainement de très bonne foi. Elle me

parut fort aimable, spirituelle, et d'une originalité très piquante; elle revint plusieurs fois me voir, me témoigna beaucoup de bonté et m'inspira un véritable intérêt : elle avait de la sensibilité, de la douceur, d'excellentes intentions. »

A cette époque de sa vie, M^{me} de Krudener avait renoncé tout à fait à la littérature profane ; elle ne composait plus de romans d'amour, mais elle n'avait pas brisé sa plume de romancière et elle se proposait de l'employer à la propagation de sa doctrine religieuse. C'était là, dans sa pensée, une sorte d'expiation pour le mal qu'elle avait pu faire aux lecteurs de *Valérie*, en les prédisposant à l'empoisonnement moral de l'amour sensuel.

Elle voulait donc publier, comme contre-poison de cet amour, un roman exclusivement consacré à l'amour divin ; mais cet ouvrage, ébauché, six ans auparavant, pour occuper les loisirs d'un hiver passé à Riga, n'était pas achevé. Nous croyons qu'il ne l'a jamais été. Ce roman pieux et mystique se nommait *Othilde*.

« Puissé-je, disait-elle dans sa lettre à M^{lle} Cochelet, du 10 décembre 1809, renouveler à la reine (Hortense) ces hommages d'un profond respect, ce dévouement chevaleresque du moyen âge, que j'ai tracés dans mon *Othilde* ! Oh ! que vous aimeriez cet ouvrage ! il a été fait avec le Ciel. Voilà pourquoi j'ose dire qu'il a des beautés. »

Nous ne savons rien du sujet de ce livre inédit, qui devait être une peinture peu fidèle des mœurs du moyen âge, que M^{me} de Krudener avait étudiées surtout dans les romans de M^{me} Cottin, mais nous pouvons nous faire une idée du souffle poétique qui animait l'ouvrage, inspiré, ce nous semble, par les écrits de Chateaubriand, car le seul morceau qui en soit resté pourrait être signé du nom de l'auteur des *Martyrs* (1).

(1) Il n'est pas indifférent de rappeler que le roman de *Jean Sbogar*, publié en 1818, sans nom d'auteur, fut attribué à M^{me} de Krudener, et que cette erreur contribua tout d'abord au succès du livre de Charles Nodier.

Voici ce fragment qui a survécu au livre :

HISTOIRE D'UN SOLITAIRE.

« Vous voulez que je vous parle de moi, quand depuis longtemps je me suis abandonné moi-même ? Mais n'importe ! ce n'est plus moi qu'il faut considérer, c'est la gloire de l'Eternel qui vit en moi,

« Ma jeunesse, vous le savez, fut pleine d'erreurs et d'inconséquences. Tantôt impétueux comme les vents de l'Afrique, quand ils soulèvent les sables embrasés ; tantôt languissant comme le pavot qui fleurit dans nos hivers et courbe sa tête pesante, je m'élançais au milieu des écueils de la vie comme au milieu des tempêtes de nos mers.

« J'abordai toutes les voluptés. J'entrai dans toutes les carrières qui pouvaient me porter au-delà de l'oubli. Brillant, on me croyait fait pour la gloire : doué de quelques dons qui me séduisaient moi-même, les lettres et le savoir me tentèrent, mais rien ne pouvait conjurer le

tourment de cette inquiétude plus active encore que mes passions.

« Je cherchais à m'affranchir de tous les songes, et j'étais enchaîné par des voluptés contraires aux nobles élans qui souvent m'élevaient. Aspirant au repos du bien, sentant distinctement que quelque chose de plus grand que moi-même me réclamait, et me croyant soudain en proie aux plus honteux égarements, je cherchais, par le trouble, à échapper au néant qui m'accablait ; sans innocence, sans force, sans amour pour le bien, et pourtant sans repos, quand je n'obéissais pas à des mouvements qui, quoique en moi aussi, paraissaient appartenir à une nature plus élevée que celle qui ne faisait de moi qu'un vil esclave.

« J'étais livré à tous les genres de supplices. Je parcourais quelquefois, de nuit, nos montagnes ; je frappais les échos des tourments de mon âme, et je disais, aux constellations que j'interrogeais, que l'homme était la plus misérable des créatures.

« La beauté, le silence, les harmonies ravissantes de ces nuits de la Grèce semblaient me confirmer ces tristes et affreuses vérités, que le cœur de l'homme dégradé était le seul organe par lequel le mal s'introduisait sur la terre. Tout, autour de moi respirait le calme, et mon cœur, qui se sentait fait pour commander à tout, était le vil instrument du désordre.

« Je sentais que la moindre infraction aux lois de la Nature devait avoir une incalculable et effrayante progression, dont l'esprit humain ne pouvait ici-bas apercevoir toutes les conséquences. Il me semblait aussi que les grandes beautés de l'univers et leur auguste et splendide renouvellement avaient été jetés, par une main miséricordieuse sur de vastes décombres. Tout annonçait, dans l'univers même, d'effrayantes traces de dévastation, et au milieu de l'hymne nuptial de la Nature et de sa marche calme et majestueuse, il me semblait entendre rouler la complainte de la mort, sortie de dessous les abîmes du monde.

« Ainsi l'univers lui-même me semblait être le lendemain d'une terrible nuit, et l'homme, ainsi que me l'attestaient toutes les religions, un proscrit se débattant au milieu de l'abîme où l'avait précipité une terrible chute.

« C'était une lueur de vérité, qui tombait quelquefois au milieu des ténèbres de mon cœur, et partout je n'étais entouré que d'épaisses ombres. La nuit du doute pesait sur moi ; partout, je ne trouvais que des contradictions qui naissaient de ma raison même et de mes fausses lumières. Partout, je voyais l'homme livré ou à de sombres erreurs ou à une affreuse légèreté ; les nations incivilisées gémissant sous le fléau de la superstition, et celles qui se civilisent abandonnées à l'incrédulité par les vices qui amènent l'orgueil et les raffinements de la culture.

« Je parcourus le vaste champ de la philosophie : Platon et Zoroastre, Orphée même dans ses hymnes aux Thraces, tous, sous les voiles des mystères, me montraient le Dieu des chré-

tiens, les vérités dans lesquelles j'avais été élevé, la chute de l'homme, et le Verbe restaurateur, par lequel il pouvait seul être relevé de sa profonde misère.

« Tout me forçait à la croyance, mais je ne savais pas qu'on n'obtient la Foi, que de Dieu seul ; qu'elle seule rend heureux, puisqu'elle découle de la source de la félicité et qu'elle mène à l'Amour.

« Seul, au milieu de ce labyrinthe que formaient autour de moi de profonds mystères, les analyses de ma raison déchue et qui m'égarait toujours davantage, les absurdes interprétations des hommes, les opinions qu'ils ont substituées partout à la vérité, je ne savais plus comment trouver la lumière et la paix, sans lesquelles j'étais comme le fugitif poursuivi, qui ne sait où il posera son pied errant.

« Je ne savais comment concilier ce Dieu passif et froid, ou sombre et cruel, des hommes, avec le Dieu dont avait besoin mon cœur. Je sentais que, s'il était tel qu'il sortait de la pen-

sée avilie de tant de mes semblables : il ne pouvait contenter ce cœur malheureux, et plus aimant, dans ses immenses désirs, que ce Dieu qu'on défigurait.

« Que de fois, me jetant à terre, le front imprimé sur le sable des rivages, l'immense mer m'environnant, les immenses cieux me couvrant, je sentais mon cœur, plus immense encore, battre, et je n'avais point de paroles !

« Qui que tu sois, Être infini, disais-je un
« jour en sentant mes larmes tomber sur une
« terre couverte de fleurs et de parfums, tu dois
« être plus tendre, plus aimant, meilleur que
« celui à qui tu donnas ces profondes lan-
« gueurs. Viens ! oh ! viens à mon secours !
« Explique-toi à ta créature ! jette la clarté, la
« vie en mon cœur ! »

« Quand je me relevai, j'aperçus un ermite, qui faisait sa demeure dans une des cavernes d'un roc voisin. Il avait entendu mes paroles :

« Jeune homme, me dit-il, le soleil ne peut
« pas se refléter dans des eaux troublées. Tu as

« laissé les passions entrer dans ton cœur et tu
« as porté, en naissant, des ennemis avec toi.
« Sais-tu si tu es assez fatigué de vivre avec
« eux, pour vouloir les chasser ; assez ennemi
« de toi-même, de ce qui est incompatible avec
« la lumière , pour qu'elle puisse descendre
« dans ton cœur ?

« Interroge-toi : vois si le plus ardent besoin
« de ton cœur est la Vérité. Bientôt tu verras la
« Vérité envoyer de grandes réponses aux gran-
« des questions que tu oseras lui faire. Oh ! si
« tu connaissais le pouvoir de Celui qui vou-
« drait te donner des eaux vives ! Si tu connais-
« sais son amour, tu ne voudrais vivre qu'à
« ses pieds, et tu y trouverais la force et la vie.»

« Il se tut ; je baissai les yeux et sentis claire-
ment en moi-même, que j'étais encore loin de
vouloir être ce noble affranchi, qui ne brûle que
d'entrer en alliance avec son Dieu.

« Quoique fatigué par les passions, quoique
avili par leurs erreurs, je ne pouvais me résoudre à m'en séparer, et, tout en croyant que cet

Être magnifique, qui sema des mondes, avait de quoi me dédommager, je n'avais pas la noble foi de m'abandonner à lui, et une rougeur brûlante vint encore attester ma dégradation.

« Je tentai de me jeter dans l'amour, comme dans un philtre qui me voilerait les discordances de mon intérieur. J'aimai, et tout autre homme eût cru aimer avec excès, mais je ne trouvais que de la beauté et quelques accords qui auraient suffi à une âme moins ambitieuse de bonheur, moins agitée du tourment de l'infini. J'étais aimé, mais je le sentais difficilement.

« La vie était pour moi comme une échelle où je montais sans cesse; elle devenait un supplice. Que de fois, au sein d'une félicité enviée, je me trouvais misérable ! Voulais-je parler de ce qui me tourmentait, voulais-je peindre cette soif, immortelle comme mon âme, qui me faisait languir après quelque chose d'inconnu, je m'arrêtais, et de brûlantes larmes tombaient sur l'objet paisible qui ne savait que s'amuser doucement,

« Il me fallait une puissance plus forte que les enchantements de la terre, pour reprendre mon existence. Fatigué d'aspirer à la grandeur sans l'atteindre, il me fallait quelque chose de plus grand que les mondes. Mon cœur était fait pour contenir le Ciel.

« Je cherchai encore des montagnes, des solitudes ou des vagues, auxquelles je racontais les pensées pleines de trouble qu'entretenait mon âme. Je disais : « Me voilà devant ce rêve
« passionné des mortels, me voilà heureux de
« tout le bonheur de la terre. Grand Dieu ! que
« suis-je donc ? Donne-moi un océan d'amour,
« de pureté, que je m'y plonge et que je sois ré-
« généré, comme l'antique Univers doit l'être
« d'après ta parole, et comme doit l'être
« l'homme invisible, s'il doit communiquer
« avec toi. Je le sens, je suis une magnifique
« pensée de toi-même, et c'est dans ton sein
« qu'il faut que je me retrempe, et je goûterai
« alors la félicité dont j'ai soif. »

« Je sentis quelque chose d'indéfinissable

passer par mon cœur ; c'était un souffle vivifiant, tel que le Paradis dut en avoir pour le premier homme. Je restai longtemps abreuvé de délices, et quand je levai les yeux, l'étoile resplendissante du matin était devant moi. Elle brillait de sa clarté radieuse au-dessus de l'antique mer, et le plus beau ciel, celui de ma patrie, c'était le champ qui la portait doucement.

« M'appelles-tu, astre magnifique ? dis-je. Est-ce là où la soif de la Vérité sera rassasiée ? »

« Je perdis l'objet, qui n'avait, ainsi que moi, pu trouver la félicité sur la terre. Quoiqu'elle m'aimât, cette femme de ma jeunesse, c'était de ce sentiment si incomplet, comme tout ce qui n'a pas pour base le foyer de l'amour divin et qui ne peut ni s'ennoblir ni se vivifier, car tout ce qui doit avoir la fraîcheur et l'incorruptible durée doit avoir été touché par les mains de l'Eternel. Elle m'aimait un peu plus que les amusements de son âge et beaucoup moins qu'elle-même ; ainsi que presque toutes les unions de la vie, était cette union.

« J'ose croire que tout ce que donne la tendresse des hommes lui avait été prodigué. Et quand j'eus pleuré sur cette fragilité de la vie, sur ce souffle printanier et doux, qu'une sombre saison avait fait envoler, je fus effrayé de me trouver avec une grande expérience de plus et une grande espérance de moins. Peut-être de forts regrets m'eussent-ils rendu moins malheureux. Je me retrouvai tout entier, et loin de vivre d'une douleur qu'alimente toujours l'âme, je n'avais en moi que toute la force, tout le pouvoir suffisant, à ce qu'il me semblait, pour remplir l'Univers de mes ardeurs, et une vie inutile remplie de tristes fragments, d'où sortaient quelques élans de vertu, de continuelles fautes et d'amères insuffisances pour mon cœur.

« Que de fois j'enviai ceux qui travaillaient à la sueur de leur front, ajoutaient un labeur à l'autre, et se couchaient, à la fin de leurs jours, sans savoir que l'homme portait en lui une mine qu'il doit exploiter ! Que de fois je regardais avec étonnement ceux qui, en suivant les

occupations quelconques d'un état, se croyaient avoir été si utiles ! Mille fois je me disais :
« L'Univers n'est-il pas comme une vaste four-
« milière ? Sois comme les autres ; contente-
« toi d'être la fourmi, qui apporte son grain de
« sable et s'endort à l'ombre de ses travaux.
« Pourquoi mon cœur si faible a-t-il la triste
« dépendance des illusions, et pourquoi mon
« esprit si armé de perceptions, connaît-il si
« bien le néant des entreprises humaines ? »

« Si jeune encore , j'avais cependant déjà appris que la gloire dont s'enchantent les hommes n'était elle-même qu'un brillant mensonge. Je plaignais trop les hommes, je connaissais trop les tristes erreurs qui les faisaient vivre de mensonges continuels, pour pouvoir comprendre comment on pouvait désirer d'être loué par eux. La pitié que je m'inspirais et qu'ils m'inspiraient me faisait désirer les servir, sans vouloir autre chose que leur rester inconnu.

« Je passai encore ainsi une triste année,

quand tout à coup des affaires m'appelèrent dans l'Asie-Mineure.

« Toujours rempli d'inquiétudes et travaillé par les agitations qu'avaient laissées en moi les inconséquences de tant d'opinions humaines, je m'enfonçai, un jour, dans de solitaires sentiers qui devaient me conduire à un cloître où j'espérais recevoir, d'un religieux, des renseignements nécessaires à ma famille et que je m'étais chargé d'obtenir.

« C'est dans cet asile, dit le Solitaire, c'est là qu'oppressé encore de mes vastes besoins, de mes profondes inquiétudes, je restai une nuit dans la spacieuse église du couvent maronite.

« Quelques palmiers seuls l'environnaient. Je vis là se dessiner leurs larges feuilles sur quelques pierres tombales. J'avais aperçu une inscription en grands caractères : *Priez, et il vous sera donné ; frappez, et on vous ouvrira*. Ces mots m'ébranlèrent vivement.

« Si elles viennent de Dieu, ces paroles, me
« dis-je, elles doivent se légitimer aussi à mon

« cœur. Non, il n'est pas possible que l'Éter-
« nel ne soit pas la Vérité pour celui qui la cher-
« che en lui. Les absurdités des ignorances de
« la raison humaine ont seules pu imaginer les
« interprétations, les modifications, parce que
« la raison est froide et bornée. Plus il est im-
« mense, ce Dieu, plus il doit être simple, et
« sans doute il nous a dit de devenir enfant,
« pour jeter loin de nous toutes les subtilités
« de ce savoir des hommes si misérable. Je ne
« veux m'adresser qu'à Toi, à Toi, Grandeur
« inabordable à l'Orgueil, mais accessible à l'A-
« mour ! Je veux devenir un enfant, et, n'écou-
« tant que mon cœur créé par Toi-même. Je te
« somme, de cette faible langue qui ne saurait
« bégayer une seule louange digne de Toi, je te
« somme de satisfaire l'ardent désir que tu jetas
« dans mon cœur ! J'en appelle à tes paroles
« mêmes, j'en appelle à cette vaste et tendre
« bonté qui envoie à chaque oiseau la goutte
« d'eau qui le désaltère. Je ne refuserai pas de
« faire ce que tu ordonnes. Je frapperai jusqu'à

« ce que tu écouteras ; je prierai jusqu'à ce que
« ma prière aura fendu les cieux. Il ne fallait,
« je le conçois, qu'une simple volonté, un
« simple acte de désobéissance, pour séparer de
« Toi l'homme. Tu ne voulus point le forcer au
« bien, et en se détournant de Toi, il fut à l'om-
« bre : ta clarté immortelle, ton amour infini
« ne pouvaient plus agir, comme un soleil, sur
« lui. Tu ne voulus point le punir : il se punit
« lui-même. Mille maux forment la suite d'un
« seul regard détourné de Toi. Mais, moi, moi
« qui redemande ce superbe titre, moi à qui tu
« donnas ce dévorant besoin de Toi-même, à qui
« tu donnerais des mondes pour me distraire
« et qui n'en voudrais point, moi, sorti tout
« brûlant de ton brûlant amour et qui dédaigne
« comme au-dessous de moi ce qui n'est pas
« Toi-même ; je te demande, dis-je (et j'ébranlai
« de ma voix les dômes sacrés et j'inondai de
« mes larmes les marches de l'autel) de me
« rendre digne de m'affranchir du péché. Je dis
« avec le Roi-prophète : *Donne-moi le pouvoir,*

« *et je te donne ma volonté.* Je la résignerai,
« cette superbe volonté, dont je n'ai fait qu'abu-
« ser. Conduis-moi ; je veux retrouver un père,
« un père qui, selon qu'il l'a promis, veut
« communiquer, dans tous les âges, avec ses
« enfants et qui vécut ainsi avec Abraham et
« avec tous ceux qui peuvent aimer. »

« Dans la tranquille nuit, le bruit seul d'une immense cascade qui tombait des montagnes interrompait ce vaste silence, et l'aube matinale me trouva plus tranquille, plus heureux que je n'avais jamais été. Car Dieu avait jeté dans mon cœur une foi vive, et le Dieu des chrétiens et de l'Univers était descendu dans mon cœur, attaché sur une croix d'ignominie par l'amour le plus ardent. Il fit retentir dans mon cœur les paroles de la Vie, et il m'embrasa de l'amour le plus pur, en me disant qu'il était mort aussi par amour pour moi et que tout m'était pardonné.

« O moment à jamais ineffaçable de mon souvenir ! Si je vivais encore des siècles, dit le

Solitaire, je n'oublierais pas l'émotion que j'éprouvai, quand, en cette même matinée, dans la poussière du cloître, et couvert de l'oubli d'un siècle, de bien des siècles peut-être, je trouvai un manuscrit de l'Evangile, écrit en langue syriaque. Il me semblait que c'était là cette grande réponse à ma prière de recevoir la Vérité, de Dieu même.

« Je m'assis, et sous le silence des palmiers, je passai les heures les plus délicieuses que jamais mortel ait passées sur cette terre.

« Les paroles : *Venez à moi, vous tous qui êtes chargés, je vous guérirai de vos douleurs ;* ces grandes promesses de régénérer l'homme, qui répondaient tellement à mon désir ; ces confirmations que, dans tous les âges, si peu d'hommes avaient pu recevoir la Vérité, parce si peu la demandaient et la voulaient avec un cœur simple ; ces paroles d'amour et de profonde tendresse, qui répondaient tant au besoin de mon cœur ; le Verbe, fils de l'éternelle Lumière, né de la lumière, amour né de l'amour, reliant

à Dieu, en prenant la nature humaine pour la rendre susceptible des influences divines ; cette religion de l'Amour, seule digne de cet Etre magnifique qui rejette toutes les spéculations humaines, qui a en horreur tout ce qui ne tient pas à la pureté, à la sainteté, et qui ne peut donner la félicité qu'à ceux qui veulent l'obtenir par la perfection : tout me fut clair, et comme l'Apôtre me le dit de Livie, Dieu m'avait ouvert le cœur comme à elle.

« Oh ! comme je compris que ce n'est qu'en croyant, qu'on apprend à croire ! qu'en aimant, qu'on apprend à aimer ! Comme je compris qu'il fallait à l'homme avili par le péché un médiateur ; et comme je compris ces paroles : *Nul n'arrivera au Père que par moi !*

« Le Sauveur, donné par l'amour, annoncé par tous les prophètes, le grand restaurateur qui rétablit l'homme à l'image de Dieu, se légimita à mon cœur, ainsi que je l'avais demandé. Sa force aida ma faiblesse, et je reçus de lui la vie, en recevant l'amour du bien et l'horreur du

mal. Mes larmes, depuis ce jour, coulèrent pour mes frères.

« Je sentis, dit le Solitaire, combien est pesant le joug qu'imposent les hommes, combien est léger celui de Dieu ! Je sentis que l'Eternel ne pouvait demander au chrétien toutes les vertus, s'il ne donnait le pouvoir de les avoir, et je pensais à cet aveuglement qui, partout, avait avili la religion. L'Evangile, comme un lis pur, exhale un parfum délicieux, pour ceux qui s'en approchent avec un cœur pur.

« J'avais enfin trouvé la profonde paix, en reconnaissant le Christ comme le seul moyen de parvenir à Dieu. Je compris qu'il se communiquait, dans toutes les nations, aux simples de cœur. J'appris de lui ce que l'audace de mes désirs m'avait fait pressentir depuis longtemps : que l'homme rétabli dans ses titres devenait pur de cœur ; qu'il redevenait cet enfant de Dieu, rétabli dans son héritage ; qu'il ne le servait point pour avoir une récompense, mais pour le noble bonheur de l'aimer.

« Depuis cet instant, je n'éprouvai que la plus profonde paix. Le sceau de l'adoption me semblait être posé sur moi, cacheté par l'Eternel lui-même pour les demeures du repos. Il me semblait que tous les orages, tous les troubles, toutes les craintes s'enfuyaient. Dieu même combattait avec moi. Je n'avais plus besoin de rien sur la terre, car il n'appartient qu'à l'homme déshérité de se distraire par les fausses joies du monde.

« Tout, jusqu'à ce jour, m'avait agité : les opinions des hommes, mes passions, l'ardeur de savoir, la fièvre de l'amour. Je devins calme comme le nouveau-né, et sentis la folie des hommes qui ne peuvent se donner la plus légère affection, ni ajouter la durée d'un seul jour de plus à leurs amours, croyant qu'on peut, en s'exaltant, se donner le sublime attrait de Dieu, et sortir, par sa propre puissance, des entraves du mal, qui font de l'Univers entier une vaste arène de crimes et de délires. »

« Ici, le Solitaire finit son récit. Ethelbert le
« serra dans ses bras :

« Oh ! que mon cœur ne me trompa point,
« lui dit-il, quand, dès le premier instant, il
« m'attira vers vous ! Ah ! si la sublime conta-
« gion des vertus et du repos pouvait exister, je
« m'attacherais à votre sein, je ne vous quitte-
« rais pas, que je ne me sois rempli de la félicité
« des cieux.

« — C'est de plus haut que vous obtiendrez
« ce qui vient de plus haut ! dit le Solitaire ; et
« déjà vous reçutes de magnifiques arrhes, en
« passant par de grandes souffrances.

« Mais déjà je vois les approches de l'au-
« rore ; je le sens aux parfums de l'aloès qui
« s'exhalent toujours à l'entrée du matin, et je
« vais me préparer aux fonctions de ce soir,
« par la prière et le recueillement.

« Bientôt nous allons nous quitter, dit-il en
« prenant la main d'Ethelbert. Je sais qu'il
« n'est pas d'espace pour ceux qui se trouvent
« dans le même centre, dans celui de la vie et

« de l'éternité. Mais souvent mon cœur vous
« regrettera pourtant dans ces solitudes.

« Puisse le voyage de la vie qu'il nous reste
« à faire être doux et ignoré! Puisse-t-il res-
« sembler à celui du cygne, qui trace un sillon
« paisible, et voit le ciel se refléter dans les
« eaux !

« — Ethelbert, dit-il (et il porta la main sur
« l'épaule du fils d'Albert), attendez-vous encore
« à un de ces ravissements qui, pour des âmes
« comme la vôtre, surpassent tout ce que
« peuvent atteindre l'imagination et la pensée. »

« Ethelbert le regarda avec étonnement :
« Oui, dit le Solitaire, croyez-en mes pressenti-
« ments. Vous croirez encore une fois que la
« terre vous a tout donné ; mais alors, et en
« pressant contre votre cœur l'image d'un bon-
« heur infini, pensez, pensez que la terre n'a
« que des images ! »

Ce morceau offre des beautés de pensée et de style, qui justifient pleinement les éloges que

M. Sainte-Beuve, ce juge si fin et si expert dans les choses littéraires, accorde à l'auteur de *Valérie*. M^{me} de Krudener n'aurait-elle pas égalé, surpassé peut-être Bernardin de Saint-Pierre, si elle avait appliqué uniquement aux lettres son génie, sans l'égarer dans les brouillards du mysticisme religieux ?

Elle possédait, au plus haut degré, le talent d'exprimer ses idées dans un langage facile, élégant, harmonieux ; étrangère, elle avait deviné notre langue plutôt qu'elle ne l'avait apprise, et elle s'en servait avec un merveilleux instinct, qui suppléait à cette science, à cet art, qu'on acquiert à force de travail et de temps. Elle était devenue écrivain, comme elle devint plus tard orateur, pour les nécessités de son apostolat ; comme elle eût été poète, si elle avait eu besoin de faire entrer sa pensée dans le moule du vers, pour lui donner plus de portée et plus d'écho.

Il existe d'elle une pièce de vers, une seule, qui prouve qu'elle était vraiment poète, à son insu peut-être, et qu'elle avait vaincu les diffi-

cultés de la prosodie française, sans leur sacrifier la grandeur de la pensée ni l'ampleur de l'expression. Cette pièce est d'autant plus remarquable, qu'elle a précédé les *Méditations* de Lamartine et qu'elle n'en est pas un écho affaibli.

Voici le prélude poétique de M^{me} de Krudener :

Vous qui nous avez peint la vaste intelligence
Qui pourvoit au besoin des petits du corbeau ;
Qui décore le lis avec magnificence,
Et, créant des soleils, épargne le roseau ;

Venez, Verbe éternel, océan de lumière,
Eclairez mon esprit, réchauffez tout mon cœur ;
D'un céleste incendie embrasez tout entière
Cette âme, que dévore une immortelle ardeur !

Cette âme, trop longtemps, fut rebelle, indomptable,
Egarée au milieu d'un monde corrompteur :
Une terre d'exil punissait le coupable ;
Ses rêves lui montraient son antique splendeur.

Que de fois, Eternel, des langueurs bien amères,
Parmi les gais festins, aux fêtes de nos rois,
M'accablaient du néant de ces voix mensongères
Dont le monde subit les despotiques lois !

J'assistais tour à tour aux banquets de la vie :
Un long voile de deuil me cachait leurs clartés ;
Et moi, comme en exil, l'âme triste et flétrie,
Je n'avais pour tout bien que quelques vanités.

En vain je vous cherchais à travers ces mensonges,
O Dieu de Vérité ! Vous êtes Vérité ;
Mon cœur se fatiguait dans l'erreur de ces songes,
Et vous seul, Eternel, êtes réalité.

L'Italie et ses arts, la Grèce et ses prodiges,
Le luxe des anciens, le faste des nouveaux,
La science des morts, des vivants le prestige,
Rien ne pouvait m'offrir un instant de repos.

Rien ne pouvait calmer cette soif étrangère
D'un bonheur, dont la source existe en notre sein.
En vain j'interrogeais les fastes de la terre :
Le breuvage sacré n'était qu'en votre main.

Vous sûtes me trouver, au fond de mes misères,
Et la Croix m'apparut dans ce flot de douleur :
Un océan d'amour inonda ma carrière ;
L'Ange même envia mon céleste bonheur.

Un Dieu se révélant à ma triste faiblesse,
Un Dieu sécha mes pleurs versés par le remord ;
Un Dieu m'ouvrit le Ciel, me remplit d'allégresse,
Et scella sous mes pas le gouffre de la mort.

Sa voix vint retentir, au fond de tout mon être ;
Il posa sur mon front la main qui m'adopta :

« Je mourus, me dit-il, pour te faire renaître !
« Je ne veux qu'être aimé ! L'amour seul t'instruira. »

O moment au-dessus de toutes les délices !
Il faut être pécheur, pour pouvoir le sentir.
Abîme de l'Amour, c'est dans des précipices
Qu'au lieu de nous frapper tu descends nous bénir !

Je relevai mon front, courbé dans la poussière ;
Je n'étais plus captive en ces tristes climats :
De mon pays natal j'aperçus la lumière...
Un soleil éternel éclaira tous mes pas.

Il y a, dans ces vers, comme dans les écrits en prose de M^{me} de Krudener, en dépit des incorrections et des négligences qui les déparent, une élévation de sentiment, une grandeur de pensée, une puissance d'expression, qu'on ne rencontre pas toujours dans nos meilleurs écrivains. Cette éloquence naturelle, que l'inspiration lui donne, anime son style, comme elle animait son langage dans les improvisations qui débordaient sans cesse de ses lèvres, toutes les fois qu'elle trouvait des auditeurs sympathiques, disposés à l'écouter.

Mais ces prédications perpétuelles, souvent

prolixes et peu intelligibles, étaient devenues insupportables aux personnes qui ne partageaient pas les convictions religieuses de M^{me} de Krudener ; l'empereur Alexandre lui-même avait fini par se lasser de cet abus de déclamation mystique.

On remarqua sur-le-champ que l'astre de la prophétesse avait pâli et menaçait de s'éteindre ; on s'éloigna d'elle insensiblement, et elle se vit bientôt réduite au petit cénacle, qu'elle avait formé dans son intérieur.

Ce cénacle se composait de sa fille, M^{me} de Berckheim, de sa dame de compagnie, de son secrétaire, et d'un jeune ministre protestant, nommé Empeytas, qu'elle avait attaché au service religieux de sa maison.

Ce ministre, dont nous ne voulons pas suspecter le caractère honorable, était l'apôtre bien-aimé du nouvel Évangile, que M^{me} de Krudener croyait avoir apporté au monde, comme un complément nécessaire de l'Évangile de Jésus-Christ. Il recueillait avec amour

les paroles de la prophétesse, qui se sentait exaltée par la présence de ce néophyte passionné, et qui trouvait des joies ineffables dans cette sainte communion de prières, de larmes, de repentir et d'extase.

Après avoir séjourné plusieurs semaines au château du Mesnil, qu'elle avait loué tout exprès pour être à proximité du camp de Versailles, où l'empereur de Russie passa quelques jours au milieu de son armée, elle partit pour la Suisse et se rendit à Bâle.

Elle avait dit adieu à l'empereur, en lui faisant promettre de venir la rejoindre au milieu des Alpes : ils devaient s'y concerter ensemble sur la grande Réforme évangélique, dont ils avaient déjà ébauché le plan et fixé les bases. Suivant elle, c'était, en quelque sorte, mettre sous l'œil de Dieu cette conférence solennelle, que de la placer dans les montagnes ; car, disait-elle : « Il faut que la Loi descende du Sinaï. » Jamais elle ne revit Alexandre, et celui-ci cessa dès lors de répondre à ses lettres.

Elle s'installa donc à Bâle, pour se mêler à la société des piétistes, qui lui procurèrent quelques nouveaux catéchumènes et une affluence d'auditeurs plus curieux que sympathiques. « C'est ici, comme le dit M. Marmier dans l'intéressante notice qu'il a consacrée à M^{me} de Krudener, c'est ici que commence vraiment cette vie religieuse qu'elle n'avait pas encore mise en pratique, cette vie de prosélytisme qu'elle n'avait encore fait jusque-là que rêver. »

Les assemblées que présidait la prophétesse avaient lieu à l'auberge du *Sauvage* ; elles étaient à peu près publiques : des femmes et des indigents composaient la majeure partie de l'auditoire ; aux discours religieux succédaient des chants et des prières, accompagnés d'une abondante distribution d'aumônes.

Le rédacteur de la *Biographie des Contemporains*, publiée par Alphonse Rabbe, assure que M^{me} de Krudener, dans le paroxysme de son enthousiasme, allait quelquefois jusqu'à attaquer le lien conjugal, comme incompatible

avec la religion. « Des épouses et des filles, ajoute-t-il, abandonnèrent leurs familles, après avoir répandu tout ce qu'elles possédaient parmi les indigents de la secte. » Mais nous nous croyons autorisé à démentir ce qu'il y a d'exagéré et de faux dans cette assertion, qui semble avoir eu pour objet de fournir un précédent utile aux tendances de la doctrine saint-simonienne.

Jamais M^{me} de Krudener n'a prêché contre le mariage chrétien, qu'elle respectait comme un sacrement ; et quand elle recommandait à ses fidèles le culte de l'amour, cet amour, dont elle parlait, il est vrai, avec une tendre onction, n'était autre que la charité à l'égard du prochain, et la pieuse aspiration de l'âme vers la divinité. Quoique le mot *amour* revînt sans cesse dans les allocutions de M^{me} de Krudener et de ses deux orateurs auxiliaires, Empeytas et Kellner, il était impossible de se méprendre, sans faire acte de mauvaise foi ou sans commettre une grossière erreur, sur le

véritable sens de cet amour mystique et humanitaire.

Cependant, M^{me} de Krudener attendait toujours l'empereur de Russie ; elle lui écrivait souvent, et elle lui annonçait « le prochain avènement du nouveau Messie. » Mais elle ne recevait aucune nouvelle de l'empereur, qui ne voulait plus avoir aucun rapport avec elle et sa réforme religieuse.

Elle continuait toutefois à préparer, dans sa pensée, la réunion de toutes les Eglises chrétiennes, et, pour se mettre en communication plus immédiate avec l'esprit de Dieu, elle allait souvent s'enfermer au fond d'un ermitage isolé, qu'elle avait fait construire à quelques lieues de Bâle, dans un site pittoresque et sauvage.

C'était là qu'elle se trouvait, suivant son expression, en tête-à-tête avec Christ. Elle priait, méditait, écrivait, car elle n'avait ordinairement personne à qui parler, et son cher Empeytas lui-même n'était pas admis dans cette vie contemplative de l'âme.

Nous possédons deux Méditations qui ont été écrites au milieu de la solitude alpestre, où elle s'inspirait seulement de Dieu et de la nature. Ces méditations, qui reflètent, pour ainsi dire, le magnifique paysage qu'elle avait sous les yeux, sont comme un hymne harmonieux et mélancolique, qui s'adresse aux échos des montagnes, et que les montagnes renvoient à l'Etre suprême.

Voici la première, à laquelle nous laissons un titre que l'auteur a oublié de justifier dans une rapide improvisation, où sa plume avait peine à suivre le vol de sa pensée :

LES ÉGLANTIERS

Méditation.

« Qu'elles sont belles, ces montagnes ! Quelle magnificence est empreinte sur leurs flancs ! Le repos semble avoir choisi ici sa demeure.

« Je monte, avec une timide joie. Tout me saisit, tout me frappe de grandeur et de majesté ; les belles et douces formes qui m'envi-

ronnent me donnent un tranquille ravissement. Les prés, à peine fauchés, sont ombragés de hauts cerisiers et de grands noyers. Je m'assieds auprès d'une haie de roses, et mes yeux, épris de leur couleur, admirent encore les rayons du soir qui les inondent de leur pourpre, comme s'ils voulaient tremper d'immortalité cette beauté fragile.

« O beauté, beauté céleste, née dans le sein de Dieu même, toi qui découles de l'éternelle source de vie ! comme tu surprends mon cœur ! Ah ! qui peut peindre ce qu'embrassent mes regards et ce que ressent mon cœur !

« C'est toi, ô Eternel, c'est toi-même, c'est ta beauté qui me transporte, et cette nature qui déploie sa magnificence n'est que toi, qui présentes à mes yeux et à mon cœur la félicité sous tant de formes mystérieuses !

« Vois mes larmes, ô mon Dieu ! Laisse-les couler. Un jour, dans le langage de l'Archange, je te remercierai mieux.

« Montagnes, vous vous êtes levées pour glo-

rifier le Seigneur qui vous appelle ! Nuages qui vous transportez dans la pompe de sa gloire, vous le glorifiez ! Torrents, qui roulez comme l'orage et descendez jusqu'à la profondeur des abîmes, vous le glorifiez ! Je vous vois, je vous entends, vous êtes, comme moi, témoins de sa grandeur, mais, moi seule, je l'aime ; à moi seule, il donne la puissance de trouver la grandeur de sa volonté dans ses ouvrages, et vous êtes, pour ainsi dire, une écriture sacrée de sa main, donnée à l'homme pour être lue par lui seul.

« Il me donne le superbe pouvoir de la pensée, l'audace des plus hautes conceptions et un cœur immortel ; il me donne l'imagination, qui, semblable à la colombe de Noé, me rapporte tout ce qu'offre de plus précieux l'univers ! Il me donne enfin la foi, qui, sur les ailes dont se couvrent les anges en présence de l'Eternel, me transporte auprès de son trône.

« Oui, ô mon Dieu, tu ne dédaignes pas de vivre dans le cœur d'une créature, et tu dis à cet

ouvrage de tes mains, comme à l'univers : *Que la lumière soit !* Tu chasses les ténèbres et places dans cette fragile demeure l'immensité, l'amour et la clarté éternelle. »

La seconde Méditation, plus belle encore que la précédente, remplit mieux aussi les conditions de son titre. On s'aperçoit, en la lisant, que M^{me} de Krudener, toute dégagée qu'elle fût alors de prétentions littéraires, se plaisait à imiter le style de Bernardin de Saint-Pierre et refaisait, au profit de sa doctrine, une page du *Génie du Christianisme*, de Chateaubriand,

LA SOIRÉE DES MONTAGNES

Méditation.

« La journée vient de finir : le soleil disparaît seulement derrière les hautes montagnes, il rougit encore les cimes du Jura. Le pâtre conduit ses troupeaux le long du lac ; il rêve, en regardant les nuages rosés qui se déposent dans l'onde immobile.

« Les faucheurs gagnent, en chantant, leurs demeures ; ils mêlent à leurs accents le bruit de leurs faux. La fauvette, cachée dans des buissons d'églantiers, chante aussi auprès de sa jeune couvée.

« Le repos s'avance, la nuit s'est déjà assise sur les montagnes : leur sombre bleu devient noirâtre ; bientôt tout se couvrira de silence. Et tu veilleras encore sur tout ce qui respire, Dieu des mondes, Dieu d'amour ! Tu as reçu l'offrande de la fauvette, lu dans le cœur du pâtre ; tu as écouté toutes les demandes qui t'ont été faites, exaucé tous les vœux de la confiance.

« Tu es le même partout et dans tous les temps !

« Oh ! si ceux qui te calomniaient pouvaient te connaître ! S'ils pouvaient te comprendre un seul instant, voir en toi un juge suprême et un père, dont la profonde bonté est l'objet de l'adoration éternelle de tout ce qui sent, de tout ce qui aime ! Au lieu d'un monarque insensible qui, ayant réglé d'avance le mouvement d'un

Univers dont il ne s'occupe plus, trop puissant, trop grand pour être bon, pour être tendre, laisse couler des larmes qu'il dédaigne d'essuyer et laisse passer froidement devant lui la prière qu'il sait être inutile, ah ! s'ils pouvaient voir ta profonde bonté !

« Grand Dieu, qu'ils te méconnaissent ! et s'ils te méconnaissent seuls encore ! Dans leur funeste orgueil, ils égarent le faible, entraînent l'ignorant, flattent le coupable, qui, au lieu d'un Dieu juste, se plaît à voir, assise sur le trône de l'Eternel, une idole insensible.

« Qu'ils tremblent ! Tu vis encore ! et la raison déchue, endormie, de l'homme des ténèbres, se réveillera à la lumière des éclairs que lancera ta justice ! Ta justice, qu'elle est effrayante, grand Dieu ! car elle n'est pas faite comme l'imaginent les superbes de la terre ; elle est inflexible ; elle doit être apaisée, satisfaite. Tu es le souverain arbitre de tout ce qui existe, le dépositaire de chaque plainte, le témoin de chaque souffrance, le vengeur de chaque offense, et tu

vis, et tu abhorres le mal et tu le puniras, car tu ne dors jamais !

« Et que diront alors ceux qui ont fait de toi une froide idole, un spectateur indifférent, un monarque semblable à ceux de la terre, qui s'endorment sur des trônes qu'environnent la cupidité, l'ambitieuse adresse et la basse flatterie ? Croient-ils qu'ils oseront dire ce qu'ils ont dit aux aveugles mortels ; qu'ils t'apaiseront par quelques compliments, ainsi qu'ils t'en adressaient ici bas, quand ils disaient : « Dieu est miséricordieux, il sait bien que l'homme est faible ! »

« Oui, l'homme est faible, mais il peut être fort de Dieu, fort de sa Grâce, de son Esprit-saint, de sa force, et l'homme qui n'accepte pas ce secours osera-t-il alléguer sa faiblesse ?

« Oui, Dieu est miséricordieux ; car il supporte avec tant de patience ce qu'il y a de plus vil, de plus ingrat, de plus orgueilleux, de plus rebelle, l'homme, en un mot !

« Il l'appelle à lui sans cesse, lui parle, l'aver-

tit, l'attire, le frappe de terreur ou l'invite par ses bienfaits : tout cela, pour le corriger. Oui, il est miséricordieux, mais peut-il l'être aux dépens de la justice ?

« Et ceux qui ne veulent pas de lui, lorsqu'il a voulu être connu d'eux ! Ceux qui ne reconnaissent ni le Dieu de la Bible ni celui de l'Evangile, oseront-ils en appeler à sa miséricorde ?

« Le soir de leur vie, ainsi que celui de cette journée, sera-t-il calme ? Les nuages de l'avenir seront-ils rosés comme ceux du ciel ? Le chant de la louange, de la joie céleste, celui de la bénédiction, se fera-t-il entendre ? Accompanera-t-il les âmes dégagées, ou bien l'épouvante et la terreur, le doute et l'incertitude étendront-ils leurs sombres et menaçantes ailes sur ce moment si redoutable à la nature humaine ? »

Si la baronne de Krudener s'était contentée d'écrire des Méditations religieuses et de les adresser par la poste à ses anciens amis et aux personnes qu'elle se proposait d'édifier sur le

but de sa doctrine, elle n'eût pas attiré sur elle les persécutions de tout genre, qu'elle eut à subir, de la part des autorités, dans tous les pays où elle essaya de s'établir.

Ses prédications, et surtout les aumônes dont elle les accompagnait, attiraient autour d'elle une foule turbulente et vagabonde, que la police s'efforçait en vain de disperser et de contenir. Les plaintes, les accusations, les menaces, qu'elle proférait sans cesse contre les riches et les grands, réveillaient l'envie dans les classes pauvres et faisaient fermenter dans le cœur du prolétaire le levain des Révolutions. Le Pouvoir dut s'inquiéter de cette agitation religieuse, qui entraînait à sa suite un trouble social.

Les ministres protestants et les prêtres catholiques furent les premiers à réclamer l'intervention des magistrats. Les rues de Bâle étaient encombrées, jour et nuit, par des bandes de mendiants, qui recevaient de M^{me} de Krudener le pain de chaque jour, et qui accouraient avec des cris séditieux à son appel évangélique; il y

avait, aux portes de la ville, des caravanes de pèlerins, qui campaient, en attendant que la prophétesse daignât les visiter et leur apporter la parole de Dieu.

Le Sénat de Bâle rendit une ordonnance pour empêcher ces rassemblements et pour faire sortir de la cité M^{me} de Krudener et sa secte. M^{me} de Krudener obéit, sans se plaindre ni protester, et se retira quelque temps dans le grand-duché de Bade, à Grensacher-Horn, où sa fille, M^{me} de Berckheim, possédait une terre.

Là, elle recommença ses prédications et attira la même affluence d'indigents, de prosélytes et de perturbateurs, qu'à Loerrach et à Aaron, où elle avait essayé de s'établir en sortant de Bâle, et où elle s'était vue entourée de trois ou quatre mille personnes avides de l'entendre.

Le bruit circulait déjà qu'elle penchait vers la religion catholique, et qu'elle ne tarderait pas à se séparer avec éclat de l'Eglise protestante, comme elle s'était déjà éloignée de l'Eglise grecque, pour n'avoir plus rien de commun avec

l'empereur Alexandre, chef de cette Eglise, et déserteur de la doctrine unitaire, qu'elle lui avait fait accepter un moment. Il est certain qu'elle était vivement blessée de cet abandon, et qu'elle manifestait son irritation par des prophéties politiques qui semblaient avoir pour objet d'ébranler tous les trônes de l'Europe.

On lui avait permis d'abord de payer le logement et la nourriture des pauvres, qui se succédaient sans interruption à Grensacher-Horn, pour assister à ses exhortations publiques ; mais la police reçut l'ordre de s'opposer à cette invasion de mendiants, que la force militaire rejeta hors du territoire badois.

On écrivait de Bade, au *Moniteur*, sous la date du 24 juillet 1816 :

« M^{me} la baronne de Krudener s'était attachée, depuis quelque temps, avec un zèle inouï, à attirer le monde à ses exercices religieux. Elle avait fait beaucoup de bruit dans le voisinage, surtout depuis qu'elle avait commencé à faire des exercices de piété, les dimanches, en plein

air. Des hommes de toutes les classes et de toutes les religions affluaient, de la Suisse, de l'Alsace et de plusieurs parties de l'Allemagne, à ces exercices. Souvent, elle avait plusieurs milliers d'auditeurs. Le Gouvernement grand-ducal de Bade a mis fin à ces prédications par une ordonnance, et le ministre de l'intérieur a prescrit, par une circulaire adressée à toutes les autorités civiles et religieuses, de faire connaître à leurs administrés la défense d'assister dorénavant aux exercices pieux de la baronne de Krudener. Le Gouvernement badois a même renvoyé de son territoire les pèlerins étrangers. »

Le ministre de l'intérieur du grand-duc était frère du gendre de M^{me} de Krudener, et ce dernier avait adopté, jusqu'à un certain point, les idées de réformation religieuse de sa belle-mère, On peut attribuer à ces circonstances la résignation silencieuse avec laquelle M^{me} de Krudener accueillit d'abord les tracasseries de tout genre qu'on lui fit éprouver.

Elle vivait en famille avec sa fille, ses deux

apôtres Empeytas et Kellner, deux ou trois amies fanatisées par elle, une jeune enfant qu'elle avait adoptée, et sept ou huit individus des deux sexes composant sa maison. Elle entreprit la publication d'une *Gazette des pauvres*, rédigée en allemand ; mais elle l'abandonna, faute d'imprimeur, après avoir mis au jour la première livraison, qu'elle distribuait gratuitement dans le pays.

La mort de l'illuminé Jung Stilling, qui l'avait initiée, disait-elle, aux mystères de la foi, vint retremper son énergie et lui tracer sa mission. Elle prédit que la fin du monde était proche, et annonça le règne des pauvres ; elle s'en allait seule prêcher dans la campagne, et elle rassemblait autour d'elle les paysans, les soldats et les pauvres.

Elle multiplia sa correspondance et alla chercher des sympathies ardentes jusqu'au fond de la Russie, où les bourses s'ouvrirent pour participer à son œuvre de charité chrétienne ; de tous côtés, elle recevait des sommes considéra-

bles, sans que les donateurs se fissent connaître, car c'eût été encourir la disgrâce de l'empereur Alexandre, que de se montrer partisan des utopies religieuses et politiques de M^{me} de Krudener.

Le Gouvernement badois se lassa d'user de tolérance et de ménager M^{me} de Krudener ; il lui fit savoir qu'elle eût à chercher une autre résidence. En même temps, on arrêtait, on emprisonnait, on maltraitait les obstinés qui persistaient à se grouper autour de la prophétesse ; on interceptait les aumônes ; on interrompait les prédications ; on surveillait la vie privée des habitants de Grensacher-Horn : on saisissait même à la poste les lettres adressées à M^{me} de Krudener.

Celle-ci crut devoir, dans l'intérêt de son apostolat, protester publiquement contre les mesures arbitraires dont elle était victime. Voici la protestation qu'elle envoya au ministre, M. de Berckheim, et qu'elle fit imprimer ensuite à 20,000 exemplaires.

Grensacher-Horn, 14 février 1817.

« Me voyant publiquement attaquée (*sic*) d'avoir résisté aux autorités, ce qui serait contraire à l'esprit de paix, de douceur, que je recommande à chacun et qui doit faire la base de ma conduite, je me vois obligée pour la première fois de rompre le silence, que j'ai sans cesse observé au milieu de toutes les injustices, de tous les outrages et de toutes les persécutions, auxquelles je suis en butte, et que le Seigneur me fait la grâce de supporter avec patience et souvent avec joie.

« Je déclare donc que je n'ai voulu nullement m'opposer aux Autorités, en tant que ces Autorités n'ont pas été, par leurs mesures, en contradiction avec des commandements que je dois respecter davantage, venant de Dieu, et pour lesquels je dois être prête à donner ma vie.

« C'est ainsi que, malgré la défense du Bailliage de donner asile à qui que ce soit, soit chez

moi, soit dans les chambres que j'avais louées près de ma maison, et où on me permettait d'exercer l'hospitalité au commencement de mon séjour, je n'aurais pu, sans crime, dans tant d'occasions, obéir à ces mesures..... D'ailleurs, monsieur, vous le savez déjà, on ne reçoit personne dans votre pays, sans payer une forte amende, quand on n'a pas une permission expresse. Quand je le pouvais et qu'il n'était pas trop tard, j'envoyais demander cette permission, mais souvent c'était impossible à cause des distances. Je le répète, je n'aurais pas à me défendre là où je n'aurais pas à traverser le désert de la civilisation et à lutter contre des lois, réprouvées par le seul code que je reconnaisse, celui du Dieu vivant! »

Elle s'engagea pourtant à quitter le territoire badois, dès que la saison le lui permettrait. Elle voulait se retirer en Suisse, et elle écrivit successivement aux autorités de plusieurs cantons, pour obtenir l'autorisation de se fixer dans les

localités qu'elle désignait; mais partout l'influence des ministres protestants lui fit refuser cette autorisation.

Le grand-duc de Bade, d'après les représentations des Souverains signataires de la Sainte-Alliance, se vit forcé d'exiger le départ de la baronne de Krudener, qui était toujours à Grensacher-Horn, mais qui n'y tenait plus d'assemblée religieuse, quoiqu'elle reçût toujours beaucoup de visiteurs.

Elle prolongea son séjour jusqu'au 15 avril 1817, et, avant de partir, elle rendit publique une nouvelle lettre adressée encore au ministre de l'intérieur du grand-duc, dans laquelle elle exposait les motifs de sa conduite et énumérait tous ses griefs contre le gouvernement badois.

Cette lettre n'a jamais été publiée en entier, car il ne faut pas la confondre avec une autre lettre au même M. Berckheim, dont M. Xavier Marmier cite des fragments; mais le *Moniteur universel*, dans son numéro du 20 avril, en a

reproduit les passages les plus curieux. Nous croyons devoir citer ces passages, où la pensée n'est pas moins remarquable que le style.

« On m'avait enjoint, dit-elle, de renvoyer à leurs pasteurs les personnes qui venaient me trouver. Cela n'était guère possible, vu que, parmi ces zélateurs, quelques-uns avaient été envoyés probablement, d'après leurs désirs, par leurs pasteurs mêmes ; parmi les autres, quelques-uns, n'allant point aux églises, ne connaissaient ni pasteur ni prêtre, ou bien c'étaient des juifs qui se sentaient frappés de la lumière de l'Évangile ; quelquefois c'étaient les prêtres, les pasteurs eux-mêmes, qui venaient auprès de moi pour prier avec moi.

« Comment aurais-je pu éloigner ces torrents d'âmes pieuses ? Ce n'est pas moi qui les avais appelées ; c'est le Seigneur seul qui donne la grâce et la force ; lui seul opère les merveilles de conversion, et il se sert, pour cela, de ce que bon lui semble. C'est à lui, c'est à l'Éternel qu'il faut

demander comment il se fait que les siens sont toujours comptés et qu'il possède toujours des messagers de paix au milieu des troubles et des passions des hommes... C'est au pied de la Croix que j'ai frappé ma poitrine et que j'ai appris à l'aimer.

« Maintenant que l'on s'irrite de ce que le Seigneur opère de grandes choses par une femme; qu'on la poursuive avec une haine sans fin et qu'on lui reproche qu'elle soit tant aimée; tout cela est parfaitement indifférent, elle prie, cette femme, pour tous ceux dont il est écrit qu'il vaudrait mieux pour eux être jetés dans le fond de la mer avec une meule au cou, que de scandaliser un seul des petits qui croient en lui, le Tout-Puissant...

« Arrêtez, si cela est au pouvoir des hommes, ceux qui savent que jamais personne n'a quitté le séjour de cette femme si persécutée, sans avoir été exaucé. Toutes les fois que, par obéissance aux lois, j'ai cherché à me cacher, des flots de peuple ont su trouver ma demeure.

Ceci vient donc d'en haut; la créature ne doit savoir qu'obéir.

« C'est Dieu seul qui peut expliquer comment la faible voix d'une femme s'est fait entendre aux peuples, de manière qu'un grand nombre d'impies ont fléchi le genou au nom de Jésus-Christ, qui a désarmé le bras levé pour commettre le crime; le malheureux sans consolation et sans espoir a versé des torrents de larmes d'attendrissement; des milliers d'hommes ont été rassasiés, comme autrefois dans le désert: plus de 25,000 âmes ont, dans cette contrée seule, éprouvé les effets de cette charité toute divine qui ouvre son cœur aux pauvres, alors même que les gouvernements et les hommes les repoussent et les abandonnent.

« Il leur fallait, me suis-je dit à moi-même, une mère qui fût accessible à l'orphelin, qui sût pleurer avec les mères; une femme qui fût élevée dans les demeures du luxe, et pût dire aux pauvres qu'ils étaient bien heureux de s'asseoir sur le banc de l'indigence; il fallait une femme

qui, humiliée par ses propres péchés et par ses égarements, pût faire l'aveu qu'elle avait été l'esclave et le jouet des vanités de ce monde, et que par conséquent elle ne pouvait tromper personne; une femme simple et éloignée de toute supercherie, qui pût faire rougir les faux sages et leur remontrer que c'est en aimant qu'elle a pénétré les choses les plus cachées. Il fallait une femme courageuse, qui, ayant tout possédé sur la terre, pût aussi dire aux rois, que tout cela n'est rien, et renverser ainsi les prestiges et les idoles des salons, en avouant elle-même avec honte qu'elle avait aussi cherché à briller par les talents frivoles et par de misérables jeux de l'esprit....

« On m'a reproché de favoriser l'oisiveté! C'est moi, au contraire, qui dois faire ce reproche à la ville de Bâle, cette cité des millionnaires, qui me hait et me persécute. Dans cette ville, les riches s'occupent des riches et laissent les pauvres communes soigner les pauvres ; on vante bien haut des établissements de bienfai-

sance, qui ne sont autre chose que le tombeau de la bienfaisance elle-même. Tandis que Bâle prétend s'occuper du sort de ses pauvres, des troupes d'indigents quittent cette ville, pour venir me demander du pain à grands cris.

« Il y a peu de jours encore que, dans cette ville même, des ministres ont annoncé en chaire, qu'il a habité assez longtemps, parmi eux et ensuite dans le voisinage, une femme dont le Seigneur a confirmé les prédictions par des prodiges; une femme qui les invite maintenant à se convertir et à faire pénitence, afin qu'on ne leur applique point ces paroles, redoutables dans tous les temps, que le Seigneur adressait à Jérusalem : *Jérusalem, Jérusalem, toi qui fais mourir les prophètes !* »

M^{me} de Krudener termine sa lettre en annonçant au ministre de Bade, qu'elle se retire en secouant la poussière de ses souliers, comme le Seigneur l'a commandé; elle lui offre en même temps le salut de l'amitié et lui demande de

l'excuser dans le cas où elle aurait pu le blesser en aucune manière : elle déclare qu'elle serait inconsolable d'avoir manqué en quoi que ce soit au Gouvernement badois et témoigne sa reconnaissance pour l'asile qui lui a été accordé dans diverses contrées du grand-duché.

La baronne de Krudener était rentrée, avec toute sa suite, sur le territoire suisse ; elle se dirigea vers le canton de Lucerne, sans rencontrer d'obstacles sérieux, attendu qu'elle avait des passe-ports en règle pour elle et pour tout son monde. Elle avait fait louer, sous un nom supposé, une fort belle maison de campagne près d'Howd, à une lieue de la ville de Lucerne, et elle en prit possession pour une année.

Le Gouvernement la laissa s'y établir et lui imposa seulement la condition expresse de ne tenir aucune réunion religieuse chez elle et de ne pas prêcher en plein air.

M^{me} de Krudener était enfin décidée à embrasser la religion catholique, bien qu'elle ne songeât point à faire abjuration de ses croyances

particulières : tous les journaux de cette époque annoncèrent qu'elle s'était faite catholique, d'après le conseil d'un prêtre, qui lui persuada que ses prédications trouveraient plus d'écho dans l'Eglise romaine que dans l'Eglise protestante.

Quoi qu'il en soit, pendant sa résidence à Howd, durant les mois d'avril et de mai, elle visitait les églises des environs de Lucerne, entendait les sermons et les offices, et recherchait les entretiens des prêtres.

Elle a consigné elle-même le souvenir d'un de ses pèlerinages à l'église de ***, dans quelques pages écrites sur un album et empreintes de cette dévotion exaltée, qu'elle devait porter tour à tour dans des cultes différents.

Voici ce morceau exquis, qu'on peut regarder comme une inspiration de la foi catholique :

FRAGMENT

« Je partis de nuit, pour me rendre à l'église de ***, où je voulais entendre le sermon. J'avais

deux fortes lieues à faire. L'air était étouffant, les étoiles seules m'éclairaient.

« Je marchai, environnée de la beauté de tant de formes mystérieuses ! Mon âme semblait puiser à la source des plus hautes félicités. Je me sentais saisie, comme par une puissance d'amour, qui, de toutes parts, me parlait.

« Ces voûtes étincelantes du ciel enchaînaient mes regards ; j'étendais mes bras vers ces mondes qui, dans un majestueux silence, passaient lentement au-dessus de ma tête. Je les appelais, j'interrogeais ces constellations, qui, toujours, avaient intéressé mon jeune âge : Sirius, les Pléiades, l'Etoile qui guide le pâtre et tout ce que consacre la mythologie des Grecs, et ce que les fastes de leur histoire écrivirent dans les cieux. Dans ces cieux cependant, devenus impurs par la chute, les Sages de tous les temps et les enfants de la Vérité retrouvent les emblèmes qui cachent ces hautes révélations qui font partie de toutes les religions et s'allient toutes au christianisme.

« Seule, au milieu de cette nuit, je marchais, et mon cœur s'échauffait de plus en plus, et la terre fuyait sous mes pas, et je me sentais au-dessus de l'Univers. Mes vœux et mes élans me transportaient au delà des mondes, et, comme le rayon de lumière dont rien n'égale la vitesse, ma pensée fendit les cieux.

« Oh ! Dieu, m'écriai-je, Dieu des chrétiens ! qui peut t'aimer comme le chrétien, auquel tu te révélas dans toute l'immensité de l'amour ? Être des êtres, toi qui as dit à Abraham : *Je suis le Tout-Puissant, marche donc devant mes yeux, et sois parfait !* Toi qui, environné de majesté, ébranlas le Sinaï et fis donner tes commandements à ce peuple que tu ne voulais que bénir et qui s'oublia, dès que la montagne sainte eut cessé de fumer !

« Toi, Seigneur, fidèle ami de ceux qui t'aiment, toi qui te communique toujours aux tiens, et qui fus, pour les hommes élus qui désiraient un père, le plus patient des pères, le plus tendre des amis ! Toi, source intarissable de pitié, de

miséricorde, qui, d'après ta majestueuse justice, ne pouvais sauver, ramener l'Humanité à l'harmonie, rétablir l'équilibre que le péché avait détruit, qu'en faisant souffrir et mourir dans le plus insondable et le plus adorable sacrifice ton fils unique, le Verbe, qui s'est fait chair pour nous !

« O toi, Seigneur de gloire, Rédempteur éternel, objet du plus ravissant des cultes pour tous ceux qui ont un cœur, du culte de l'amour et de la reconnaissance ! vois mes larmes, entends, au milieu de tes innombrables mondes, les battements de ce cœur, dont tu es le besoin !

« Tu me les donnerais, ces mondes, qu'ils ne me satisferaient pas. Il me faut plus qu'à l'Ange, plus qu'à l'Archange, qui, le plus près de ton trône, reçoit le premier tes ordres. Il t'adore ; tes volontés, Seigneur, s'impriment dans sa flexible intelligence ; il les exécute, et, moi, ton souffle d'un moment, j'ai l'ambition de te posséder. Rien ne satisfait, rien ne calme l'orage de mon cœur. Les vastes inquiétudes

m'enlèvent au delà de cette terre, au delà de ces cieux ! Je te suis par delà les orages, par delà les tempêtes qui grondent à l'extrémité des pôles. Les cieux et les mondes ne me suffisent pas : J'ai besoin de toi-même !

« Et qui pourrait apprécier les angoisses de mon âme ? Qui pourrait essuyer mes larmes brûlantes, si ce n'est toi-même ? Qui peut aimer, comme l'homme ? Qui est aimé, comme lui ?

« L'infailible Archange t'admire, te loue et t'adore, mais le pécheur seul peut t'aimer encore plus, car tu l'arrachas à la mort même, et tu lui ouvris les portes de la splendide éternité ; tu daignas lui dire : « Sois mon fils par Jésus-
« Christ, et règne dans tous les siècles par lui-
« même ! »

« Éternel, ai-je osé prononcer tant de gloire ? Je m'effraye de mon audace, mais ta parole est sincère, tu l'as dit.

« Ah ! tu le sais, mon Dieu, si j'ai besoin d'autre béatitude que celle de t'aimer ? Abîmée devant toi, couverte du voile imposant de

cette nuit majestueuse, en présence de cette magnifique draperie d'étoiles, mes yeux répandent des larmes ; ils te réclament, Seigneur ; ils réclament ton cœur !

« Besoin auguste , besoin de mes vastes inquiétudes, tu es né de Dieu même, et la terre et toutes les idoles de la vie ne m'ont fait que rougir, que languir. Je sens ma céleste origine. Je les rejette loin de moi, ces honteuses entraves qui s'élèvent entre mon Créateur et moi ; non, je ne puis être l'esclave du péché, le vil agent du Prince des Ténèbres, l'ingrat ennemi de mon Dieu, de mon unique bienfaiteur ! Appelée à toi, mes yeux ont été dessillés ; j'ai vu avec horreur l'empire funeste des sens qui m'abrutissent, l'horrible empire des passions qui éloignent de toi.

« J'ai gémi dans la poussière comme gémit un être destiné pour de modestes vœux. Non, quoique fille de la Chute, je me sentais née pour la gloire, et la sombre nuit du péché et l'abîme où j'étais tombée, ainsi que tous mes frères,

m'arrachaient ces gémissements, et je regardais ce Ciel mon héritage, et je me voyais avilie par le délire qui avilit tous les hommes, celui du péché.

« Remplie dès lors de hautes félicités, je t'adorais, mon Dieu, et je t'adore ici. Je me jette dans ton cœur paternel ; je te conjure de me garder de moi-même, car je ne veux plus appartenir qu'à toi seul. Je résigne à tes pieds, ô mon Sauveur, cet empire, dont j'abusais, cet empire de ma misérable volonté. Ah ! que je sois à toi, Seigneur, dans tous les mondes !

Règne aussi, par moi : que ma langue proclame tes miracles ! que mes brûlantes larmes ramènent des cœurs égarés, comme était le mien ! Que ces accents apaisent les orages des passions et tonnent les vengeances à l'oreille de l'injustice ! Que cette faible voix réveille les morts, ceux qui vivent sans vivre, puisqu'ils ne te connaissent pas ! Que ces bras s'élèvent sans cesse vers toi, Seigneur, pour t'implorer pour mes frères ! Que ces mains se joignent pour des

ennemis ! Que cette bouche bénisse ceux qui me calomnient ! Que ce cœur soit plein de charité, puisqu'il doit être rétabli à ton image ! Que l'humilité y réside ! Que toutes les vertus l'ornent, puisqu'il doit devenir ton temple, et que, forte de toi, je puisse avec délices souffrir et mourir, en glorifiant ton saint nom et confessant le Verbe, ton fils unique, Jésus-Christ !

« La nuit avait disparu ; ainsi s'était éclipsée, dans une honteuse époque de ma vie, la pesante nuit du Doute, qui m'avait enveloppée. Je voyais se replier les voiles de la nuit, et, belle de virginale pureté, s'avancer l'Aurore, ramenant les voluptés du jeune matin. Elle toucha les cimes imposantes des montagnes et les revêtit des splendeurs de l'Orient ; elle toucha les antiques arbres et les teignit de radieuses clartés ; elle éveilla ce peuple d'oiseaux, qui, secouant d'allégresse son plumage, chanta l'hymne matinal. Elle ouvrit le calice des fleurs et dit à leurs parfums : « Montez vers l'Eternel ! » Elle alluma doucement la surface du lac, et le ciel s'y refléta.

« Foulant à mes pieds un tapis de mousse, je gagnais toujours les hauteurs, où se cachait, entre d'immenses sapins, un temple modeste. Cinq heures sonnèrent, et le soleil, longtemps levé ailleurs, posait ses premiers rayons sur le clocher, quand j'arrivais.

« Une grande quantité de monde s'était rendue à l'église, pour entendre l'apôtre, plein de Dieu, qui devait prêcher.

« Je ne trouvai plus de place, mais les portes du temple étant ouvertes, je m'assis à l'entrée, à l'ombre des hauts sapins. Bientôt parut le saint pasteur, et sa vue me remplit de respect. Mes regards se portèrent sur ces yeux, qui, remplis de génie, semblaient pénétrer dans les plus secrets replis du cœur ; sur ce front où se dessinaient les plus nobles vertus ; sur cette bouche qui n'avait jamais connu d'autre éloquence que celle qui vient de Dieu et ramène à la vertu.

« Je regardais cette noble et imposante figure, et je disais : « Quoi ! est-ce là aussi le fils de la

« chute ? Est-il, comme ses semblables, tribu-
« taire du péché ? Non, non, c'est l'Elu du Sei-
« gneur. Depuis longtemps aux pieds de la
« Croix, il a dépouillé ce qu'il avait de grossier
« et de terrestre. »

« Le plus profond silence régna dans l'assem-
blée. Sa parole se fit entendre et vint, au milieu
des plus vives émotions, attendrir mon âme. Je
ne puis rendre que quelques fragments de son
discours.

« Eternel, toi qui es, fus et seras ; Dieu des
« Alpes et de tout ce qui porte vie ! Qu'est-ce
« que l'homme, que tu penses à lui ? Que sont
« les fils de la poussière, que tu t'abaisse jus-
« qu'à eux ? Toi, qui engendres l'éternité et
« t'assieds sur d'innombrables soleils et te
« revêts d'une clarté qu'aucun œil ne peut sup-
« porter ! Eternel, qui sèmes les étoiles, plies
« les cieux comme un linceul, contiens les vas-
« tes mers que versa ta main ! Toi qui créas
« plus de voix pour te nommer leur père, que
« ne contiennent de grains de sable tous les

« rivages et tous les déserts ! toi, que célèbrent
« les innombrables légions célestes qui peu-
« plent les cieux ! toi, qui, d'une volonté, peux
« réunir plus de cœurs qui t'aiment, que l'anti-
« que Océan ne contient de gouttes d'eau ! toi,
« que loue et que proclame tout l'univers, et
« l'animal stupide, et le messager divin, qui
« vole d'un astre à l'autre et inscrit sur le sa-
« phir des cieux tes ordres sacrés ! »

« Regarde, ô Eternel, regarde l'audacieuse
« créature qui naquit hier et mourra demain,
« l'homme que tes mains pétrirent d'argile !

« Elle seule, cette créature rebelle et ingrate,
« repousse dans son orgueil le Maître des
« mondes et, se détournant de la miséricorde,
« dit : « Je ne veux pas de maître ! Je veux être
« moi-même l'artisan de mon bonheur et n'o-
« béir qu'à mes propres lois. » Elle seule,
« grand Dieu, se tait, quand tout chante tes
« hymnes, ou mêle à l'harmonie céleste les cris
« de la souffrance, les hurlements de la rage
« et des passions effrénées.

« O Dieu des miséricordes, nous avons tous
« péché et méritons d'être anéantis. Mais, Sei-
« gneur, ne nous accable point : nous connais-
« sons notre démente, notre profond avilisse-
« ment ; nous avons entendu ta parole nous
« dire : « Je ne veux pas la mort du pécheur ! »
« et ta bonté est venue nous calmer, comme le
« vent du soir rafraîchit la terre brûlée.

« Forts de ta promesse, nous t'invoquons ici
« pour tous : pour les insensés qui attirent tes
« vengeances, pour les faibles qui sont entraî-
« nés, pour les malheureux de tout genre ; pour
« les fils de la révolte, qui, sous l'étendard du
« crime, s'asseyent sur des tombeaux, afin de
« célébrer les fêtes de la vie, et environnés de la
« poussière de la mort, projettent des jours de
« délire, rêvent l'immortalité, et qui, se façon-
« nant un avenir au gré de leur audacieuse
« volonté, te font toi-même, Dieu fort, faible
« comme leurs idoles, et te dictent des lois d'a-
« près lesquelles tu devras les juger... Grand
« Dieu ! je m'arrête ! je frémis ! Grand Dieu ! je

« tremble de porter ce vêtement de chair et d'os,
« cette enseigne des plus hauts forfaits ; d'ha-
« biter cette fragile et coupable demeure, que
« loue à son gré le Prince des ténèbres pour s'y
« installer, pour aveugler ceux dont tu ne veux
« pas cesser d'être le père, et pour acheter lâche-
« ment, le péché à la main, les vils esclaves de
« l'orgueil et des sens.

« Grand Dieu ! je me sens pâlir et mon cœur
« frémit d'indignation ! Grand Dieu ! qui ne
« s'épouvanterait d'être homme ? Partout mes
« yeux n'ont vu que le crime à la solde du
« crime ; partout les accents du désespoir ont
« frappé mon oreille, et les fils du trouble et
« des forfaits se sont assis partout, soit qu'om-
« bragés par un dais de pourpre, ils comman-
« dent, soit que, cachés par la foule, ils sèment
« l'horrible semence du crime et font arroser la
« terre de sang et de larmes.

« Est-ce ainsi, ô Eternel, que l'homme sortit
« de tes mains ? Voulais-tu mêler, à la sublime
« mélodie de l'amour, aux voix enchanteresses

« de l'harmonie, ces cris féroces, ces blas-
« phèmes affreux, ces hurlements de désespoir,
« ces sombres voix de la mort ? Non, non, tu
« ne le voulais pas.

« Lucifer, que l'orgueil égara, et qui, le pre-
« mier, enfanta l'horrible pensée de l'égoïsme et
« de l'indépendance, exhala son souffle corrup-
« teur et envenima la créature. Sa voix infer-
« nale intercepta dans le cœur du premier
« homme les rayons de la lumière ; celui-ci
« détourna un instant sa tête coupable de ton
« sein paternel, et les ténèbres l'environnèrent,
« et la divinité s'éclipsa ; le matériel de la vie
« gagna le dessus, et le fils de la liberté devint
« l'esclave des sens.

« Et toi, ô mon Dieu, toi, source du plus
« tendre amour, déjà ta pitié avait pensé à un
« Sauveur, et ta miséricorde le laissa frapper
« par la mort ; car que deviendrait-il, le pé-
« cheur, sans la mort ? Il croîtrait pour surpas-
« ser Satan même. Ne le savons-nous pas
« combien on cultive la triste nécessité du vice,

« et jusqu'à quel point de raffinement parvien-
« nent les sens ?

« Il fallait donc mourir pour revivre ; il fallait
« quitter la demeure des sens, pour entrer dans
« une plus radieuse vie ; mais, pour cela, il fal-
« lait un Sauveur qui, en satisfaisant à la jus-
« tice de Dieu, nous ouvrît les voies de la récon-
« ciliation, de la régénération et de la vraie
« vie ! »

La baronne de Krudener avait peut-être la ferme intention de suspendre l'œuvre de son apostolat et de se tenir renfermée dans le mystère de son intérieur, qui s'était augmenté de plusieurs disciples, entre autres de M. de la Chenalle, professeur à l'Université de Bâle, lequel avait quitté sa chaire de philosophie pour se dévouer uniquement, disait-il, à la cause de la religion et de l'humanité. Mais les pauvres qui faisaient le cortège ordinaire de la prophétesse, affluèrent de toutes parts dans la localité qu'elle habitait et sollicitèrent ses aumônes en

même temps que ses prédications. Elle eut la généreuse faiblesse de paraître au milieu d'eux et de prononcer un discours.

C'en fut assez pour qu'elle reçût, des magistrats de Lucerne, l'ordre de quitter immédiatement le canton. Elle n'attendit pas qu'on vînt l'expulser de sa maison, et elle s'en alla, de village en village, toujours suivie d'une foule de mendiants chantant ses louanges et maudissant les Autorités suisses, qui ne lui permettaient pas de s'arrêter plus d'un jour dans le même endroit.

On adressait, de Constance, le 8 août, au *Journal des Débats*, une correspondance qui semble émanée de la plume d'un ami : « Il paraît qu'on a aussi refusé à M^{me} de Krudener la permission de séjourner dans le doyenné de Wurtemberg. Après avoir prêché les juifs de Guillingen et de Randegg, qu'elle appelle le *peuple de Dieu par excellence*, elle est arrivée ici, ne pouvant y rester plus de vingt-quatre heures; elle s'est rendue, le 1^{er}, à Houb, dans le

canton de Thurgovie; elle y attend encore la réponse du Gouvernement de Saint-Gall, auquel elle a demandé d'établir sa chaire dans le canton.

« En attendant, les missionnaires prêchent à Houb, tantôt par les fenêtres, tantôt en pleine campagne : ils appellent la baronne la *Prophétesse*. Elle-même prêche avec tout l'enthousiasme d'une âme ardente et fanatique. Les sujets de ses discours favoris sont la nécessité de la foi, la doctrine primitive de Jésus-Christ, épurée de toutes les doctrines qu'y ont mêlées les hommes, la réunion de toutes les communions chrétiennes, la pénitence, les malheurs de l'époque actuelle, la crainte de plus grands maux à venir, etc.

« Elle fait distribuer, tous les jours, du pain et quelques centaines de soupes économiques. Ses adhérents les reçoivent à genoux, comme un don de Dieu. Sa suite ordinaire se compose d'une quarantaine d'individus, parmi lesquels on remarque sa fille, M^{me} de Berckheim, deux

ministres protestants, et une femme boiteuse qui lui a apporté une dot de dix mille florins. Ses adhérents ont coutume de dire : *Nous n'appelons personne, mais ceux qui sont élus de Dieu nous suivront.* »

Toutes les correspondances relatives à M^{me} de Krudener et adressées aux journaux de Paris n'étaient pas aussi bienveillantes.

On lisait, par exemple, peu de jours après, dans la *Quotidienne* : « M^{me} de Krudener a fini par inspirer une certaine curiosité, et quelques journaux ont publié des détails qui ne sont pas tout à fait exacts sur son départ de la Suisse ; en voici qui sont de bonne source :
« Ayant été invitée à quitter Schaffhouse et son
« territoire, on crut qu'elle suivrait la rive
« gauche du Rhin, pour prolonger son séjour
« en Suisse, et répondre aux vœux de ses sectaires ; mais, le 29 juillet, elle arriva à pied à
« Randegg, et demanda un lit, pour elle, au
« château ; sa suite logea à l'auberge.

« Le bailli de Radolphzell, instruit de son

« arrivée, lui fit signifier, au milieu de la nuit,
« ainsi qu'à toute sa suite, d'avoir à partir dès
« le matin. En se levant, M^{me} de Krudener fit
« un beau discours, et, pour rendre la scène
« plus touchante et produire plus d'effet, elle
« prit une baguette enveloppée d'une manière
« mystérieuse, fit mettre tout le monde à ge-
« noux, se promena solennellement dans la
« chambre, et prédit trois fois malheur à un
« monde corrompu et impénitent. La curiosité
« avait attiré des juifs ; elle les prêcha sur l'en-
« durcissement de leur cœur, sur leur cupidité ;
« mais son éloquence ne parut pas les persua-
« der.

« Au surplus, beaucoup de gens étaient arri-
« vés, pendant la nuit, à pied et en voiture :
« Randegg ressemblait à un pèlerinage. La pro-
« cession se mit lentement en marche, et l'on
« pensait qu'elle allait se diriger vers Hohgent-
« wiel ou Stockach, mais M^{me} de Krudener fit
« prendre la route de Radolphzell, où elle arriva
« à dix heures du soir.

« Qu'on juge de l'embarras du bailli ! Il se
« transporta sur-le-champ chez elle , et lui
« demanda où elle voulait enfin aller avec toute
« sa procession. La conversation dura un quart
« d'heure, fut très animée, et le bailli lui signifia
« ses ordres.

« Le lendemain, de grand matin, les auberges
« étaient déjà pleines ; on venait pour l'en-
« tendre prêcher. Elle se plaignit, dans son
« sermon, des persécutions qu'elle endurait ;
« elle parla de la dureté du cœur, des sugges-
« tions de Satan , etc. ; elle lança quelques
« traits contre le bailli. On empêchait, dit-elle,
« le peuple religieux de venir à elle, et l'on
« arrêtait le cours de ses aumônes. Cependant
« elle engagea ses auditeurs, avant son départ,
« de demander au Ciel que le cœur du bailli
« s'attendrît pour les pauvres.

« Elle fit remettre deux écus neufs à l'admi-
« nistrateur de la paroisse, et manqua de faire
« piller sa maison, parce que les pauvres s'ima-
« ginèrent qu'il avait reçu cent louis. Elle prit

« le chemin de Constance, ou d'autres avenues l'attendaient. »

Poursuivie, traquée de canton en canton, de village en village, par les autorités, les gendarmes et la police, M^{me} de Krudener, qui avait espéré pouvoir se reposer à Schaffhouse, pendant quelques jours, apprit, dans cette ville, que sa liberté serait menacée si elle ne se hâtait de quitter définitivement la Suisse. Elle se décida enfin à subir cette espèce d'exil, car elle regardait la Suisse comme une seconde patrie ; elle y avait des amis dévoués ; elle croyait y trouver un peuple préparé à recevoir sa parole.

Au moment de monter en voiture, avec sa fille, elle alla visiter la chute du Rhin, et, tout émue de ce grand spectacle, elle laissa les lignes suivantes, comme une dernière trace de son passage, dans le registre où les étrangers ont l'usage d'inscrire leurs noms.

« L'âme attristée par le triomphe du mal, par l'aridité des cœurs de ceux que Dieu a placés sur la terre pour protéger les faibles et les pauvres,

les yeux effrayés de la décadence du monde moral, M^{me} de Krudener a regardé la chute du Rhin ; M^{me} de Krudener avait l'âme pleine de terreurs et de sombres pressentiments, mais sa prière ne désespérait pas du salut des hommes : elle élevait ses forces vers son Dieu, vers ce Dieu qui fut aussi persécuté. Errante, abandonnée à la Providence, elle quitte la Suisse, en priant ! »

On raconte qu'en feuilletant le registre, elle aperçut le nom de l'empereur Alexandre, qui, deux ans avant elle, avait laissé ce souvenir de son passage à Schaffhouse : elle poussa un soupir, leva les yeux au ciel, et, avec la plume qu'elle tenait encore, écrivit au-dessous du nom de l'empereur : *Antechrist*.

Mais son rôle de prophétesse était fini ; tous les Etats de l'Europe la rejetaient du côté de la Russie ; elle s'achemina lentement, tristement, à travers l'Allemagne, pour rentrer dans sa patrie, où elle arriva presque *incognito*, au mois de mars 1818.

Elle trouva, sur son chemin, un ordre de

l'empereur qui lui défendait de reparaître à Saint-Pétersbourg, et elle apprit que ses deux apôtres, Empeytas et Kellner, avaient été internés à la frontière russe.

Elle se confina dans une de ses terres de Riga, où elle vécut, retirée du monde, durant plusieurs années : elle n'avait d'autre passe-temps que de prêcher quelquefois devant des frères moraves, qu'elle avait laissés s'établir sur son domaine. Elle prophétisait encore, mais ses prophéties n'arrivaient plus aux oreilles des souverains de l'Europe.

Enfin elle avait obtenu de l'empereur la permission de se transporter en Crimée, afin d'y fonder une maison de correction chrétienne pour les criminels et les pécheurs : c'est là qu'elle mourut, le 25 novembre 1824, à l'âge de cinquante-huit ans.

« Chère sœur en Christ, dit-elle à une femme supérieure, la princesse Anna Galitzine, qui l'assistait à son lit de mort avec une bonté angélique, je désire être enterrée avec le bracelet que

je porte toujours à mon bras. Ce bracelet renferme le mauvais œil de l'empereur Alexandre ; je ne veux pas que ce mauvais œil puisse nuire à personne, après moi..... »

Un sanglot entrecoupa sa voix expirante ; elle fit un signe de croix et murmura cette prière :

« O mon Dieu ! je pardonne à mes ennemis et à mes persécuteurs, comme tu pardonnais, sur la Croix, aux Juifs qui t'avaient crucifié. »

La mort de M^{me} de Krudener ne précéda que d'un an celle de l'empereur Alexandre, qui ne l'avait pas oubliée et qui se repentait peut-être d'avoir été injuste et cruel à l'égard d'une amie si fidèle et si dévouée.

Ce fut au mois de septembre 1825 que l'empereur, malade et obéissant à une sorte de pressentiment irrésistible, fit le fatal voyage de Taganrog, qui fut le mystérieux épilogue de son glorieux règne. Nous empruntons à notre *Histoire de l'empereur Nicolas I^{er}* les détails suivants qui n'ont pas été publiés ailleurs.

L'empereur avait projeté une excursion en Crimée, sans en rien dire à personne. Il voulait aller prier sur la tombe de M^{me} de Krudener, qui était morte à Karassou-Bazar, au mois de novembre 1824. Il voulait aussi interroger la princesse Anna Galitzine, qui habitait Kouréis et qui avait recueilli les dernières paroles de la prophétesse, à son lit de mort.

Il partit donc de Taganrog, le 1^{er} novembre, avec une suite nombreuse, qu'il quitta en route pour se rendre à cheval au magnifique château que le comte Woronzoff avait fait bâtir sur le bord de la mer, près du village d'Aloupka. Là, il déclara qu'il irait seul chez la princesse Galitzine, qui avait fondé une colonie agricole dans la montagne et qui y demeurait au milieu de ses colons suisses et allemands. On s'étonna de son projet; on lui adressa des objections, on lui dit qu'une fièvre pernicieuse sévissait, en ce moment, sur les terres de la princesse. Il n'écouta rien et ne voulut prendre, pour compagnon de voyage, qu'un domestique qui lui

montrerait le chemin. La princesse Anna Galitzine, qu'il avait prévenue de sa visite, le reçut à Kouréis, dans la retraite isolée qu'elle habitait depuis deux ans, et où elle se proposait de passer sa vie dans la pratique d'une religion mystérieuse assez semblable au quiétisme de madame Guyon. Ils restèrent enfermés ensemble pendant plusieurs heures : la princesse lui parla longuement de M^{me} de Krudener, lui rapporta les paroles suprêmes de cette illuminée, et lui remit des papiers qu'elle avait laissés, sous pli cacheté, à l'adresse de l'empereur. M^{me} de Krudener était morte à Karazzou-Bazar et y avait été inhumée. Alexandre avait fait vœu d'aller prier sur cette tombe : il y alla, malgré la longue distance qu'il avait à parcourir.

Il arriva, le soir, *incognito*, dans cette petite ville tartare, sous la conduite d'un indigène que la princesse Galitzine avait chargé de le conduire ; il se fit ouvrir l'église et montrer l'endroit où reposait son ancienne amie : il resta une heure en prière dans cette église froide et

humide. Au sortir de là, il ressentit un premier mouvement de fièvre, que l'émotion avait pu provoquer ; il se remit en route néanmoins, en proie à une pénible agitation nerveuse, et il chevaucha une partie de la nuit, au clair de lune. Il dut s'arrêter, épuisé de fatigue et de besoin, dans la cabane d'un montagnard, où il ne trouva pour toute nourriture que des fruits, du riz et du pain de seigle.

Il était trop agité pour pouvoir dormir : il se leva de bonne heure et s'empessa de revenir à Kouréis chez la princesse Galitzine, avec laquelle il eut encore un long et secret entretien. On devine que M^{me} de Krudener en fut le principal objet.

La fièvre ne le quitta plus ; de retour à Taganrog, le 17 novembre, il fut forcé de s'aliter, et après treize jours d'agonie, il mourut, le 1^{er} décembre, en murmurant le nom de M^{me} de Krudener.

PENSÉES

DE

MADAME DE KRUDENER

PENSÉES

DE

MADAME DE KRUDENER

I

Sur le rocher stérile abandonné de la Nature, tout est mort, tout est froid, comme le cœur de l'incrédule.

II

Ce saint avait été homme ; il était resté homme : il avait souffert ; il avait jeté loin de lui les désirs de ce monde, après les avoir combattus avec courage ; il s'était fait dans son cœur une solitude où il vivait avec Dieu.

III

Comme je me parais petit à moi-même, au milieu de cette enceinte consacrée aux plus sublimes vertus ! Les pensées de l'amour me semblent un délit, ici où tous les sens sont enchaînés.

IV

L'amour s'accroît de ces magiques liens dont l'enlacent la pudeur et la pureté morale.

V

Le Ciel, pour dédommager les femmes des injustices des hommes, leur donna la faculté d'aimer mieux.

VI

L'amour le plus infortuné, en présence de l'objet aimé, est bien moins malheureux : il s'enveloppe de cette magie de la présence ; ses souffrances ont du charme : elles sont remarquées.

VII

Je souffrirai, sans me plaindre, la peine dont je fus l'artisan et que j'aime, quoiqu'elle me tue ; je souffrirai, mais je dormirai ensuite.

VIII

Les récompenses ni les punitions de l'autre vie ne peuvent exister sans souvenirs.

IX

Nous ne savons nous inquiéter, que pour ce qui ne mérite pas nos soucis.

X

Les larmes de la jeunesse sont une rosée du printemps qui s'évapore et embellit la fleur qu'elle a visitée, mais les chagrins de la vieillesse sont comme la sombre tempête de l'automne qui abat les feuilles et dévaste l'arbre lui-même.

XI

Les goûts charment la vie et les passions la détruisent.

XII

Un de nos hommes les plus étonnants, les plus excellents, Shwedenborg, croyait que des êtres qui s'étaient bien aimés ici-bas se confondaient après leur mort et ne formaient ensemble qu'un ange : c'est une belle idée.

XIII

Il ne faut pas s'abandonner à ces rêves qui préparent à l'amour et ôtent la force de le combattre.

XIV

L'amour, sous mille formes, enchante nos jours. Nous aimons, en ouvrant les yeux à la lumière, et nous donnons toute notre âme d'abord à une mère, ensuite à une amie, toujours aux malheureux ; ainsi, de plaisirs en plaisirs,

nous arrivons à l'enchantement d'un autre amour, et tout cela n'a fait que nous apprendre mieux le devoir pour lequel nous fûmes créées.

XV

L'univers entier n'est pas assez vaste pour les hommes : ils y portent leurs désirs inquiets, ils veulent le remplir de leur nom ; ils fatiguent leurs jours ; ils prodiguent leur vie : elle est toujours hors d'eux-mêmes.

XVI

Les hommes appellent romanesques ces âmes plus richement douées, qui ne veulent vivre que de ce qui honore la vie, et l'exaltation ne leur paraît qu'une fièvre dangereuse, tandis qu'elle n'est qu'une révélation faite aux âmes plus distinguées, une étincelle divine qui éclaire ce qui est obscur et caché pour le vulgaire, un sentiment exquis des plus hautes beautés, qui rend l'âme plus heureuse en la rendant meilleure.

XVII

Sont-ils plus heureux ces hommes devant lesquels la vie se retire comme un débiteur insolvable qui n'a rien acquitté?

XVIII

Quelle douce immortalité que celle qui commence déjà ici-bas dans le cœur de ceux qui nous regrettent !

XIX

Les âmes froides n'ont que les jouissances de l'amour-propre.

XX

Une très grande sensibilité empêche d'avoir une attention continuelle sur soi-même.

XXI

Il n'y a plus rien de naturel aux yeux de certaines gens, que ce qui nous éloigne de la nature.

XXII

Pour faire naître ces grandes et profondes émotions qui nous viennent du Ciel, il faut trouver sur la terre ces âmes ardentes et rares qui ont reçu la douce et peut-être la funeste puissance d'aimer.

XXIII

L'aurore répond du soleil ; ainsi le pressentiment répond de l'amitié.

XXIV

Laissons la douleur à celui pour qui la vie est tout et qui n'est pas initié dans les mystères de la mort.

XXV

La mort elle-même n'est qu'une illusion ; c'est une nouvelle vie cachée sous la destruction.

XXVI

Nous pensons que le Père de tous les hommes peut être invoqué partout, et là où nous trou-

vons nos semblables, nous mêlons nos prières, notre reconnaissance : la même miséricorde n'existe-t-elle pas pour tous ceux qui ont les mêmes misères ?

XXVII

Dieu donna à la terre la vertu, pour qu'elle nous fît penser à lui.

XXVIII

Le bonheur a des repos où l'âme jouit d'elle-même ; où elle note, pour ainsi dire, ses sensations et les met en réserve pour l'avenir.

XXIX

C'est en vain qu'on cherche le bonheur ailleurs que dans la piété, dans la touchante bonté, dans les affections vives et pures, enfin dans tout ce que le grand monde appelle exaltation ou folie.

XXX

La beauté n'est vraiment irrésistible, qu'en

nous expliquant quelque chose de moins passer qu'elle ; il faut que l'âme la retrouve, quand les sens l'ont assez aperçue.

XXXI

Il y a des âmes passionnées pour le bien, qui aiment, parce qu'elles vivent, et qui ne vivent que par la vertu.

XXXII

La solitude de la Nature nous aide toujours à tirer de notre âme quelque chose de satisfaisant, tandis que celle du monde nous fait voir une foule d'objets qui nous empêchent d'être à nous et ne nous donnent rien.

XXXIII

La solitude des fêtes est si aride !

XXXIV

Il me semble qu'une belle nuit a toujours mille secrets à dire aux âmes sérieuses et tendres.

XXXV

Le passé est pour moi comme une toile rembrunie, attendant un beau tableau qui n'en ressortira que davantage.

XXXVI

Les petites passions commencent par effacer ces traits primitifs de candeur et de bonté, que nous aimons à voir dans les enfants.

XXXVII

La vanité soumet tout à une convenance générale : il faut que tout prenne ses couleurs. La crainte du ridicule ôte à la voix ses plus aimables inflexions, paralyse jusqu'au regard, déforme le langage, et impose son despotisme à toutes les impressions de l'âme.

XXXVIII

L'indifférence sur le bien est la plus dangereuse des immoralités.

XXXIX

Les grandes fautes seules épouvantent, parce qu'elles effraient la conscience, mais on ne daigne pas seulement s'occuper des torts qui reviennent sans cesse, qui attaquent sans cesse le repos, la considération, le bonheur de ceux avec qui l'on vit, et qui troublent par là journellement la société.

XL

L'honneur, cette fière et délicate production de la vertu, l'honneur garde les avenues du cœur et repousse les actions viles et basses, comme l'instinct naturel repousse les actions atroces.

XLI

Il existe peu de méchants : ceux qui ne sont pas retenus par la conscience, le sont par la société.

XLII

Tous ceux qui vivent dans le grand monde finissent par se détester les uns et les autres, et

meurent presque toujours en calomniant la vie.

XLIII

Le grand monde, cette classe que l'ambition, les grandeurs et la richesse séparent tant du reste de l'humanité, le grand monde me paraît une arène hérissée de lances, où à chaque pas on craint d'être blessé : la défiance, l'égoïsme, et l'amour-propre, ces ennemis nés de tout ce qui est grand et beau, veillent à l'entrée de cette arène et y donnent des lois, qui étouffent ces mouvements généreux et aimables, par lesquels l'âme s'élève, devient meilleure, et par conséquent plus heureuse.

XLIV

J'aurais voulu respirer quelque chose de la tranquillité de cet enfant. Qu'ils sont beaux ces êtres qui n'ont rien deviné ! Que j'aime ces yeux, où dort encore l'avenir avec ses tristes inquiétudes !

XLV

Le bonheur est une chose sacrée.

XLVI

Il est bizarre que la maladie ne m'effraie pas, et que ses effets me fassent reculer d'effroi.

XLVII

Ces hommes qui regardent comme chimérique le bonheur composé de sentiments purs, me voyaient comme un triste reproche qui importune : ils m'auraient pardonné des vices, ils ne me pardonnaient pas de ne point attacher de prix à ce qu'ils appréciaient tant.

XLVIII

O Valérie ! si mes lèvres, flétries par une consumante ardeur, osaient approcher des tiennes ; si ces larmes rares, passionnées, qui contiennent mes longues douleurs, étaient changées en larmes voluptueuses et tombaient

sur tes paupières ; si nos cœurs, l'un sur l'autre, se répondaient tumultueusement ; je le sens, en expirant de félicité, le cri du désespoir se mêlerait à la voix des délices, et la hideuse figure de la mort se placerait auprès de la vision des anges !

XLIX

O mon Dieu ! toi, qui es toute bonté, tu me donneras une goutte de cette félicité pure et divine, dont tu tiens un océan dans tes mains ?

L

Le soleil descend à l'horizon, abandonnant la terre et s'éteignant au milieu des vagues, comme la vie de l'homme qui s'éteint, qui paraît tomber dans l'abyme des ténèbres, pour en ressortir plus belle et plus brillante.

LI

Quel est donc ce fonds intarissable de bonheur, qui se trouve dans l'homme dont le cœur est resté près de la nature ?

LII

Les hommes sont si petits, et pourtant ils regrettent tant de choses comme au-dessous d'eux ! Dieu est si grand, et rien ne se perd devant lui !

LIII

Il faut que l'homme achète l'expérience : il n'en voudrait pas autrement ; il faut qu'elle soit payée, pour qu'elle lui appartienne.

LIV

La multitude oisive, toujours occupée de ses plaisirs, est encore avide de pénétrer chaque secret et ne pardonne pas qu'on se sépare d'elle.

LV

Errant comme Œdipe, je ne cherche, comme lui, qu'un tombeau : il faut si peu de place pour cela !

LVI

La religion a raison de défendre d'aimer un

seul objet plus que le Ciel, plus que la vie, plus que tout.

LVII

Sur le froid rivage de la vie écoulée, au bord de ce sombre passage qu'il faut que chacun franchisse, que reste-t-il à celui qui n'a rien cru ? En vain son regard se tourne vers le passé : il ne peut plus le recommencer ; il n'a pas non plus ces ailes merveilleuses de l'espérance, qui le portent vers l'avenir.

LVIII

Comme elle m'a consolé, cette Nature si sublime ! Semblable à la religion, elle a des secrets qu'elle ne dit qu'aux grandes douleurs.

LIX

Je me figurais la gloire comme l'amour, s'agrandissant de tout ce qui est beau et portant en elle tout ce qui est grand.

LX

Qu'a de commun la gloire avec la petite ambition de la foule, avec cette misérable prétention de se croire quelque chose, parce qu'on s'agite ?

LXI

L'amour s'occupe du bonheur d'un seul objet.

LXII

Il est des âmes susceptibles de se jeter tout entières dans une seule pensée : elles ont le privilège d'être plus heureuses ou plus misérables.

LXIII

J'ai pensé souvent que les hommes passaient à travers l'amour, comme à travers les années de leur jeunesse ; qu'ils l'oubliaient, comme on oublie une fête, et qu'un autre amour, celui de l'ambition auquel on donne le nom de gloire, occupait l'âme tout entière.

LXIV

Nos douleurs sont écrites sur le sable, et le vent du printemps ne trouve plus les traces de l'automne.

LXV

Je suis comme les sources cachées et ignorées, qui ne désaltéreront personne et qui ne donneront que de la mélancolie.

LXVI

Les années de mon avenir s'entassent, comme des rochers, les unes sur les autres, sans que les ailes de l'espérance et de l'imagination puissent aller au delà.

LXVII

N'est-ce donc pas un bonheur de mourir jeune, doué de toutes les puissances du cœur; de rapporter tout à l'éternité, avant que tout soit flétri ?

LXVIII

Chacun de mes jours tombe derrière moi, comme les feuilles qui tombent vers la fin de l'automne.

LXIX

Ce qui marque surtout le rang, ce n'est ni l'or ni le luxe, c'est une certaine élégance dans les manières, quelque chose de calme, de naturellement noble, sans calcul et sans effort, qui met chacun à sa place et reste toujours à la sienne.

LXX

Que le vulgaire se plaigne des illusions détruites : il existe, pour l'homme supérieur, une réalité constante, et je ris, quand je vois cette multitude dégradée vouloir des biens qu'elle ne sait pas donner et dont le poids seul l'écraserait.

LXXI

C'est de nous-mêmes que nous devons tirer notre bonheur.

LXXII

Si nous connaissions la vie, nous verrions qu'en nous en rendant dignes, elle n'est pas un don funeste, un fruit amer sous une écorce douce et brûlante.

LXXIII

Il semble qu'un ouragan ait passé au dedans de moi et y ait tout dévasté, et l'amour, qui crée des enchantements, n'a laissé, après lui, pour moi, qu'un désert.

LXXIV

Il n'est pas bon de se retirer devant la vie, comme devant un ennemi avec lequel nous daignons également et de nous battre et de nous réconcilier.

LXXV

L'ennui place dans une vaste uniformité tous les instants, comme tous les objets.

LXXVI

Qu'il est difficile de manier les douleurs de l'âme ! Par combien de chemins on y arrive, quand on croit être loin de la blesser !

APPENDICE

Nous avons retrouvé, pendant l'impression de ce livre, deux pièces très singulières, improvisées et écrites par M^{me} de Krudener, lorsqu'elle résidait à Paris en 1815. L'une est une invocation à Dieu, qu'elle met dans la bouche de l'empereur Alexandre, après avoir arrêté son attention sur un passage des Prophéties d'Isaïe; l'autre est un petit discours sur les Psaumes, qu'elle adresse aux personnes qui venaient prier avec elle dans son salon du faubourg S^t Honoré.

I

« Il va éclater sur tous les grands et hauts cèdres du Liban, sur tous les chênes du Basan, sur toutes les montagnes et sur toutes les collines les plus élevées, sur toutes les tours les plus hautes, sur toutes les murailles les plus fortes. » ISAÏE, II, 13.

« Arrête, Seigneur, encore un instant, la foudre de ta justice ! Eternel, Dieu d'Abraham, arrête !

C'est un cèdre qui ose t'invoquer. Oh ! ne le brise point dans ta colère, ne le réduis point en poussière par tes foudres ! Seigneur, que, lui, aussi, te glorifie ! Permits que le soleil de ta miséricorde dessèche les racines, que dans son orgueil il étendait si loin, s'appuyant sur elles pour braver les orages ! Que ce soleil, Seigneur, en l'échauffant, en le brûlant, lui ôte sa propre force ! Que ce cèdre, enflammé de ton amour, tombe aux pieds de la Croix ! Qu'il se brise, Seigneur, de douleur de t'avoir méconnu ! Qu'il ait horreur de l'ombre qu'au loin il avait projetée ! Que, desséché par la force de ton amour, il donne place, à travers tout son être, à ta lumière ! Que, couché, il se trouve encore trop haut et trop grand ! Qu'il te glorifie dans sa bassesse ! Qu'il te bénisse, qu'il te supplie pour les cèdres ses frères ! Qu'il les engage, qu'il les entraîne à tomber avec lui, à prosterner leurs fronts dans la poussière, à pleurer leur fatale hauteur, à désirer la petitesse, l'humanité, qui seule peut leur attirer les rayons de ta grâce ! Eternel, ne rejette point mes prières, ne te rappelle point, dans ta colère, que j'étais un géant ! O Dieu, je n'ose t'approcher que couvert du sang de ton Fils, le Fils de ton amour ! Daigne me cacher dans ses

plaies sanglantes, pour t'offrir ma prière. Grâce, grâce pour moi et les cèdres, mes frères ! »

On comprend que si Alexandre I^{er} est ici le cèdre géant, les cèdres ses frères sont les souverains alliés, les membres de la Sainte Alliance des rois.

II

Sur les Psaumes.

« Ayez un cœur vrai, aimant, susceptible d'aimer tout ce qui est beau. Demandez-le à Dieu, et il vous donnera de l'admirer dans ses ouvrages : de la créature, vous vous reporterez au Créateur, et votre étude des Psaumes du Roi-Prophète vous amènera à l'adoration du Roi des Rois.

« Suivons David, quand, entouré d'ennemis et abandonné par ses amis, il a recours à son Dieu : quand il se venge par des bienfaits et se calme en pardonnant. Suivons-le, quand, abattu par d'affreux remords, séduit par le péché, couvert de deuil et de poussière, il gémît sur le roc, où sa voix déchirante s'accuse devant son Dieu, qui abhorre le mal ! Oh ! qui peut peindre la profonde douleur de son regard ? Qui peut sentir l'amertume du déchire-

ment de son cœur ? Il frappe cette poitrine que ravage la plus dévorante peine, jusqu'à ce qu'enfin, certain d'avoir obtenu le pardon et le cœur de son Dieu, duquel dépend toute sa félicité, il triomphe dans la douleur et chante des cantiques d'allégresse.

« Oh ! qui n'aimerait cette âme orageuse et tendre, si remplie de fier courage, d'intrépide valeur, d'audace pour le Grand, d'enthousiasme pour le Beau, et que désarme un regard, que ramène un sourire ?

« Aimez, mes enfants, aimez ce qu'il y a de beau ; suivez cette voie, et qu'elle vous mène peu à peu sur les traces de cette Beauté, de cette Grandeur, de cet Amour, dont l'homme n'est qu'une si faible image. Apprenez avec une sainte ferveur ces Psaumes magnifiques, ces leçons augustes de tous les siècles. C'est alors que vous adorerez, avec tous les âges et avec la Nature entière, le Dieu de David, qui fut le plus illustre d'entre tous les hommes, car de lui devait venir le Messie ; de sa race, devait naître l'Homme-Dieu, le rédempteur de tous les hommes, et le salut de tout ce qui respire. »

III

Nous n'avons pas parlé, dans notre Étude, de la fille aînée de M^{me} de Krudener, une des plus ardentes et des plus infatigables prosélytes de sa mère. C'est d'elle que la vieille princesse Anna Galitzine, amie de la mère et de la fille, disait dans une lettre datée de 1831 : « Juliette ! oh ! quel cœur que celui-là ! Quelle âme précieuse aux yeux du Seigneur ! Vio'ette bien cachée, bien inaperçue aux yeux du monde, mais dont le parfum monte sans cesse vers le Très-Haut. » Juliette de Krudener, mariée au comte de Berckheim, ministre plénipotentiaire de Russie en Allemagne, était restée plus souvent auprès de sa mère qu'auprès de son mari. Elle avait déjà pris part aux prédications religieuses de M^{me} de Krudener en Suisse et en Allemagne ; elle les continua seule, lorsque sa mère, affectée d'une maladie du larynx, se vit hors d'état de les poursuivre elle-même. Ce fut une sorte d'apostolat qu'elle exerça, pendant

plusieurs années, sous les yeux de la fondatrice de cette nouvelle religion du Quiétisme et de l'Amour divin.

M^{me} de Krudener étant tombée plus gravement malade, en 1822, d'une laryngite chronique, que les médecins de S^t Pétersbourg déclarèrent incurable sous la funeste influence du climat de la Russie, la princesse Anna Galitzine, qui était devenue une des plus fidèles néophytes de cette pieuse illuminée, résolut de la transporter en Crimée, où elle espérait lui rendre la santé, ou du moins prolonger son existence, grâce à l'action bienfaisante d'une température égale et tempérée. Mais M^{me} de Krudener, toujours alitée, dans un état déplorable d'affaiblissement progressif, était incapable de supporter les fatigues d'un si long voyage, en voiture de poste, même à petites journées. La princesse imagina de faire ce voyage en bateau, sans tenir compte du temps qu'il demanderait pour descendre ou remonter les fleuves qui traversent l'empire russe, sur un espace de plus de douze cents

lieues, depuis la Newa jusqu'à la Mer Noire. Ce voyage ne dura pas moins de six mois, et M^{me} de Krudener arriva enfin, plus faible encore qu'à son départ, dans la colonie que la princesse Anna Galitzine avait créée sur la Côte méridionale de la Crimée.

On put croire, d'abord, que M^{me} de Krudener allait reprendre ses forces et que sa guérison ne serait qu'une affaire de temps. Elle se sentait renaître, et elle se flattait déjà de propager sa religion parmi les colons suisses et allemands qui cultivaient l'immense domaine de la princesse Anna Galitzine; elle essaya de les prêcher et de les convertir, lorsqu'elle eut recouvré la parole qu'elle avait à peu près perdue depuis les premières atteintes de sa maladie. Sa fille, M^{me} de Berckheim, était là pour la seconder et pour la suppléer; la princesse Anna Galitzine lui venait aussi en aide. Une église avait été bâtie à Kouréis, près de la résidence de la princesse, et M^{me} de Krudener se promettait d'y parler souvent en chaire pour enseigner sa reli-

gion aux habitants du pays. Mais elle était frappée à mort, et après avoir languï, plus d'un an, dans la maison de son amie, elle alla prendre possession, dans son tombeau, de l'église de Karassou-Bazar.

M^{me} de Berckheim remplaça sa mère auprès de la princesse Anna Galitzine, qui ne pouvait plus se passer d'elle et qui la garda dix-sept ans à ses côtés, sans lui permettre de retourner en Europe. Elle l'appelait son *bon moi* et la regardait aussi comme une partie, vivante et pensante, d'elle-même. Mais, en 1835, le comte de Berckheim, se voyant atteint d'une maladie aiguë, réclama les soins de sa femme, qui partit pour assister à ses derniers moments. La princesse Anna Galitzine ne pouvait supporter l'absence de son *bon moi* ; elle pressait depuis longtemps une grande dame polonaise, la comtesse C., qui avait éprouvé de grands malheurs, de venir se fixer près d'elle à Kouréis. M^{me} la comtesse C. avait connu intimement M^{me} de Krudener et lui conservait un souvenir

de pieuse vénération. La princesse Anna Galitzine redoubla d'instances, et voici une des lettres qu'elle écrivit à cette dame polonaise, dans le but de la décider à quitter le monde pour se consacrer à Dieu et à la religion de M^{me} de Krudener :

« Le baron de Berckheim est mort à la suite d'une maladie aiguë. Mon *bon moi* m'a quittée pour le soigner. Depuis dix-sept ans, c'est la première fois que nous nous séparons ! Je suis donc plus que seule ; je suis triste, inquiète, et même très souffrante. En voilà assez pour vous attendre et pour obtenir mon pardon. Comment ai-je pu vous affliger si cruellement ? Votre douleur m'a fait oublier la mienne. Pauvre chère enfant, combien je m'en veux d'avoir fait couler vos larmes ! vous, mon doux enfant, que j'aime si tendrement, que j'aime trop peut-être... Croyez-le bien, ce n'est que parce que je vous aime, que j'ai pu vous affliger. Mais surtout n'accusez pas Juliette ; moi seule, je suis coupable. Juliette a toujours été angélique pour vous. Depuis quelque temps, une sorte de dépit et de colère s'amassait contre vous dans mon cœur. Vous me promettiez sans cesse de venir, et sans

cesse vous m'en manquiez de parole ! C'était vous jouer de mon impatience. Je m'irritais d'avoir tant attendu. Juliette me calmait : elle prenait chaudement votre parti et elle réussissait à vous disculper, presque sans effort. Enfin le vase était plein jusqu'au bord : une goutte de plus l'a fait déborder. Je voyais votre âme m'échapper ; cette âme que j'ai portée avec tant de peines et tant d'angoisses, cette âme pour laquelle j'ai tant souffert, cette âme que je suis si jalouse d'amener au Seigneur !... Grand Dieu ! cette âme, après t'avoir goûté, s'éloignerait-elle de toi, comme le chien qui retourne à ce qu'il a vomi ! Alors, sous l'impression de ce sentiment d'amertume, j'ai écrit et je me suis chagrinée. A peine la lettre était-elle partie, que Juliette me disait : « Vous avez eu tort, vous êtes trop dure ; vous vous repentirez. Elle s'affligera, et vous savez comme elle s'afflige ; elle se plaindra douloureusement, et vous serez plus affligée qu'elle. — Eh ! Pourquoi, lui ai-je répondu, ne m'as-tu pas arrêtée ? pourquoi ne m'as-tu fait aucune observation ? — Quand vous dictez, dit-elle, j'écris en silence : je ne suis qu'une plume dans votre main. — Dieu fasse, ai-je repris, que cette fatale lettre ne lui arrive jamais ! » La lettre est arrivée ! et votre

réponse me cause presque un remords. Pardonnez-moi, mon enfant. Vous n'êtes pas venue, vous ne venez pas, vous ne viendrez peut-être pas ! Dites-moi que vous vouliez, que vous voulez venir ? Aimez-moi, parce que je vous aime. »

Cette dame, qui devait, pendant plusieurs années, faire l'enchantement de la colonie de Kouréis, hésitait encore à venir s'ensevelir dans une espèce de thébaïde, que M^{me} de Berckheim et la princesse lui représentaient comme un asile de paix, de prière, de régénération religieuse. C'était une éclatante conversion, que les deux amies voulaient faire au profit de la religion de M^{me} de Krudener. M^{me} de Berckheim, après avoir perdu son mari, était rentrée au bercail et n'y avait pas trouvé la comtesse C....., qu'elle espérait bien y retenir, dans des liens mystiques, sous l'empire de la *vie illuminative*. On recommença donc à assiéger de lettres la bonne et charmante comtesse, qui promettait toujours de venir et qui ne venait jamais. M^{me} de Berckheim lui écrivait :

« Où vous chercher, où vous rejoindre, chère Ame, que nous avons été habituées à suivre doucement des yeux du corps, et que nous voudrions suivre encore de la pensée et du cœur, mais que nous ne savons où trouver ? Est-ce à Kiew ? est-ce à Odessa ? Dans le monde ou dans la solitude ? Au pied de la Croix ou dans les inquiétudes du siècle ?

Ne nous laissez pas trop longtemps sans nouvelles. Vous savez que nous avons besoin de vous savoir tranquille, heureuse, et guidée par notre bon Maître.

JULIETTE.

14 août 1835. »

La princesse Anna Galitzine lui adressait, en manière d'appel impérieux, cet extrait d'un des livres mystiques de M^{me} de Guyon, l'illuminée du siècle de Louis XIV :

« Venez donc à cette source de tout bien, et, sans vous amuser à vous plaindre à des créatures faibles et impuissantes qui ne peuvent vous soulager à l'oraison, exposer à Dieu vos peines, lui demander ses grâces, et surtout venez aimer. Venez boire à cette source d'eau vive, au lieu de vous amuser à des citernes rompues de la créature, qui augmen-

tent votre soif bien loin de l'apaiser. O que si vous aviez bu à cette fontaine, vous ne chercheriez plus ailleurs de quoi vous désaltérer ! Car vous n'auriez plus de soif des choses de la terre, pourvu que vous continuiez toujours d'aller puiser à cette source, mais si vous la quittez, hélas ! votre Ennemi a le dessus : il vous donnera de ses eaux empoisonnées, qui, en vous faisant goûter une douceur apparente, vous ôteront la vie ! »

La princesse et M^{me} de Berckheim attendirent inutilement tout l'hiver la charmante femme, qu'on avait proclamée d'avance la reine de la Côte orientale, et qui était empêchée par des procès, par des ennuis, par des chagrins de toutes sortes. Elle annonçait sans cesse néanmoins son arrivée prochaine, et la princesse lui avait fait préparer une villa féerique, qui dominait la mer et qu'on appelait la *Maison rose* ; tous les jours, on s'informait si le bateau d'Odessa n'avait pas amené à Koureïs la *belle Dolorosa historia*, comme la princesse Anna Galitzine avait surnommé sa nouvelle *compagne en Christ*. Enfin, dans une lettre du 1^{er} mai 1836,

elle raconte, en ces termes, à sa parente la princesse Basile Galitzine, que leur jeune et gracieuse amie vient d'arriver dans la colonie où tout le monde se réjouit déjà de sa présence :

« Quel est ce pavillon de couleur tendre qui se joue dans les airs ? Quelle présence annonce-t-il sur la Côte ? Un cœur brisé, une douleur muette et résignée, une âme qui a vidé le calice de l'amertume, un être doux, bon, humble, qui oublie les injures, pardonne les calomnies, prie pour ses ennemis.

« La belle Dolorosa historia habite la maison rose !

« Elle a été tout attendrie de sa réception sur la belle Côte ; chacun lui souriait, allait au devant d'elle, cherchait à toucher sa main. Grands et petits voulaient lui témoigner qu'elle était la bien venue, la bien accueillie.

« Caroline ! lui ai-je dit, en la serrant avec tendresse sur mon cœur tout maternel : vous avez perdu la bienveillance de la comtesse W..... Je la remplace, par l'intérêt, par l'amitié sincère de Tattiana P.....; elle vous sera sœur et amie. Vous avez ému la colère d'Olga. Je vous donne Juliette : elle aura pour vous un cœur plein de dévouement et

d'amour ; son calme, je l'espère, calmera celle qu'elle va remplacer. Vous avez, je ne sais où ni comment, attiré toutes les haines de la comtesse de C.....; eh bien ! en place d'elle, et pour faire en tout son contraste, je me donne à vous, tout entière, et je vous servirai de bouclier contre tous les traits envenimés. Caroline, rappelez-vous toujours que le monde vous a donné le baiser de Judas et que, dans cette horrible étreinte, il a cherché à vous ravir le bonheur de votre vie. Mais le Seigneur veillait sur la brebis égarée, et ce monde, croyant vous enlever le bonheur, n'a fait qu'extirper de votre cœur le péché qui conduit à la mort... Recevez à présent le baiser de paix. Le monde vous a prodigué des politesses flatteuses, endiamantées de faussetés et de perfidies : nous vous offrons la Vérité enchâssée dans l'Amour. Renoncez à ces plaisirs qui toujours sont suivis d'ennuis, de fatigues, et souvent de regrets. Acceptez la joie et le repos, la prière et la gratitude. *Amen.* »

Le lendemain, la belle Dolorosa historia, conduite par M^{me} de Berckheim et par la princesse Anna Galitzine, alla prier et pleurer sur la tombe de M^{me} de Krudener.

DOLE-DU-JURA. — TYP. CH. BLIND.
